

# L'enfance sous les armes

## Roman autobiographique de Jean Mamy

Saisi et mis en page en décembre 2008 par son fils, Frédéric-Georges Roux

*Note de l'éditeur : sauf indication contraire, toutes les notes de bas de page sont des commentaires ajoutés par l'éditeur dans le but d'apporter des précisions géographiques, historiques ou culturelles pour ceux des lecteurs non contemporains de l'auteur, Jean Mamy, qui ne seraient pas familiers avec certains termes ou lieux.*

©2008 Frédéric-Georges Roux

## Chapitre I

Les deux mains sur le guidon, le pied droit sur la pédale droite. Un coup de pied gauche démarre la machine, hop ! en selle ! En avant sur la pente ! Les deux freins bloqués car ça descend dur, attention au caniveau que le Grand-père a creusé en travers de la route pour les jours de pluie, attention au portail d'où peuvent sortir brusquement les vaches, attention au tournant du bas de la côte où l'on peut se casser la binette contre le petit mur revêtu de lierre où grouillent les lézards ! Cent mètres de roue libre dans le chemin raviné. Jean Larsan longe la propriété du père Pogliotti, le vieux flûtiste veuf, qui a le cancer du fumeur à la langue et qui cultive la treille de raisin noir, tourne dans le virage caillouteux derrière la ferme aux Perret et grimpe la petite côte devant la Maison Rouge.

Le paysage de la vallée de Chambéry s'ouvre là. Ce panorama immense impressionne.

Derrière soi, le Mont Nivolet vu d'entre contre bas a une allure de monstre qui aurait posé ses pattes juste contre des villages du bord de la plaine ; un monstre moussu avec des petits chalets sur le cou et des coulées de sapins et de longues écorchures fraîches de terre rouge dans les plis de la robe ; une croix brillante sur la tête. Un monstre ou un saint ? En tous cas, quelqu'un à redouter. Avec la montagne on ne sait jamais. Pendant des siècles ça ne bouge pas, et un matin ça glisse et ça vous mange un ou deux hameaux sans prévenir. C'est pourquoi les paysans de Savoie ont planté une croix un peu partout sur les sommets pour conjurer le sort. Aujourd'hui ça sert de point de repère pour les touristes. Cela n'empêche pas que là-bas au fond, à droite, le Granier<sup>1</sup> présente une découpe étrange : une grande demi-lune manque dans le massif. Une route y passe, qui mène à la Chartreuse. C'est toute la montagne qui s'est écroulée sur la plaine. En 1500 et quelques.<sup>2</sup> Elle s'est arrêtée à la limite du village de Myans, et grâce à qui ? Savez-vous ? À la

---

<sup>1</sup> Le Granier est un sommet limitant au nord-est le massif de la Chartreuse. Il domine la vallée du Grésivaudan et la combe de Savoie de sa face est, et la cluse de Chambéry avec sa majestueuse mais tragique face nord. En effet, cette falaise de près de 900 m de haut, la plus haute de France dit-on, apparut dans la nuit du 24 au 25 novembre 1248, suite à un gigantesque éboulement faisant disparaître une partie de la montagne.

<sup>2</sup> Le Granier est une montagne calcaire karstique, c'est-à-dire qu'il possède un réseau de grottes et de galeries creusées par l'eau (jusqu'à 500 milligrammes de calcaire par litre d'eau de pluie). Il a ainsi été recensé 341 gouffres de 10 à 560 m de profondeur, correspondant à 66 km de galeries. Certaines sont de grandes dimensions. Le Granier est également entaillé par de nombreuses failles. Ces réseaux constituent le point de faiblesse de la montagne, celui qui, combiné avec des pluies abondantes, conduira à la catastrophe.

Les causes de l'éboulement font encore débat : une partie de la corniche, calcaire, cède, et tombe sur un terrain composé de strates de marnes gorgées d'eau des pluies abondantes de l'automne. Cette chute déclenche un glissement du terrain marneux. Le frottement des strates l'une contre l'autre, pendant ce glissement, crée une élévation de la température qui provoque la vaporisation de l'eau présente dans les interstices. Cette vaporisation de l'eau accélère le glissement et génère des coulées de boue. Ces coulées de boue entraînent dans leur chute non seulement les fragments de la corniche, mais également tout un pan de la montagne, qui vient de perdre ainsi une partie de la base sur laquelle elle était posée.

Vierge Noire, la petite statue qui tient son Jésus sous le bras dans la crypte souterraine et à qui on fait encore des pèlerinages tous les ans. Cela se passa la nuit un hiver, pendant l'orage. Les paysans avaient terré leurs bêtes, sentant le malheur. Le tonnerre secouait la terre comme un fou. Un homme qui veillait à la fenêtre vit tout à coup, au milieu du vacarme épouvantable, les étoiles briller en foule là où tout à l'heure s'étagait encore la montagne massive. À travers la chute des éboulis, il entendit distinctement des voix, deux ombres immenses jusqu'au ciel qui chuchotaient : « *Va donc ! Pousse ! Mais pousse toujours !* » – « *Je ne peux plus, la Vierge Noire m'arrête* ». Au petit matin, dix-sept villages étaient ensevelis sous des masses de terre. On appelle ça les Abîmes de Myans<sup>3</sup>. Ce sont de petits lacs mystérieux dont on n'a jamais pu toucher le fond, entre autres, le Lac Noir, où se noient les amants malheureux, et où les sorciers vont faire leurs prières. C'est comme je vous le dis.

Au fond, les Alpes, long gâteau de crème glacée teintée de rose ou de bleu selon l'heure. Sur une carte postale, Jean a lu tous les noms des sommets, qu'il sait par cœur : Belledonne, les Grandes Rousses, les Aiguilles d'Arve, les Sept Laux où se trouvent onze lacs à plus de 2000 mètres de haut. Dans le fond de la plaine, l'Isère passe comme un fil d'argent. Plus près, le Mont Saint-Michel, avec sa chapelle sur le dos, et la Savoyarde qui de ce côté de la plaine ressemble à une immense tête de vieillard à barbe blanche et à bonnet vénitien, et de l'autre à une tête de femme coiffée du bonnet savoyard. Encore une montagne qui crache ses pierres ! Quand on va par là-bas se promener le long de la voie du chemin de fer on y trouve des cailloux gros comme une maison qui ont aplati quelques vingt plans de vignes.

Je vous parle de ce qu'on voit de la Maison Rouge à dix ou quinze ou trente kilomètres. Il y a aussi, en face, une montagne qui représente une tête de femme échevelée, le nez doit bien faire trois cents mètres et vingt minutes à monter ; la chevelure fait six cents mètres et dix minutes à descendre en dévalant les pentes. Seulement, là-haut, on ne doit plus se rendre compte de rien, surtout qu'on est dans la chevelure de la déesse. Ce doit être un plateau.

Un coup d'œil sur cet ensemble suffit à Jean Larsan qui pousse son vélo à résumer sa connaissance totale de ces lieux. Ses jambes nues aux gros mollets appuient sur les pédales et en quelques tours de reins il a dépassé la maison Rouge. Deux ou trois petits coudes de chemin raviné entre des murs de villas ou de propriétés fermières, et il passe à toute allure et en dinguant du timbre l'autel rustique de la Vierge Marie garni de fleurs des champs. Là commencent les Monts.

Une palissade borde la propriété communale de l'asile de fous qu'on aperçoit en contre bas à cinq cents mètres. Les jours d'orage, les fous hurlent. Aujourd'hui, le temps est beau, ils travaillent dans les champs, en uniforme, surveillés par deux gardiens qui flânent. Encore quelques coups de pédales et il atteint la croisée du chemin qui monte à l'ancien séminaire désaffecté de Saint-Louis du Mont.

---

<sup>3</sup> Abîmes de Myans : le volume des éboulis est estimé à 500 millions de m<sup>3</sup>, les roches de la corniche ayant déclenché l'éboulement ne composant que 1 % du total. Les éboulis ont suivi la pente naturelle vers le nord-est et ont été stoppés par les moraines des Marches, de Mure et de Seloge. Les chercheurs du laboratoire de géologie de l'Université de Savoie ont ainsi calculé que le déficit de terrain se montait à 180 m sous le col du Granier, et qu'il y avait une accumulation sur certaines zones de plus de 40 m d'éboulis. La zone d'épandage fait environ 23 km<sup>2</sup>, avec une longueur et une largeur maximales de, respectivement, 7,5 km et 6,5 km. Cette zone, appelée les abîmes de Myans à cause de la forme bosselée qu'a pris le terrain, est utilisée depuis le début du XIV<sup>ème</sup> pour la culture des vignes. Des dépressions sont apparues, dont certaines font naître de nouveaux lacs, tel le lac de Saint-André, proche de l'emplacement occupé par le village enseveli du même nom. Le nombre de victimes est habituellement estimé à 5 000 personnes, mais ce chiffre a été récemment revu à la baisse, avec une estimation d'un peu plus d'un millier de morts. Cinq paroisses ont été entièrement détruites (par ensevelissement) : Cognin, Vourey, Saint-André, Granier, Saint-Pérance (également appelé Saint-Péran). Deux paroisses ont été partiellement détruites : Myans et Les Murs (Les Marches).

Il fait chaud. Plein soleil. 2 août 1914. Jean Larsan, douze ans et 24 jours<sup>4</sup>. Les grillons crissent dans l'herbe brûlée grouillante de sauterelles et piquée d'œillettes sauvages. À droite, au bord du chemin, un rocher lisse, tout usé, où depuis trois générations les gosses du pays font la glissade. Des milliers de fonds de culotte ont poli et lustré la pierre. Jean descend de vélo pour faire scrupuleusement ses trois tours de « glisse ». Depuis qu'on le laisse vagabonder tout seul dans le pays et que son grand-père lui loue une bicyclette pour les trois mois de l'été, Jean ne saurait s'empêcher de satisfaire ce plaisir de voyou, jusqu'alors défendu par la famille soucieuse de la solidité de son pantalon. Il a d'abord essayé la « petite glisse » de droite, un peu plus râpeuse parce que moins travaillée par les derrières, et où on va moins vite. Après quelques tours préliminaires, il a pu aborder la « grande glisse » de gauche, le toboggan, celle qui vous fait une petite palpitation au cœur quand on commence à se laisser aller, on serre les fesses et ça vous chatouille dans le ventre. Quand on arrive en bas, à toute vitesse, sur les talons, on éprouve un petit choc dans les mâchoires... et on recommence...

Faut tout de même pas oublier, Jean, que tu vas chercher le pain et qu'on t'a recommandé de faire vite pour être de retour pour le goûter de quatre heures. Jean quitte la « glisse » à regret. Il rafle de la main une grosse sauterelle, sans avoir envie de lui arracher les pattes comme d'habitude, et ré-enfourche son vélo. Les Monts ont ceci d'agréable qu'on domine le bout de la ville d'un peu haut. Cela habitue à la réflexion, à un certain mépris du citadin, de sa petite vie étriquée dans des cases serrées les unes contre les autres ; il habite isolément dans des replis de rocher, sans se serrer par les coudes, comme les gens d'en bas, qui s'occupent trop du voisin. Au bout de la ville, les casernes de chasseurs alpins aux toits rouges s'alignent contre la voie de chemin de fer qui s'en va vers l'Italie ; les routes partent également de là pour traverser la plaine dans tous les sens, comme les cinq doigts de la main. « *Aller ! Vite ! En route ! Les vieux vont grogner si je suis en retard. Ils m'embêtent mes vieux* » se dit Jean « *pas pour longtemps... quand je serai grand... !* » Un dernier coup d'œil par dessus la haie avant de s'enfoncer entre les murs hideux des vieux couvents qui précèdent Chambéry.

Jean n'a pas fait trois tours de roue qu'il s'arrête : « *Qu'est-ce que c'est ?* » Dans la plaine chaude où l'on n'entend guère d'ordinaire que le vrombissement des batteuses et le murmure des insectes, une sirène a mugé. Comme un cri qui ne s'arrête pas. Par dessus la palissade on voit la route qui va dans le creux de la montagne au-dessous du Mont Peney, vers Saint Alban, Leysse<sup>5</sup> et les gorges du Bout du Monde. Une tache noire se déplace sur la route entre les arbres. C'est l'auto d'où vient la sirène qui ne s'arrête toujours pas. « *Quelle bête ce conducteur ! Ce n'est pas une manière de faire ranger les gens sur la route d'agacer tout le monde avec ce bruit. Mais qu'est-ce que c'est donc ?* » En quelques minutes, l'auto a gagné le village. Le cri de la sirène tinte encore aux oreilles. Bizarre ! Cette sirène ! Ce doit être le feu quelque part. Pourtant, il n'y a pas de fumée. Une maison qui brûle ça se voit de loin dans la montagne. Jean a déjà vu quelques incendies depuis qu'il est né. Ça fait d'abord un gros flocon blanc, comme un pompon. Puis le vent le balaie doucement, le flocon et les traînées commencent à s'effiloche sur les pentes en toiles d'araignées. Jean regarde bien. Il n'ya pas l'air d'avoir de feu.

Alors ça doit être l'auto du médecin des fous qui vient chercher un malade. Peut-être aussi qu'un fou s'est échappé ? Pourtant les fous continuent à travailler

---

<sup>4</sup> Rappelons que l'auteur, Jean Mamy est né le 8 juillet 1902.

<sup>5</sup> Le village de Leysse, détaché de la paroisse de Saint-Jean-d'Arvey, fut rattaché en 1903 à celle de Saint-Alban en 1803, devenue officiellement Saint-Alban-Leysse par le décret du 26/07/1946 (J.O. du 28/07/1946).

bien tranquillement à quelques cent mètres. « *Suis-je bête ! Le médecin ne quitte pas l'asile ! Cette auto vient de la ville !* ».

L'auto s'arrête dans le village quelques minutes puis repart vers le fond de la plaine. Voilà la sirène qui recommence ! « Oh ! Oh ! Qu'est-ce qui se passe donc ? Nom de gu de nom de gu ! », il a juré comme un vacher. « Le clocher qui sonne ! À toute volée ! C'est le tocsin ! » Jean a déjà entendu la cloche le jour où cela brûlait dans Chambéry, derrière la gare : le train avait mis le feu à deux maisons qui étaient trop près de la voie. Des étincelles s'étaient échappées de la cheminée, paraît-il. Du haut du pont, Jean a vu un homme ouvrir ses volets et paraître sur le balcon : la rampe en bois n'était plus qu'une braise ; l'homme est rentré précipitamment à l'intérieur ; des flammes sortaient par les fenêtres de l'autre maison. Tout craquait, pétillait. Le tocsin ! Bang ! Bang ! Pas de doute, cette fois-ci aussi c'est le feu ! On ne le voit pas mais c'est le feu.

« *Tant pis pour les vieux, le pain et le goûter de quatre heures. Il faut aller voir et peut-être faire la chaîne comme les hommes, du lavoir à la maison qui brûle* ». Il rebrousse chemin à toutes pédales pour gagner l'église par les raccourcis. Sur la place de l'église, l'idiot aux grandes pattes boitait seul en travers de la route, comme un moustique, poussant des sons inarticulés. Le tocsin sonnait toujours. Devant la mairie montait un bourdonnement d'hommes discutant. Tout le village était là, accouru en foule, devant une petite affiche blanche. Jean s'approcha. Perret, Davidas, Boretta, Tardy, Aguetaz<sup>6</sup>, Foyet, Labatie et Grumel parlaient plus fort que les autres : « *...assez souffert pendant quarante cinq ans... tué mon grand-père... les salauds... ça ne durera pas longtemps, quinze jours, trois mois... il y a assez longtemps qu'on en parle, ça devait arriver... la Russie marche avec nous... dans quinze jours les cosaques seront à Berlin... quand pars-tu ? moi, c'est au sixième jour... moi, c'est demain matin... je n'ai jamais été aussi content qu'aujourd'hui... tuer de l'Alboche...* ». Le tocsin sonnait toujours. De nouveaux paysans accouraient aux nouvelles. Jean s'approcha de l'affiche, se frayant un chemin parmi les gosses qui s'accrochaient aux vestes des hommes. Il lut : « **Avis de mobilisation générale** ».

## Chapitre II

À côté de la petite affiche, une autre un peu plus grande était intitulée : « **Au peuple français** ». En bas on lisait : « **Raymond Poincaré, Président de la République Française** ». Elle commençait par : « **Français ! La mobilisation n'est pas la guerre...** ».

## Chapitre III

Le père de Jean finissait de ranger ses provisions dans sa musette neuve. Charles Larsan était un jeune et bel ivrogne de trente-trois ans, beau parleur, fils de commerçant aisé, incapable de résister à sa passion de l'alcool, il fleurait le bistro et la ligue patriotique, le français moyen totalement inculte et sachant tout, le conard et le gueulard furibond.

Marie Larsan, sa femme, chrétienne apeurée, se mouchait, heureuse et émue à la fois : heureuse parce que délivrée d'un mari qu'elle supportait avec résignation depuis quatorze ans « *pour le bonheur du petit* », émue parce que les tambours battent, et qu'on sait bien que le vacarme fait pleurer les femmes. Le grand-père Joseph avait été chercher trois poires dans le jardin pour adjoindre au saucisson dont il avait fait cadeau à un gendre qui lui avait coûté tant d'argent.

---

<sup>6</sup> Tardy, Aguetaz : noms de familles dont est issu l'auteur, fils de Marie Tardy (1880-1976), fille de Joseph Tardy (1845-1925), fils de Antoine Tardy (1814-1855), fils de Joseph Tardy (né en 1785) et de Philiberte Aguetaz (1790-1836).

Jean Larsan boutonnait la musette gonflée, ne comprenant pas grand chose sauf que ce n'était pas l'heure de faire le pitre.

Charles l'ivrogne parlait de son devoir depuis deux jours. La patrie, ça devient sacré quand elle commence à exister, les jours de guerre et que les hommes s'assemblent pour se costumer selon leur race. En temps de paix il n'y a pas de patrie, il n'y a que des intérêts particuliers. C'est décourageant. Il n'y a pas de place pour les grands sentiments. La guerre au contraire vous remonte au niveau des héros. Il la sentait bien, le beau Charles, la supériorité de la situation. Au lieu de se faire engueuler pour des dettes de café, il était devenu aujourd'hui le porte-drapeau de la famille. Il y a des moments où l'on est content de soi.

Le départ approchait. On s'embrassa en sanglotant. Au fond, ce à quoi on tient quand on part, c'est à la maison qu'on habité, à la considération de la bonne et à ce que les meubles ont représenté d'effort pour les acheter. Quant à sa famille, Charles était très content de foutre le camp en beauté. Plus de soucis et d'emmerdeurs pour lui faire de la morale. Et, en campagne, le gouvernement ne lésine pas sur le pinard. Le beau Charles avait recouvré toute sa superbe. Il en profita pour agir, noble père de famille, dans des circonstances exceptionnellement flatteuses pour lui. Jean s'attendait au discours du départ depuis cinq minutes, il sentait bien qu'au fond toutes ces machines là allaient se retourner contre lui : les grands, les vieux et les moins vieux moralisent les petits, c'est normal, il n'y a qu'à la boucler. Charles avait pris Jean par les épaules et le regardait dans les yeux :

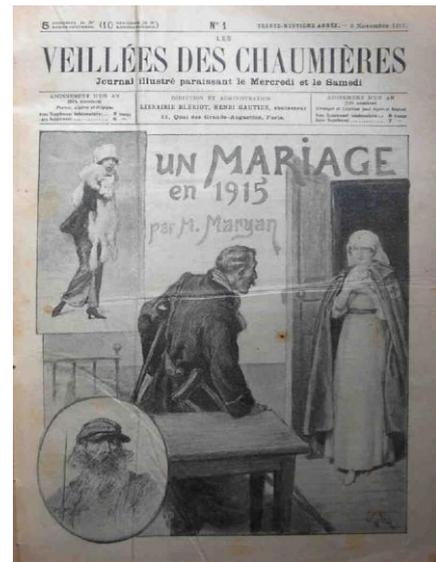
- *Mon petit, (il suintait l'amour et la taloche), je compte sur toi pour me remplacer auprès de ta Maman (quelle blague !). Tu es un petit homme, tu ne lui feras plus de peine, et tu l'aideras à supporter sa solitude (cause toujours ! je n'ai qu'une envie, c'est de me cavalier au sommet du pré, bouffer des pêches). Quand je reviendrai, je veux pouvoir être fier de mon fils (quand tu reviendras, tu cogneras comme avant, ne reviens pas demain). Obéis à ton grand-père (ah ! non ! zut !) et sois sage (ça va, je sais ce que j'ai à faire). Tu m'as compris, mon petit ?*
- *Oui, Papa. Je te le promets.* (Il ne va pas partir ! mes pêches et l'Eugénie Foyn, ma môme de douze ans avec qui j'ai rendez-vous sur le grand mont !).
- *Au-revoir, mon Jean.* Le père embrasse désespérément l'enfant.
- *Au-revoir, Papa.* Au fond, ce que j'aime bien dans mon père, se dit Jean, c'est sa barbe blanche qui n'est pas trop mal foutue et sa pipe ; ce qui me dégoute, c'est sa culotte et l'odeur de sa bouche. *Écris-nous souvent, Papa,* (Jean veut être aimable). *Tu me rapporteras un casque.* (ça c'est marrant un casque à pointe pour montrer aux copains).
- *Le père : Je te le promets ! Et maintenant travaille bien, tu es le petit chef de la famille.*
- *Bien sûr ! Bien sûr ! (ça va ! ça va !).*

On accompagna le héros au bout du jardin.

## Chapitre IV

Son père parti, Jean recouvra ses habitudes de vagabond. Son grand plaisir était sa bicyclette : pouvoir courir ! Plus vite qu'à pied ! Vite ! Aller d'un bout de la plaine à l'autre, en connaître tous les chemins, savoir même l'aspect de l'autre versant de la montagne ! S'éloigner de la maison familiale jusqu'à perte de vue ! Mais revenir le soir pour la soupe et le coucher.

Deuxième plaisir : la lecture ! Celui-là était cultivé jusqu'au vice. Il lui arrivait de dévorer un livre en une journée, en feuilletant les pages qui ne l'intéressaient pas. Il avait lu toute la Bibliothèque Rose, le *Robinson Suisse* au moins cinq fois, quelques romans de Cooper, de Dumas, d'Hugo déjà quelques poésies qu'il apprenait par cœur, et les *Veillées des Chaumières*<sup>7</sup>, et *Le Blé qui lève*<sup>8</sup>, et des tas de romans et de traités catholiques, dont la maison était remplie : la grand-mère se confinait dans des imitations de Jésus-Christ, la tante dans des romans pieux pour jeunes-filles. Jean dévorait tout, pêle-mêle, avec avidité et aussi quelques livres interdits, qui provenaient de la bibliothèque de son défunt cousin, entre autres *Paul et Virginie*, très troublant avec cette histoire de jupons exotiques, entre deux gronderies pour ses enfantillages. Tantôt il avait déchiqueté le parapluie de sa tante, tantôt il avait regardé sous les jupes la dentelle du pantalon, tantôt il avait reculé subrepticement la chaise de la vieille cuisinière sourde qui s'était effondrée sur le plancher, croyant s'asseoir. Les gifles pleuvaient et les privations de bicyclette. De plus, on parlait ferme malaises et maladies dans la famille, il y avait un placard à pharmacie rempli de drogues, on purgeait Jean tous les trois mois et on lui faisait régulièrement attraper un rhume chaque hiver pour le plaisir de le barbouiller de teinture d'iode et le gorger d'eau chaude. Les femmes étaient toujours à hurler après le « petit ». Jean, grimpé sur un arbre ou juché sur le toit de la grange, jurait avec les gosses du fermier des « *nom de gu !* » sonores, ce qui faisait crier la grand-mère jusqu'aux larmes. On exigeait alors qu'il se confesse. Encore une autre invention pour embêter les mômes. D'abord on est forcé de chercher rudement longtemps pour savoir ce que l'on va dire, ce qui est péché et ce qui ne l'est pas. Jean s'accusait toujours des mêmes trucs : la gourmandise et la paresse, ce sont des péchés pas trop vilains et qu'on peut avouer sans honte. Et aussi la désobéissance à son grand-père. Le curé bougeottait derrière son rideau, récitait une prière en latin avec une haleine un peu forte et des lèvres mouillées, et vous foutait un petit signe de croix avec une absolution, qui vous faisait ressortir de l'église tout étamé, à l'état neuf, brillant comme une casserole réparée. Et après ça, quinze jours de bon temps, jusqu'au prochain péché mortel.



Ça n'empêchait pas Jean de savoir tout ce qu'il fallait des choses défendues les plus graves, celles dont les parents font mystère et dont on rougit sérieusement. Jusqu'à neuf ou dix ans, Jean était resté pur sur le chapitre de la sexualité, mais les gosses de l'école primaire (de l'école libre, s'il vous plaît ! ça se passait un jour en allant au catéchisme) s'étaient chargés de l'initier : il avait appris la manière de faire des enfants et comment les filles sont faites et à quoi pouvait servir un organe que jusqu'ici il n'avait cru bon qu'à pisser. Les gosses sont très fiers de savoir ces choses, et comme ils apprennent mal, il sont fréquemment vicieux. Jean n'avait pas échappé à ces contacts. C'est pourquoi la première fille venue qu'il put approcher – il avait douze ans et elle en avait onze et demi – lui servit d'expérience préliminaire.

<sup>7</sup> Les *veillées des chaumières* est une revue bihebdomadaire dont seule la première page est illustrée. Elle est imprimée sur du papier journal. Cette revue contient exclusivement des romans à suivre sur une quinzaine de numéros. La guerre est évidemment présente dans les thèmes retenus mais pas principalement.

<sup>8</sup> *Le Blé qui lève* : roman de René Bazin.

C'était une petite paysanne noireude et sale, fille d'un vieil alcoolique dont les champs étaient contigus à la propriété du père Joseph. Elle cueillait ce jour-là des pêches en haut de l'arbre. Jean bien placé en dessous pour apercevoir l'objet de sa curiosité, lui fit une réflexion plaisante. La gosse, Eugénie, était déjà avertie elle aussi par les filles du village, elle se prêta complaisamment à des manipulations et à des essais. Pour ces « jeux » les deux enfants se rejoignaient dans la montagne, au coin d'un sentier peu fréquenté. Sous les basses futaies prenait corps leur amour puéril. Quels souvenirs dans l'âme du petit garçon, quel soleil à travers les branches, quelle douceur, quel isolement, quelle immense paix, loin du monde des vivants, des curés et des familles, que cette découverte d'un sexe ignoré, sentiment extraordinairement imprévu. Jamais les livres n'avaient parlé de cet amour. Jean vivait en pleine beauté, sainement, et quand après ses courses vagabondes il revenait à la maison, furtif, menteur, renfrogné, gardant jalousement son secret, il trouvait les meilleures et les plus naturelles excuses pour répondre aux questions indiscretes.

– *Où as-tu été ?* questionnait la grand-mère.

– *Faire un tour ! (et je t'emmerde et tu ne le sauras pas !)*.

À part cela, le meilleur plaisir était d'aider les jeunes fermiers aux travaux de la terre. Jean était paysan dans l'âme, par goût, par nécessité, puisqu'il faut bien semer pour que les plantes poussent, mettre du fumier dans le sillon pour engraisser le sol, couper le blé pour qu'on le batte, ranger la paille pour les litières, rentrer le foin et la luzerne, gauler les noix pour les mettre en sac, tirer le lait pour tremper la soupe, pétrir pour que la miche fut prête à descendre au four du boulanger, et courir après le chien pour qu'il fut maigre et bon gardien du troupeau. Les semailles, les moissons, les vendanges passèrent de façon monotone, mais remplies d'occupations et de discipline, pendant que les nouvelles de la guerre parvenaient à notre campagne sur ces bouts de papier inintéressants que sont les journaux et les lettres, sans que Jean s'en occupe davantage que d'un jeu lointain qui distrait les hommes du vrai labeur à quoi ils sont destinés.

Jean sentait bien confusément, c'est une impression qui lui est toujours restée, que la terre était en quelque sorte la mère de famille de tous, que rien ne vient d'heureux ou de malheureux que d'elle et du soleil qui la chauffe, et que rien n'est plus grand, plus reconfortant, que cette nature toujours renaissante, toujours en travail, toujours bouleversée, qui oblige l'homme à une lutte effrénée pour la conquête de son bien. Ah ! Non ! La nature n'est pas douce ! C'est une bête sauvage à dompter rudement, et on n'a pas trop de toutes les machines pour la mater et l'obliger à baver sa sève nourricière, et encore, le paysan, tout seul, mal armé de sa fourche, de sa faux et de sa charrue, s'y casserait l'échine, s'il n'y avait les gens de la ville, les ingénieurs, ceux qui réfléchissent et qui construisent des usines pour vous apporter leurs trouvailles et vous dire ce qu'il faut faire dans tous les cas. Jean sentait fort bien que la vie n'est pas un jeu folâtre, qu'il faut suer, s'embêter, qui sait ? Se battre, contre les poireaux qui sèchent, les pommes de terre qui vont pourrir, les rats qui mangent le blé, la pluie qui ronge les ardoises. Jean remuait toutes ces choses dans sa tête. N'ayant pas le caractère à se lier avec les gamins du village, il restait souvent seul dans son pré avec ses pensées. Les vaches paissaient près de lui, leur souffle bruyant se mêlait au crissement mécanique de leurs mâchoires qui broyaient l'herbe par à coups. Le chien tourniquait dans les jambes des bêtes. La

Bruna, La Rossa, La Nera, La Bianca<sup>9</sup>, obéissaient aux jappements de Finaud, avec de grands coups de cornes. Quelques fois, elles venaient vous manger le sel dans la main, la langue d'une vache râpe dur. Ça vous forme un homme que de s'habituer à tous ces petits riens, la manière de passer un licol, de poser un joug, d'atteler une paire de bœufs à un chariot, d'y charger le foin pour qu'il ne bascule pas dans les pentes.

La guerre était loin. Son père n'envoyait des nouvelles que de temps en temps. Les femmes n'étaient pas trop embêtantes, sauf quand il pleuvait et qu'il fallait leur tenir compagnie. Le grand-père Joseph l'utilisait quelque fois pour travailler le potager. C'était plus amusant que l'obligation de la messe ou les visites de famille du dimanche après-midi où l'on voyait arriver tous les cousins de la contrée : a-t-il grandi ! comme il est fort ! est-ce qu'il est sage ? Embrasse ton petit cousin ! emmène le petit garçon dans le jardin ! va lui faire voir ton croquet. Ne salis pas ta culotte ! ne bois pas d'eau fraîche ! vous reviendrez pour le goûter ! Mais ne vous éloignez pas !

Et qu'est-ce que vous en ferez ? Un ingénieur ou un commerçant ? Il commence à être grand, il faut lui trouver un métier. Nous avons bien le temps. Ça fera peut-être un cordonnier comme son père et son grand-père. Moi j'aimerais mieux qu'il entre dans l'alimentation, à moins qu'il ne réussisse à avoir une bourse au lycée, alors il ferait polytechnique, l'uniforme est très joli. Et pourquoi pas un prêtre ? Il ne faut pas trop contraindre les vocations des enfants, mais Monsieur le curé nous a conseillé le séminaire. Seulement il est trop galopin pour cela. Enfin ! On ne peut jamais savoir, ce sont les plus diables quand ils sont jeunes qui font les meilleurs saints ! Oh ! Moi, je ne m'opposerais pas à ce qu'il entre dans les ordres. C'est encore la meilleure situation. Quoique les enfants sont bien gentils plus tard ; ça vous rapporte bien des joies. Nous avons bien le temps de voir.

Jean ! Veux-tu venir ici ! Il est encore monté dans le prunier, il ne peut pas s'empêcher de grimper. Regardez-moi où il est ! En haut des grosses prunes. Elles sont excellentes, mais l'arbre ne produit que tous les deux ans. Veux-tu descendre ! Qu'il est désobéissant cet enfant !

Le grand-père Joseph, l'oncle Séraphin, la vieille tante Philippine, éternellement veuve et ayant perdu son fils, tout de noir et de colifichets catholiques en jade habillée, le cousin Jeannot, le cousin à Barbe Lévisque en uniforme de sergent de la réserve territoriale, et sa femme qui en est à son cinquième, les deux demoiselles Buguet, le curé du village, la grand-mère Mathilde et Marie Larsan, poussent des clameurs contre les petits, leur font des gronderies, des compliments, des pronostics, des boutades, des sermons, et jacassent, et bavassent, et jugeotent, et poussent du col, et lampent la fine, et mordent dans les prunes, et fument le cigare, et se croisent les mains sur le ventre, et tricotent, et pleurnichent, et dévident des chapelets, et racontent des histoires de morts, ou parlent médecine, ou recettes de cuisine, ou racontent 70, ou disent du mal des Allemands, ou des connaissances qui se tiennent mal, ou parlent du vin de l'année dernière, ou du blé d'il y a quatre ans, et s'appellent « *mon cousin* », et se répondent « *ma cousine* », et s'inquiètent de la marmaille, et vont voir le jardin, et regardent le paysage du haut du balcon... et passent un bon dimanche !

---

<sup>9</sup> Tous ces noms de vaches sont d'origine italienne, mais n'oublions pas que la Savoie a été rattaché à la France par le Traité de Turin du 24 mars 1860, ainsi que le Comté de Nice.

## Chapitre V

Au mois de septembre, Jean et sa mère rentraient à Paris. Elle pour continuer son métier de petit professeur de chant de quartier, lui pour poursuivre ses études.

Ayant brillamment réussi ses examens, il entra au lycée en qualité de boursier.

Un lycée parisien, ça vous a tout de même plus de gueule qu'une boîte à curée de province. À Chambéry, à l'externat, Jean servait la messe à son tour, agitant la sonnette, faisant des genuflexions et des grimaces, chipant les hosties et buvant un petit coup du vin des burettes dans la sacristie. Après quoi, on cavalcait dans la grande allée guetter les « larmuzes<sup>10</sup> » qui couraient sur le mur. Paf ! un grand coup de main sur le lézard, on pinçait la petite bête nerveuse entre l'index et le pouce, d'un coup de canif on lui tranchait la queue, qui vous frétillait pendant cinq minutes dans la main ouverte. Une année il y eut des hannetons. Quelle rigolade ! Un fétu de paille dans le ventre et bzzz... le hanneton s'envolait dans la classe autour du crâne chenu de l'abbé qui pontifiait la grammaire sur le ton des litanies. Il y avait aussi eu le truc des vers à soie dans la boîte en fer percée de trous, ou dans le plumier qu'on se montrait par dessous la table et qui vous faisait tordre de rire. Mais aujourd'hui, finie la copinerie avec le fils du boucher de la sous-préfecture, remise la pèlerine et les sabots, vieux souvenirs, la glissade sur la patinoire d'hiver. Adieu à la cornette de la sœur concierge, qui avait dénoncé Jean parce qu'il dépensait 40 sous chez la mercière à payer du réglisse aux copains et que 40 sous d'avant-guerre pour un enfant de huit ans ça n'était pas normal, bien loin le tramway à vapeur qu'il prenait tous les matins pour faire deux cents mètres avec les gros sous chipés dans le tiroir-caisse. Tout ça c'est du pecnaud<sup>11</sup>. Jean est maintenant dans la classe du fils du ministre, avec les gros rupins de la capitale, les internes millionnaires, le neveu de l'Agha et des tas de gosses qui ont des noms connus.

– *Qu'est-ce qu'il fait ton père ?*

– *Il est ingénieur dans les chemins de fer.*

– *Moi, le mien est chapelier derrière l'Hôtel de Ville.*

– *Moi, je m'appelle Bergougnyan, comme les pneus. C'est mon oncle.*

– *Moi, mon père est le sculpteur Bourdin. Lui, c'est le fils de Deponquat, le peintre.*

– *Vise le grand qui est en quatrième A, là-bas ! Son père c'est Sylvius, du Français. Et le tout petit qui est en seconde C, il s'appelle Rothschild .*

– *Et toi, Larsan, qu'est-ce qu'il fait ton père ?*

Jean fronçait le sourcil, l'air buté. Ça le gêne un peu d'avouer la vision du Charles râpé, commis d'assurance à 125 par mois, sentant le vin rouge et la pipe, passant dans l'air gris à travers les marronniers dépouillés de la cour du petit lycée. Pour crâner, Jean a bien obligé sa mère à lui acheter deux superbes paires de bas sports anglais, qui font chic. Tous les autres en ont, alors tu comprends ! La mère, qui a bien du mal à joindre les deux bouts avec ses 250 fr. de leçons par mois et son allocation de femme de mobilisé, a tout de même fichu, la pauvre femme, douze francs dans les deux paires de bas, et Jean exhibe ses mollets gainés de laine écossaise avec une fierté vacharde. Mais, tout de même, on ne vient pas le chercher en voiture tous les soirs, et il ne peut pas dissimuler aux autres qu'il est boursier. Dès le premier jour, le professeur a appelé les payants et les boursiers. Ils

<sup>10</sup> Larmouise, larmuise, larmuze (n. f.) : petit lézard – mot issu de lexiques dauphinois.

<sup>11</sup> Pecnaud : orthographe inconnue mais fréquente pour pèquenot.

sont trois. Ça ne fait pas bien. Jean se contente de travailler comme un nègre, de se classer premier à tout coup. On a ses petites revanches comme on peut.

– *Alors, qu'est-ce qu'il fait ton père ?*

Les dents serrées, Jean laisse glisser ;

– *Dans le civil, il est dans les assurances. En ce moment il est dans l'artillerie lourde.*

(Aïe ! Ça se gâte !)

– *Il est ... directeur.*

– *Directeur ?*

(Les gosses sont curieusement intéressés. Directeur, ça devient mieux).

– *Directeur de quoi ?*

– *Dans les bureaux... Directeur du service.*

(Les mêmes se renfrognent – c'est moins important).

– *Dans quelle compagnie d'assurances ?*

Jean hésite, louvoie.

– *Je ne sais pas. Il est un peu dans toutes les compagnies, ça se mélange, on ne sait jamais à laquelle on appartient.*

En fait, Jean le sait bien : Charles est gratte-papier au troisième étage sur la rue dans une boîte de la rue Lafayette, à l'angle de la rue Drouot ; du trottoir, on voit sa table et son veston d'alpaga accroché dans l'angle de la fenêtre. Si on passe à trois heures de l'après-midi, on peut le voir essuyer sa plume baïonnette après un bout de drap et faire des ronds de main pour aborder ses majuscules.

La récréation reprend dans la cour. On joue aux barres. Jean ne participe pas beaucoup au jeu. Ce n'est pas liant un petit paysan montagnard. Il y en a quelques-uns qui insistent :

– *Moi, mon père est capitaine à l'État-Major.*

– *Et Duboutet, le grand qu'a des culottes vertes, le sien est Général. Il vient le chercher à la sortie tous les soirs.*

– *Moi, le mien est lieutenant dans les Hussards, à Bourges.*

– *Moi, le mien est Chef du parc d'Artillerie à Vincennes.*

Du coup, Jean s'éloigne rapidement vers le fond de la cour où on joue à la balle. Il va tâcher de se mêler au jeu de la classe d'à-côté, la sixième A'. Et s'ils ne veulent pas, il ira faire un tour au cabinet, avec un bout de craie qu'il a enfoui dans sa poche, il fera des inscriptions sur le mur : Vive les sixièmes A<sup>2</sup>, à bas les B !

Cela distrait.

La récréation braille par dessus la porte, comme une volée de moineaux. Le ciel est terne, lourd de plomb. La cloche sonne. Ah, quel tocsin !

Il reprend sa ligne, le dernier au bout de la file. Faut réfléchir à tout ça. C'est pas juste. Heureusement qu'il y a les bas anglais qui font chic ! Sinon !

À quatre heures et demi les externes sortent. Les demi-pensionnaires et les externes surveillés qui doivent attendre six heures et demi ou sept heures pour s'évader hors de cette petite caserne intellectuelle qu'est le lycée, les internes qui

eux sont cloîtrés à l'intérieur et attendent le prochain lendemain, monotone jour de classe sans attrait, les regardent partir avec envie. Le général vient chercher son fils à la porte. Le ministre a envoyé sa voiture avec le chauffeur à la cocarde. Trois ou quatre bonnes attendent des gamins. Quelques mères stationnent bousculées dans les angles des portes par le flot grouillant des élèves. La plupart, assez grands pour traverser les rues sans être accompagnés, s'éparpillent, traînant sur les reins des cartables ou des serviettes de cuir bourrés de livres scolaires, ou serrant sous l'aisselle gauche trois ou quatre bouquins enveloppés d'un petit tapis qui leur sert de protège fesses et qu'on dénomme simplement « sous-cul ». La grande récré de quatre heures et demi à cinq heures et demi va commencer. Une heure de barres ou de calot, ou de chat perché, ou de balle au pied, ou de balle à la main, ou de marelle, ou de saute mouton, ou de chaîne, ou de balle au mur, ou de quatre coins.

Les gosses se partagent en équipes déjà combinées d'avance, selon les sympathies et même les classes sociales. Les internes sont en général des provinciaux riches que leur famille envoie à Paris faire leurs études, le « demi-pens » et les surveillés, ceux habitant Paris dont les parents sont trop occupés pour les suivre dans leurs travaux. Les externes simples sont plus snobs. Ils font partie de la classe supérieure des gens distingués qui ne viennent aux cours que juste ce qu'il faut pour écouter le professeur et se retirent ensuite dans leur chambre, tour d'ivoire, pour méditer la grammaire et la mathématique. Ce sont les types qui ont des gants et pas d'uniforme et qui ne se fréquentent pas beaucoup entre eux. À peine de petites conversations sur leurs intentions.

Moi, je ferai mon Droit. Moi, mon père veut que je fasse Centrale. Moi, je serai prof. Moi, je ferai les Hautes Études Commerciales. Moi, P.C.N. Il y a aussi la différence profonde entre ceux qui font du latin et du latin-grec, et ceux qui ne font que des sciences. Les premiers sont plus chevelus, plus poètes, plus soignés, plus élégants. Les autres plus simples, n'ont déjà pas ce préjugé idéaliste qui pousse l'homme à se pousser du col et à croire que l'esprit domine la matière. Les scientifiques sont fils d'ingénieurs, de francs-maçons et de médecins, ils se préparent à leur destinée matérialiste avec un certain mépris pour le rosa la rose et les virgiliens.

Mais quand on est externe, on n'a pas le temps ni de jouer ensemble, ni même de faire connaissance. On ne se connaît bien au contraire que pendant les longues parties bruyantes d'où on revient en sueur, la cravate défaite, les souliers poussiéreux, les muscles lassés, le souffle bruyant. La grande « récré » d'une heure et celle de quatre heures et demi font plus pour réveiller la solidarité scolaire que tous les arguments des professeurs de philosophie et les conseils affectueux des prêtres laïcs. Un coup de poing dans l'œil du copain, cela rapproche, et le cafardage au pion pour un coup de pied en vache, cela vous dénonce l'individu douteux. Une grande adresse à la balle au pied vous classe. D'être premier au cent mètres vaut bien une note médiocre en composition de mathématiques (en « compote » de « maths »).

Jean Larsan fréquente automatiquement son petit groupe de demi-pensionnaires. Ils ont, les jours de pluie, l'habitude de se balader sous le préau en bavardant, comme ceux du grand bahut, qui font trente cinq fois le demi tour de la cour et virevoltent sur le pied droit au bout de la véranda. Et je te parle du pion, et je te débine le prof, et je te dis qu'untel est une vache, et je te dis que l'autre a copié, et je te promets de te passer la solution du truc de physique, et j'ai chipé des

éprouvettes et un Bunsen<sup>12</sup> au labo, et je me fous de la classe d'allemand, et vise-moi Jésus Christ, le pion à barbe blonde, qui m'a foutu quatre heures de colle, et « Citron » (il s'appelle Orange de son nom), le vieux birbe qui fait de la copie de musique pendant l'étude, et je te parle de l'équipe de foot, de l'arrière qui est crevé, des demis qui sont mochards, de l'avant-centre qui shoote comme une bille, et des ailiers qui font des passes à la c... et dégagent en corner, et je te dis que la sœur à Machin n'est plus vierge, et que Chose s'est fait chiper par son paternel à faire le Boul'Mich<sup>13</sup> et à cavalier derrière les poules, le père l'a baffé ; et moi, si j'étais « prem » ou « seg », j'ramènerais pas ma fraise comme Truc qui est le choucho du prof, et je m'inquièterais pas à lui faire cop des devoirs nefflé pour la peau et Pssch pour le père Prim, le prof de gym, et Hip à A<sup>2</sup>, et merde à B, et vive H4<sup>14</sup> et à bas Louis Le Grand, et je te pousse les cailloux du pied, et je te discute, et je te z'yeute les grands qui crânent à cause des calots<sup>15</sup> de couleurs, les C aux bordures vertes, les A aux bordures rouges, les B aux bordures marrons, Les Agros à l'épi, les pipo à l'X, les centraux au delta, les Cyro<sup>16</sup> bleus et rouges, et pour le bahut et les gars de la 4A<sup>2</sup> : Hip ! Hip ! Hip ! Hurraah ! Hip ! Hip ! Hip ! Hurraah !!!

## Chapitre VI

À la clarté de la suspension à gaz, sur la toile cirée aux rayures de couleurs épouvantablement laides de la table de la salle à manger, Jean a déballé ses bouquins, après avoir plié soigneusement le tapis de drap vert aux passementeries jaunes, et l'avoir rangé sur le lit pliant, pour éviter tous les risques de taches d'encre.

La mère prépare le dîner dans la cuisine d'à côté. On entend le gaz souffler cru et le bouillonnement doux de l'eau dans la marmite dans laquelle tout à l'heure on va précipiter les pâtes et les pommes de terre savoureuses.

Le manchon à gaz est aveuglant quand on le regarde d'au-dessous en évitant de l'œil les franges de perles qui cerclent le globe blanc et diffusent la clarté du bec Auer<sup>17</sup>. Le regard ébloui ne peut plus fixer les caractères minuscules des bouquins scolaires. Jean sent son esprit se vider à l'approche des matières à absorber de force. Il faut apprendre ! Quoi donc ? Et à quoi peuvent servir toutes ces règles ? L'esprit de Jean voltige sur des souvenirs précis : la campagne, la « Seine », la bicyclette, la boîte aux curés, le grand-père, la mobilisation, son père qui va venir bientôt en permission (quelle barbe ! mais ça nous changera !). Assez de souvenirs ! Travaillons ! Pour que les notes de demain soient bonnes et que la leçon soit sue par cœur.

Quinze vers de Virgile à apprendre ! Un problème de maths à écrire ! Une leçon de géo à recopier ! un chapitre d'histoire à retenir, juste celui qui concerne la paix de Nimègue dont Jean se fout, se refout et contre-fout ! Au fond, l'instinct qui pousse Jean à apprendre tous ces machins est celui de l'émulation, car s'il n'y avait pas le

---

<sup>12</sup> Le bec Bunsen est un appareil qui était utilisé en laboratoire pour chauffer. On attribue à tort son invention à Robert Wilhelm Bunsen. Le bec Bunsen ne lui doit son nom que parce que son assistant de laboratoire, Peter Desdega, avait perfectionné en 1855 un modèle créé par Michael Faraday.

<sup>13</sup> Boul'Mich : Boulevard Saint-Michel dans le 6<sup>ème</sup> arrondissement de Paris (quartier étudiant).

<sup>14</sup> H<sup>4</sup> (Henri IV) et Louis le Grand : lycées parisiens (5<sup>ème</sup> arr<sup>t</sup>) très cotés.

<sup>15</sup> Calot : les élèves des classes préparatoires aux grandes écoles portaient sur la tête un calot aux couleurs de leur classe.

<sup>16</sup> Agros, Pupos, Centraux et Cyros : surnoms donnés aux élèves préparant respectivement les concours à l'École d'Agronomie, l'École Polytechnique (aussi appelée « X »), l'École Centrale des Arts et Manufactures et l'École Militaire de Saint-Cyr

<sup>17</sup> À cette époque, les appartements n'ont pas l'électricité et sont éclairés au gaz. Le bec Auer ou bec à incandescence d'Auer Von Welsbach naît en 1866. Les becs renversés (voir Figure 42), inventés peu après, suppriment l'ombre gênante et éclairent vers le bas. Grâce à cela, les cheminées de verre ne sont plus indispensables.

plaisir de devancer les copains avec facilité et d'arriver « prem » pour avoir les compliments du prof et de la famille, Jean laisserait bien volontiers les bouquins qui l'assomment, pour lire en cachette les petits romans cochons qu'il a trouvés dans le placard de son père. Ça au moins, c'est amusant ! Et ça vous fait un drôle d'effet ! *La pucelle de Belleville*, par Paul de Kock<sup>18</sup>. On tourne vite les pages pour arriver au moment où la vertu de la jeune fille est en danger, et on relit, et on re-relit, et on imagine entre les lignes, et je te pense à ma Génie, ou bien à la gosse que j'ai accostée l'autre jour sur le Boul'Mich, qui m'a donné un « rancart » pour demain à la sortie de quatre heures et demi.

– Maman !

– *Quoi donc, mon petit ?*

– *Tu veux bien me donner une autorisation pour manquer l'étude du soir ? Il faut que j'aille à la bibliothèque Sainte-Geneviève consulter un bouquin.*

– *Quel bouquin ?*

– *Un commentaire de Virgile, de Charles Pichon. Ça coûte trop cher à acheter : dix-sept francs. Alors, tu comprends, j'aime mieux le lire à la bibliothèque.*

– *Bon, mon petit. Je t'écrirai ton mot pour le proviseur.*

– *Merci, Maman ! (Veine, ça y est ! J'irai à mon rancart. Elle s'appelle ... Odette ... Veine de veine ! La vieille n'y a vu que pouic !).*

Pour le coup, Jean apprend consciencieusement son Virgile, pendant une heure, il expédie ses devoirs avec rapidité (Ah ! Vivement demain soir !).

## Chapitre VII

La guerre à l'arrière commence à devenir rudement intéressante. La guerre, c'est une carte des provinces du Nord piquée de petits drapeaux des armées alliées.

On passe un fil entre les drapeaux. Ça fait une ligne rouge qui part de la Mer du Nord, descend sur la Somme, va jusqu'à l'Aisne, tourne brusquement sur la Champagne, remonte à Verdun et longe l'Alsace jusqu'à la Suisse.

Pour ceux qui sont plus fortunés, et plus stratège, il y a la carte d'Europe, avec le front russe, le front serbe, le front turc, le front roumain.

Suivant le communiqué du matin, on déplace un petit drapeau, deux petits drapeaux. On suit son armée française pas à pas.

Pour prouver qu'on sert à quelque chose.

Et puis, on n'est pas si loin du danger qu'on croit. Il y a deux mois, un aéroplane, un « tauben<sup>19</sup> » à la forme de pigeon, est venu jeter une bombe sur Paris, une bombe de la grosseur du poing. Elle est tombée sur Notre-Dame, la merveilleuse cathédrale, le joyau antique, le chef-d'œuvre vivant de la Cité. Elle y a décroché une tôle. Pas d'autres dégâts ! Sont-ils bêtes ces Allemands ! Sainte-Geneviève nous protégeait.

Pourtant, à la veille de la bataille de la Marne, Paris a bien failli être envahi.

---

<sup>18</sup> *La Pucelle de Belleville* : œuvre de Paul de Kock (1794-1871) publiée en 1834 .

<sup>19</sup> Taube : avion autrichien monoplan à ailes et queue de pigeon. De l'allemand *Taube* (« pigeon », « colombe ») en raison de la ressemblance des ailes et de la queue de l'avion avec celle d'un oiseau.

Tout le monde qui pouvait s'enfuir était parti. On avait aménagé en hâte les vieilles fortifications, coupé devant les portes les arbres qui gênaient le tir des canons, installé des treillages de fils de fer et des chevaux de frise en travers de la route. Paris, dans sa ceinture de bastions et de redents<sup>20</sup> à la Vauban, était prêt à se défendre résolument.

On ne l'aurait pas conquis sans une lutte jusqu'au dernier homme valide. Paris, c'est la France, n'est-ce pas ? Pas toute, bien sûr, mais presque toute ! Maintenant Paris respire : il l'a échappé belle !

Quoiqu'au fond, ce n'était pas la peine de craindre : la Sainte veillait.

Et puis, les Allemands s'étaient trop saoulés au champagne dans les caves de Reims. On les ramassait ivre-morts. Les Allemands ? Tous des ivrognes ! qui marchent au pas de l'oie sans comprendre.

Tandis que les Français ! Pas un soiffard ! Sauf Charles, naturellement, mais ça date d'avant-guerre !

Au fait, Charles, où est-il ? Son régiment était encore cantonné à Orléans il y a quinze jours. Depuis, on a reçu une carte de Châlons, disant qu'il était en route pour le front. Depuis, Jean commence à s'intéresser à son père. On aura peut-être des détails sur la guerre quand il viendra en permission. Quoique les permissions, pour les soldats, il en faut, mais pas toujours ! La voisine d'en dessous en a pâti. Son mari est rentré au moment où elle s'y attendait le moins, il a trouvé un remplaçant dans son lit, un militaire comme lui, mais dans les bureaux. Écœuré, il est reparti au front le jour même, sans avoir la force de dire un mot. Depuis, on n'a plus de nouvelles. Alors, allez savoir où il est ? Peut-être mort !

« Eh bien ! croyez-vous, Madame Dupont », dit la concierge qui dans sa loge, au milieu d'un groupe de commères, tricote des chaussettes pour les soldats, « ce cochon d'embusqué revient encore tous les soirs ! C'est scandaleux ! La femme d'un mobilisé ! Ça ne sait pas se retenir ! ».

.....

Cet hiver, il paraît qu'on va être rationné. Carte de sucre, carte de charbon, carte de pain. Tout pour les soldats !

Les blessés dans le métro ont un succès ! On les regarde, on se lève pour leur donner la place. Jean, ce matin, a vu un simple soldat qui avait la Légion d'honneur ! Ça doit être celui dont on racontait dans le journal qu'il avait sauvé son colonel.

Il y a aussi l'histoire du petit bruxellois de quatorze ans qui a réussi à s'engager dans un régiment belge sans qu'on ait vérifié son âge. Il a un uniforme, un fusil, une baïonnette. Et il se bat, tout comme un homme. C'est la mascotte de son régiment.

Voilà qui fait rêver les lycéens.

Dire qu'on aurait pu partir aussi, avec un peu de culot devant le conseil de révision !

L'amour de la patrie, des livres d'école et de Paris, la plus belle ville du monde, brûle le cœur de tous ces gosses.

---

<sup>20</sup> Redent (architecture militaire) : décrochement sur une ligne de fortification, formant une avancée en forme d'angle saillant et permettant la défense notamment d'un point de passage.

Quelle belle aventure que cette guerre, où on ramasse des casques à pointe, des sacs militaires en fourrure sur les champs de bataille après la déroute.

On croirait vivre un tableau de Detaille<sup>21</sup>, *le Rêve*, par exemple. Ou bien les grandes fresques peintes sur le pourtour du chœur de la chapelle du Panthéon.

Les permissionnaires ne sont pas bavards. On aimerait qu'ils vous donnent des détails sur la vie du front, sur les attaques à la baïonnette, sur les Allemands, sur le Général Joffre, sur les canons, les mitrailleuses, les grenades, les crapouillots<sup>22</sup>, les fusées éclairantes, les tranchées, les fils de fer barbelés, les mines, les sapes, les abris, le rata, la dernière offensive, la prochaine, qui sera la dernière, la fin de la guerre, la reprise des provinces perdues, l'entrée en Allemagne, enfin, tout ce qu'on ne sait pas.

Seulement, les permissionnaires ne disent rien. On dirait qu'ils sont fatigués d'entendre des questions, ou qu'ils n'ont rien à dire.

Il y en a bien qui ont expliqué comment tombe un obus et quel effet ça fait. Tu entends un sifflement. Tu te couches. Ça claque dans ton oreille. Tu reçois la poussière et tu te relèves. Quand on a entendu trois fois la même histoire, ça n'a plus d'intérêt.

Ils ont l'air d'avoir pris l'habitude de vivre philosophiquement dans le tapage du front, sans plus s'en rendre compte. Ils s'étonnent de retrouver Paris en bonne ville bien tranquille, comme avant. On sent même chez eux un mépris des choses de l'arrière. Toute leur conversation se borne à un simple échange de politesse : « *Alors, comment ça va ?* », « *Peuh ! Ça va.* », « *Et là-bas ?* », « *Ça va.* ». Rien de plus.

Décevant. Il vaut mieux lire les journaux. On y apprend les choses qui vous font plaisir. D'abord que les Allemands ne sont pas si forts qu'on le disait : mal équipés, mal armés, avec des balles qui ne font pas mal, dont nos blessés se moquent, des vivres pour deux mois seulement, la famine sévit en Allemagne et les Russes sont à trente kilomètres de Berlin. Nous remportons une grande victoire par jour, sans aucune perte. Les Allemands se rendent par compagnies entières. On voit des photos vous montrant des soldats Allemands qui font « *Kamerad !* » en levant les bras. Monsieur Poincaré a visité une tranchée de première ligne avec une casquette de chauffeur de taxi. Le général Joffre a le sourire, et le Kaiser commence à être inquiet. Dans trois mois la guerre sera finie. L'Angleterre nous envoie des troupes fraîches. Les Indiens débarquent à Marseille. Les Australiens se mettent en route. Les Sénégalais sont les meilleurs soldats du monde. Les Tonkinois reprendront l'Alsace à eux tout seuls, sous la surveillance de quelques caïds arabes. Un régiment russe combat en Champagne. Bref, le monde entier battra l'Allemagne sans dommages, et s'ils ont réussi par surprise à approcher Paris, ce n'est que le fait de notre honnête confiance dans les traités, qui se refusait à prévoir la violation de la Belgique. Sinon, il y a longtemps que les pantalons rouges seraient en Bavière. Ces pantalons rouges qu'on a rapidement remplacés par des pantalons bleus, parce que le rouge se voit à cinq kilomètres et qu'on peut compter de loin les soldats français comme des lapins à tirer à la cible dans les sous-bois.

---

<sup>21</sup> Jean Baptiste Édouard Detaille, (1848-1912), est un peintre académique français. Dans les années 1890, Detaille peint de plus en plus de toiles inspirées de l'épopée napoléonienne, en particulier des scènes de bataille et des charges de cavalerie.

<sup>22</sup> L'arme utilisée par le combattant de la première guerre mondiale qui figure sur l'image est un crapouillot. Il s'agit d'un petit mortier, présenté comme lance-torpille par la revue *La guerre documentée 1914-1915*. Cette arme fut très rapidement baptisée « crapouillot » par les poilus et cela à cause de sa forme qui rappelle un batracien : le crapaud.

.....  
Un hiver passe, voici le printemps, puis les vacances et un autre hiver. La guerre n'est pas terminée. Terrées l'une en face de l'autre, les armées n'ont pas bougé.

## Chapitre VIII

Le Dimanche, on va au Soutien moral des familles. C'est une association qui organise des spectacles pour distraire les parents des mobilisés.

Dès deux heures de l'après-midi, on s'empile dans une petite salle du quartier Saint-Jacques. Les vieux messieurs, les jeunes garçons, les dames et jeunes filles, toutes chapeautées et gantées, vêtues de noir ou de sombre pour la plupart –ça fait sérieux et l'heure n'est pas aux frivolités– bavardent avec animation en attendant le concert. On leur a promis, sur le petit papier imprimé, le concours d'un chanteur de l'Opéra Comique, d'un diseur de l'Odéon et d'un violon solo des Concerts Colonne<sup>23</sup>. En plus, une allocution d'un membre de l'Institut et la présence d'un capitaine aviateur. La salle est au comble bien avant l'heure.

On n'est pas très bien assis sur les chaises cannées, dont les petits hexagones arrivent à la longue à vous brûler les fesses. Il fait déjà chaud. Ça sent le skunks<sup>24</sup>, la ratine<sup>25</sup>, le sac de cuir, le parapluie mouillé et le cheveu tassé en chignon. Il transpire une énorme odeur de vêtements, avec une infinité de nuances de détails : le gant de peau, le faux col en celluloïd, la cravate de moire, la canne d'ébène, l'argent de la poignée dont on suce le bout, la bottine à boutons, le collier de jade noire, le lapin, le dessous de bras, le corset, l'alpaca, le vieux costume de première communion, la brillantine et la plume d'autruche.

À deux heures trente-cinq, le concert commence. Quelques vieux messieurs sont venus s'asseoir sur l'estrade autour de la table à tapis vert sur quoi sont posés la carafe, le verre d'eau et la sonnette. La salle se tait peu à peu sous l'injonction de quelques « chuts » énergiques. Quand le silence est à peu près complet, un petit rideau du coin de l'estrade, qui s'agitait depuis quelques minutes, s'ouvre soudain et une énorme dame aux cheveux fauve, en robe violette aux pans flottants, paraît. Les applaudissements éclatent, ininterrompus. Elle vient se coller à la petite table verte. La dame sourit de tout son dentier. Un gros collier de perles de son cou se détache légèrement de la peau tant elle s'incline avec humilité sous l'ovation. De droite à gauche, de gauche à droite, elle salue, confuse et ravie de cette tempête de claquements de mains à quoi les vieux messieurs s'acharnent le plus en faisant gigoter leurs manchettes rondes aux boutons de nacre. C'est l'organisatrice et la présidente de l'Association. Quand la salle est calmée, elle peut enfin ouvrir la bouche où se démène une énorme langue qui brûle de parler, et, d'une voix sonore comme un pavillon de phonographe, dévider le petit morceau d'éloquence appris par cœur ce matin dans la salle de bains.

– Mes chers – z – auditeurs – z – et – h – amis. Je vais – z – avoir la joie – h' – de vous présenter – h'h'h'h' – le Capitaine-aviateur de Bouchevant (applaudissements), Chevalier de la Légion d'honneur – h'h'h'h' – (vifs applaudissements, sonnette) – h'h'h' – décoré de la médaille militaire (revifs applaudissements, sonnette), chevalier de l'Ordre de Saint-Georges (les applaudissements n'en finissent plus,

---

<sup>23</sup> L'Orchestre Colonne (ou Concerts Colonne) est un orchestre symphonique français intimement lié à la carrière de son fondateur, le violoniste et chef d'orchestre Édouard Colonne (1873-1910).

<sup>24</sup> Skunks, sconsse, skons ou skuns : fourrure de la moufette, animal qui se sert de son odeur très forte et repoussante pour se défendre. On en faisait des tissus pour recouvrir des sièges.

<sup>25</sup> Ratine : étoffe de laine à poils frisés.

sonnette, sonnette et sonnette), qui retourne au front demain (les applaudissements refonctionnent).

La dame rousse s'en va au rideau, tire violemment quelque chose ou quelqu'un qui résiste et finit, dans un effort désespérément athlétique, par arracher à la coulisse obscure, un petit capitaine bedonnant, aux cheveux plaqués sur le crâne comme un bistrotier de la Villette, rouge d'émotion, très embêté de cette histoire, qui secoue la tête de tous les côtés sous la ruée de bravos de la salle frénétique. La dame salue encore, le capitaine salue. La dame resalue. Le capitaine salue, salue et resalue, puis va s'asseoir, conduit par la dame, sur un petit fauteuil rouge du coin de l'estrade, d'où il dominera tout le concert sans pouvoir bouger une jambe ou un bras, aussitôt remarqué par trois cents personnes qui le suivent du coin de l'œil.

Le capitaine installé sur son fauteuil, la dame revient devant sa table. Elle agite la sonnette à tour de bras, inondant le brouhaha de ses drelins, drelins. La salle se calme. La dame va parler.

Elle va parler un bon quart d'heure, pour le plaisir des vieux messieurs qui approuvent du chef chenu, pour le plaisir des dames qui roulent d'aise des yeux blancs au plafond de droite et au plafond de gauche, et pour l'ennui désespéré des jeunes gens et des jeunes filles, qui attendent le monologue gai du diseur de l'Odéon. Elle parle du Soutien moral des familles. Le bon, le trop bon quart d'heure d'éloquence de la dame rousse s'achève péniblement, toujours ponctué par des applaudissements. Elle a dit les mots qui touchent et qui font se moucher quand on s'attendrit : « *Nous, les mères, nous les femmes... ceux qui... ceux que... ceux pour... ceux à qui... eux... nous... vous... ils...* ». La grande angoisse qui étreint cette salle, où tous sont réunis dans la passion des souvenirs et l'attente de la fin du cauchemar, trouve un débouché provisoire dans les paroles adroites de la dame en violet. Elle connaît bien sa leçon, cette infirmière des cœurs qui souffrent du vide de leurs foyers. Elle calme, tempore, ouvre l'espoir, exalte le courage, berce l'attente. Il en faut comme elle de ces charmeuses, rêveuses, convaincues, rigides, qui ont l'air de la statue du devoir et d'une matrone romaine, pour que cela dure à l'arrière sans trop de heurts. Sinon, on se découragerait trop vite, on cafarderait, on écrirait aux soldats des lettres trop tendres qui risqueraient de les amollir. Tandis qu'après le petit discours très simplement patriotique, on a compris qu'il fallait les laisser bien tranquilles, là-bas, dans la petite tranchée où, au fond, on n'est pas si mal que ça, et où il n'y a pas autant de danger qu'on le croit, battre l'Allemand, pour revenir – quelle joie – défiler sous l'Arc de Triomphe. Tout le monde s'est incliné avec respect devant ce sentiment si généreux du sacrifice momentané à faire de ses affections très chères. Le pays avant tout, n'est-ce pas ? mes très chères dames, mères, épouses et filles, mes très chers messieurs, pères et enfants de ceux qui... ceux que... La dame a dit aussi qu'il fallait payer 1 franc pour les frais.

La dame, une fois applaudie, le concert commença. Jean ne sait plus ni où poser ses jambes, ni où remuer ses fesses, ni où tendre son cou derrière le chapeau à plumes de la spectatrice de devant. Il se résigne à s'entasser contre le dossier en bois rond de sa chaise trop dure.

C'est le violon solo du Concert Colonne qui en a bien pour vingt minutes à jouer du Bach et du Mozart. Comme on bisse, il joue en supplément le *Clair de Lune* de Massenet. L'enthousiasme des jeunes femmes qui comprennent la musique classique est à son comble. Il y a une petite fille au bout du rang qui a l'air de s'ennuyer aussi ? Dans toutes ces jeunes filles de famille, pas une qui intéresse le jeune garçon, pas une « poule » bien. La petite fille au bout du banc a encore les jambes nues. Trop

jeune ! Il y en a une autre dans la rangée de devant, qui est beaucoup trop surveillée par sa mère pour qu'elle se retourne.

Le violon solo, qui a fini, est immédiatement remplacé par la chanteuse de l'Opéra Comique. C'est une grosse petite bonne femme, déguisée en cantinière du Premier Empire, qui vient chanter « *Viens avec nous, petit ! Viens avec nous, viens ! Tu connaîtras la guerre, tu connaîtras la faim. Viens avec nous, viens ! Viens avec nous, viens ! Viens avec nous, petit ! Viens avec nous, viens !* »

Jean n'a pas envie du tout de venir avec la dame qui fait des ronds de bras dans son costume de théâtre bleu, blanc et rouge, avec son petit tonneau sur les reins. Son faux col de premier communiant le gêne, il a mis les mains sous son derrière pour le protéger de la cannelure, et il souffre des emmanchures de son costume qui le brident aux épaules. Il a déjà replié et déplié ses jambes une dizaine de fois. Ça commence à lui cuire dans le pli de chair au-dessous du genou, et, de fesse gauche en fesse droite, il sent des crampes dans les reins. La petite fille du bout du rang fait une tête longue comme une poire. Elle se fait gronder par sa mère pour déplier sa robe. Le capitaine aviateur, sur son fauteuil rouge, a changé de coude. Les vieux messieurs lissent leurs barbes. La dame en violet fait des sourires à la salle.

La chanteuse de l'Opéra Comique a terminé sa dernière révérence sous les applaudissements. On ouvre les vasistas du balcon. Il fait chaud, les cols de fourrure se dégrafent. On s'évente avec les programmes. Le brouhaha s'enfle et se détend par ondes.

Le diseur de l'Odéon fait son entrée. Bravo ! Bravo ! Enfin, on va rire un peu. C'est un vieux cabot, à l'œil pipé, qui veut être malicieux, au milieu des poches et des plis des paupières, au coin des lèvres retroussé dans les multiples rides et méandres d'une bouche qui s'est usée pendant cinquante ans à mastiquer des mots qu'il ne pensait pas. Tout de noir vêtu, ce vieillard glabre et poudré annonce d'un air fin la dernière merveille du jour : *Le Corbeau et le Renard*, de notre bon La Fontaine.

Un immense Ahh ! de satisfaction lui répond de la salle. Quel magnifique bonheur d'ouïr, de la bouche du plus grand artiste du plus grand théâtre du coin, le petit chef d'œuvre familier que chacun connaît par cœur depuis la prime enfance, car il faut bien avouer, Madame Durand, les nouveautés, ça choque toujours un peu. Il faut le temps de les comprendre, d'admettre après le voisin que les vers sont bons et que le texte est amusant. Tandis que de bonnes petites phrases bien ressassées, où il n'y a plus de surprises, ni de heurts, où on s'attend d'avance aux trois petites émotions agréables, bien connues, vous donnent l'impression de sécurité indispensable à votre plaisir. Le goût du chef d'œuvre commence à partir du moment où le moindre des épiciers de quartier peut l'imprimer de mémoire sur son papier à fromage.

*Maître Corbeau sur un arbre perché  
Tenait en son bec un fromage.*

Le diseur, maître ès-diction, avait prononcé ces deux vers d'une voix d'outre-tombe sinistre.

*Vilain corbeau ! Méchant corbeau ! Corbeau voleur !*

Tout à coup, en opposition, l'œil égrillard, le sourire fin, le corps sinueux, l'allure féline, notre vieillard changeant d'attitude, s'adressant de préférence aux vieilles dames qui souriaient de tous leurs chicots, lance d'une voix mielleuse la suite du chef d'œuvre connu :

### *Maître Renard...*

Oh ! ce renard ! trottin, trottinant, que suggère avec puissance la langue pointue et le roulement de l' « r » dans la gorge de l'odéoniste. Renard mutin qui vient alléché, en musant, avec trois coups de narine, s'asseoir sur son petit postérieur velu devant le corbeau croassant. Ah ! Messieurs, quel renard ! L'odéoniste transmet son vieux petit frisson désuet des séances poétiques des jeudis-après-midis des familles à toutes les dames plumées, ruchées, « dentellées » et chiffonnées, à tous les graves seniors barbuis, « barbichonnants », branlants, blanchissants, férus de culture latino-grand siècle. Quel divertissement sénile, le bon grand La Fontaine !

La houle d'applaudissements accueillit l'odéoniste comme la vague lèche le récif. La salle était dressée d'émotion. De droite à gauche, et de gauche à droite, les têtes vacillaient, les éventails crépitaient. Bis ! bis ! bis ! cria un vieux, vieux, vieux monsieur ; plus vieux que tous les autres vieux. Bis ! bis ! répéta la salle électrisée. Le diseur recommença *Le Corbeau et le Renard*.

Après celle-là, il en dit une autre, puis une autre encore, puis des vers patriotiques, qui furent acclamés outre mesure. Le poète avait, comme de juste, fait rimer : France avec souffrance, soldat et combat, Allemand et méchant, guerre et naguère, victoire et gloire, cœur et douleur, Patrie et meurtrie, prochaine et Lorraine, Belgique et héroïque, germain et inhumain, sentinelle et citadelle, encore et tricolore. On acclama le poète, le diseur et la patrie tout ensemble. Au milieu des bravos, la salle se leva pour chanter *La Marseillaise*, comme d'habitude. La dame en violet alla chercher rapidement le drapeau en coulisse, elle le rapporta, traînant derrière elle la bleu-blanc-rouge vivandière de l'Opéra Comique, dans les mains de laquelle elle planta délibérément la hampe de l'instrument. Le capitaine dût descendre du siège et venir s'abriter dans les plis de l'étoffe. Le membre de l'Institut, qui dormait au fond de l'estrade, vint se ranger de l'autre côté, tenant la main à la chanteuse. La dame rousse en violet, le diseur et le violoniste formaient la fin de la haie. Devant le barrage des vedettes ainsi constitué, le chant national commença en chœur.

Jean chantait comme tout le monde. Ça fait plaisir de savoir les paroles d'une chanson. La petite fille au bout du rang baissait un peu la tête en chantonnant. La petite fille de devant avait un peu l'habitude du monde, elle chantaillait la tête haute, avec conviction, déjà future excitatrice de guerriers. La vivandière levait tantôt un bras, tantôt, de l'autre, le drapeau au plafond. Il y a dans *La Marseillaise* des passages doux et des passages violents. Le passage doux est :

*Entendez-vous dans nos campagnes...*

À ce moment les yeux des gens cherchaient dans les coins de la salle les campagnes et les féroces soldats qui viennent dans les bras tuer les fils et les compagnes. La grande terreur de l'ennemi courbait les têtes, assourdissait les voix jusqu'à l'explosion soudaine, joyeuse, « hurlée » victorieuse du refrain.

*Aux AAArmes ! Citoyens ! sept-huit*

Les vitres tremblaient sur les AAA des armes.

*Marchons ! trois-quatre ! Marchons ! sept-huit*

Ouf ! C'était fini. Dans le brouhaha des chaises renversées, les mères de famille en sueur rembarquaient leur couvée, couvrant la marmaille de manteaux. Bon dimanche après-midi tout de même, en attendant la soupe qui mijotait à la maison

enfouie dans la marmite norvégienne<sup>26</sup>, la vieille caisse remontée de la cave, bourrée à craquer de vieux journaux humectés, qui vous économisait trois pelletées de charbon rare.

À la sortie, on se replongeait tout à coup dans les rues noires, sans lumière, dans le froid du deuxième hiver de guerre.

Encore un printemps, puis un été. Vacances sans histoire. Et la rentrée. Toujours la guerre.

## Chapitre IX

Tous les matins, à huit heures et demi, la classe commence. Les élèves, debout sur les gradins, attendent le professeur. Celui de français est un brave type, simple, érudit, père de deux gosses charmants, familier et aimé de tous. Celui de mathématiques est un célibataire sec, sans cœur, abruti et exalté par les chiffres. C'est un des plus grands mathématiciens français, dont les travaux sont universellement connus. Passer au tableau noir avec lui est un supplice. Quand il vous pose une colle, on sent le poids de sa propre ignorance avec une honte qui vous pousserait à n'importe quel acte de désespoir. Et les heures de consigne et les éros tombent. Heureusement qu'on s'en fout un petit peu, un tout petit peu, et qu'on regagne sa place en rougissant avec le réconfort de la classe de dessin suivante, où le professeur aime bien les mômes.

Le prof' d'allemand, un bordelais, est une vache. Une sinistre et dégoûtante vache. Il manipule les élèves avec indécatesse, en plaisantant, en bavant sur leur paresse. Jean Larsan a fait partie d'un petit groupe d'élèves qui a donné au lycée des représentations théâtrales avec succès. « Depuis que Monsieur Larsan a joué *L'Anglais tel qu'on le parle*, il ne veut plus apprendre l'allemand ! » Monsieur Meyer, la vache Meyer, le sinistre barbu Meyer, se gargarise de son jeu de mots. Et la classe rit de Larsan, qui n'est pas fier.

Tout autre est le père Borth, l'alsacien, le prof' d'allemand de la classe d'à côté. Celui-ci avait deux fils, tous deux jeunes soldats. L'un a été tué en septembre 1914, en gants blancs et uniforme de Saint-Cyrien ; l'autre vient de disparaître dans l'attaque du « Chemin des Dames<sup>27</sup> » – il y a quinze jours. Le crêpe<sup>28</sup> du chapeau de Borth est immense. La douleur du père Borth est effroyable. Les élèves du père Borth se taisent, effarés par le lamentable spectacle de ce vieil homme désespéré, et ils travaillent à qui mieux-mieux pour lui faire plaisir, et ils apprennent l'allemand ! Cet allemand, qui est la langue de l'ennemi national, dont les deux fils du père Borth sont les victimes. C'est dans une atmosphère bien troublante qu'on apprend l'allemand dans la classe du père Borth. Il y flotte la mort, et la guerre, et un certain soupçon, qui tendrait à penser que le père Borth a été presque victime de sa propre imprudence en dirigeant une classe d'allemand dans un lycée parisien, en vantant les beautés de la langue allemande, du peuple allemand, de la culture allemande, et en envoyant ses fils se battre contre les Allemands. Dans la classe du père Borth

---

<sup>26</sup> La marmite norvégienne (ou cuiseur sans feu) est une caisse isolante fonctionnant selon le principe de la bouteille thermos qui permet de terminer la cuisson à l'étouffée et de conserver le plat chaud pendant plusieurs heures. C'est une caisse à parois isolantes où l'on place la casserole (cocotte, etc.) pour terminer la cuisson. La plus simple construction: une boîte en bois ou carton de taille suffisante tapissée sur toutes les parois d'un isolant souple comme une bonne grosse couverture de laine avec un couvercle isolant par dessus .

<sup>27</sup> La bataille du Chemin des Dames ou seconde bataille de l'Aisne commence le 16 avril 1917 à 6 heures du matin par la tentative française de rupture du front allemand entre Soissons et Reims vers Laon.

<sup>28</sup> Le crêpe est un tissu qui a été travaillé pour avoir un aspect ondulé. Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, en occident, le crêpe noir était utilisé en signe de deuil : on portait une étoffe de crêpe noir autour du bras, au revers de son manteau ou autour de son chapeau.

on sent la guerre, l'effroyable de la guerre, plus que partout ailleurs. Il y a quelque chose qui vient directement du dehors, et qui n'a aucun rapport avec les études, les livres, les textes, la vie scolaire, Virgile, le maths, le Bac ! quoi !

La guerre. On la sent encore dans la petite cérémonie du matin. Dans certaines classes on vous lit le communiqué à haute voix, et on l'écoute debout. Quelque fois on vous lit les citations d'anciens élèves du lycées. Quelque fois un grand, en uniforme et croix de guerre, vient revoir les camarades au cours d'une permission. On se précipite pour toucher l'uniforme, la croix.

Ceux de première, de Math.Élem. ou de Philo, qui ont dix-sept ans, font de la préparation militaire dans la grande cour, entre une heure et deux heures, sous la conduite d'un sergent de pompiers. Ils ont des bottes et des bandes molletières. Ils se ceignent d'un ceinturon à grosse baïonnette derrière, et calot sur l'oreille gauche, exécutent des mouvements d'armes avec de vieux fusils Gras<sup>29</sup>. Tous les jours, ils traversent la cour de récréation, en rangs par deux, au milieu des volées de mômes. On interpelle les copains de la même classe, qui ont déjà l'âge de partir. On les envie, on les admire, on les taquine. Soldat ! Il n'y a pas de plus beau métier !

Parmi ceux-ci, le grand Albin, l'aîné des deux frères, tous deux en 2<sup>ème</sup>A, se distingue par sa martialité. C'est qu'il est le plus vieux de la classe, bientôt dix-sept ans, l'âge de contracter un engagement volontaire, et qu'il a la taille et le poids. Le grand Albin ne considère pas la préparation militaire comme un jeu qui remplace la récréation ou le football. Il a déjà, dans les yeux, cette flamme ardente qu'on remarque chez ceux que brûle l'envie de partir. Une flamme mystérieuse, tragique, témoin de l'impatience de quitter ces plates études inutiles, raisonnables, futiles, et de courir vers un plus noble et plus proche destin. Le grand Albin compte les jours qui le séparent de l'échéance. Il a chiffré à la craie, au dos de son placard d'écolier, son calendrier, de toute autre façon que les copains plus jeunes. Alors que tous ont patiemment marqué les jours jusqu'à la fin juin et barrent jour par jour le temps écoulé –les jours de congé étant d'avance marqués en rouge– le calendrier du grand Albin s'arrête au 15 janvier, date de ses dix-sept ans. Encore dix, encore neuf, encore huit, encore sept, et il pourra bientôt se présenter devant les majors, revêtir l'uniforme bleu horizon, le casque d'acier bleui, les bandes molletières et les musettes ! Il ira au front. Ce ne sera plus un militaire pour rire, manœuvrant dans la cour de gymnastique sous les ordres du sergent de pompiers aux cheveux gris. Ce sera un vrai soldat qui pourra se battre. Un de ceux qui auront le droit d'aller voir ce qui se passe là-bas dans les tranchées dont on parle tant dans les journaux, et sur lesquelles on raconte tant d'histoires fameuses. Passer subitement du lycéen impuissant au héros possible, quel bond ! Les élèves de la classe envient secrètement Albin, qui échappe au Bac pour passer dans l'armée. Pourquoi sommes-nous si jeunes ?

La guerre ! Les gosses ne savent plus trop ce que c'est. C'est si loin. À peine, de temps en temps, un zeppelin vient aux abords de Paris, lâcher des bombes. Une seule fois ils ont pu pénétrer et faire des ravages importants. Le lycée est accouru

---

<sup>29</sup> Fusil Gras : la défaite de 1871 sonne le glas du fusil Chassepot. L'adoption du Mauser 1871 par la Prusse lui donne une longueur d'avance. Face à ce "défi", la France crée plusieurs commissions d'études. Finalement ne restent en lice que deux projets, le fusil hollandais De Beaumont et celui présenté par le Capitaine Gras, basé sur la transformation du Chassepot. Les deux armes subirent des essais en corps de troupe et le 7 juillet 1874 le fusil du système Gras est adopté sous l'appellation de fusil d'infanterie modèle 1874. À partir des années 1890 les armes du système Berthier commençant à entrer en service, le système Gras s'éclipse peu à peu. À l'entrée en guerre en 1914 les Gras équipent les troupes de seconde ligne (territoriaux et garde-voies) et le resteront jusqu'à la fin du conflit.

voir le lendemain la maison de la rue Geoffroy-Marie<sup>30</sup> qui a été proprement escamotée par la bombe de trois cents kilos. Les quatre étages ont disparu. Tout s'est effondré en poussière sur la cave où s'abritaient cent vingt personnes. Pas de morts. Deux blessés. C'est de la veine. Il ne reste que quelques bouts de pierre accrochés aux flancs des maisons voisines. Pour du nettoyage, c'est proprement fait.

À part quelques autres incidents de plus ou moindre importance, la guerre est pour les lycéens, lointaine et irréelle. La nuit on entend le grondement sourd du canon vers le Nord. Dès six heures du soir, les lumières sont voilées, les becs de gaz ne projettent sur le sol qu'un mince cercle jaune, les fenêtres sont tapissées de rideaux épais. On distingue à peine les ombres des passants dans les rues ténébreuses. Ça permet aux amoureux un nombre considérable de lieux de rendez-vous. Dans chaque encoignure on lève un couple de lycéen et lycéennes, ou de petits ouvriers de quartier. Tant qu'il fait jour, on peut s'amuser sur la place publique sans danger. Pas d'autos. Elles sont réquisitionnées. Presque pas de fiacres. Pas d'autobus. Plus d'omnibus. On n'a qu'à éviter les voies parcourues par les tramways. Sur la place du Panthéon, en particulier, s'organisent de magnifiques parties de balle au pied, sans risque d'être troublée pendant une heure. Un jour, le grand Naff a même apporté son ballon de foot. Malheureusement le demi droit l'a envoyé par maladresse dans le vélo d'un agent cycliste qui faisait sa ronde. Toute l'équipe a été emmenée au poste, où on l'a gardée pendant une heure, le temps de prendre des renseignements chez les concierges. Elle a été relâchée sans trop de dommages parce que le grand Naff est le fils du Général dont on parlait le matin même dans les journaux, pour son attaque brillamment réussie dans l'Argonne.

On avait bien rigolé !

Quand Jean rentra à la maison, il subit sans mot dire les reproches de sa mère, qui avait été mise au courant par la concierge. Pensez donc ! Le fils Larsan avait été au poste, emmené par les agents ; et le commissaire de police avait fait prendre des renseignements ! Marie Larsan n'aimait pas trop cette inconduite de son fils. Du reste, ce dérèglement coïncidait avec un relâchement dans son travail ; les notes n'étaient plus aussi bonnes ; les professeurs se plaignaient de sa dissipation. Pour la première fois depuis qu'il était au lycée, Jean Larsan avait reçu notification de quatre heures de consigne. Il avait eu un zéro en histoire, et un deux en géographie !

À un moment où la vie est si dure, où on a tant de peine à gagner sa vie, où on a des craintes sur le sort de son père au front, où justement Jean devrait être un appui, un réconfort pour sa mère et témoigner de son affection pour sa famille, il ne cesse au contraire de faire la forte tête, d'avoir mauvais caractère et des fréquentations dangereuses. Après tout le mal qu'on s'est donné pour lui, après tous les sacrifices qu'on est obligé de faire, après toutes les recommandations de ses grands parents ! Voilà le résultat de tous nos bons conseils ! Jusqu'à l'église qu'il ne fréquente plus assidûment. Ce n'était pas la peine de faire une première communion si exemplaire, d'obtenir tant de prix d'instruction religieuse. Mon Dieu ! Que je suis malheureuse avec cet enfant ! Malheureuse avec ton père, qui n'est pas raisonnable ! Malheureuse avec mon fils, qui est un paresseux !

Marie Larsan commence à sangloter ; Jean agacé, tripote ses bouquins. Ça commence à l'énerver de s'excuser tout le temps. Quoi ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Il a joué au football place du Panthéon ! En voilà une affaire ! Pour les mauvaises notes,

---

<sup>30</sup> Il y a peut-être confusion de date de la part de l'auteur car, d'après la légende de la photo (...après le bombardement rue Geoffroy-Marie), le bombardement aurait eu lieu le 8 mars 1918.

c'est autre chose. C'est le professeur qui l'a pris en grippe. Un jour qu'il y a eu du chahut dans la classe, et qu'on a cru que c'était lui. Mais ce n'était pas lui. Depuis cette histoire, il est classé dans les cancre. Mais ça ne prouve rien. La preuve, c'est que ses notes de maths et de latin sont bonnes. Et puis, à vrai dire, « Maman, ma petite maman, je me sens un peu fatigué ».

Les sanglots de Marie s'arrêtent.

– *Mon Dieu ! Tu n'est pas malade ?*

– *Mais non, Maman. Seulement tu ferais bien de m'acheter un peu de viande de cheval haché (il adore ça).*

– *Si tu veux, nous allons voir le docteur.*

– *Non, Maman. Ce n'est pas la peine, je t'assure. Je crois que j'ai besoin de suralimentation. Ce n'est pas grave.*

Marie examine la mine pâlotte de son fils.

– *Mon grand, tu as toussé hier. Ce soir, je te mettrai de la teinture d'iode.*

Les yeux de la mère s'embuent d'amour pour le grand gars. L'incident est clos.

## Chapitre X

Minuit. Entortillé dans ses couvertures moelleuse, le lycéen dort, travaillé par ses rêves, reflets des brutalités, des désirs, des spasmes, des jeux et des réflexions de la journée. Il a eu de la peine à s'endormir tout à l'heure, agacé par une petite fièvre qui venait sans doute du récit violent d'une attaque à la grenade, lue dans le journal du soir, mêlée à l'excitation pulmonaire d'une course effrénée de balle au pied, place du Panthéon.

Jusqu'à onze heures des phrases étranges l'ont secoué. Phrases stupides, insidieuses, mais insistantes jusqu'à pénétrer l'esprit de force. Phrases de guerre, d'exaltation, de patriotisme qui se cristallisent au fur et à mesure en alexandrins. Malgré lui, avant de s'endormir, contre sa volonté de calme, contre sa paix, Jean Larsan a griffonné un poème, intitulé « *aux enfants de France* ». Ça parle de tout ce dont le cœur gicle sous la poussée des événements actuels. Jean Larsan, français, pond des poèmes guerriers français. Ça soulage. On dirait une indigestion de mots. Un besoin de crier comme tout le monde avec rage, dans le même style pompeux et barbare. C'est vide de sens, mais ça sonne à toute volée. Alors, Jean a pu dormir. De la rue, soudain un bruit s'élève.

Ça commence au loin par deux notes et un long sifflement aigu. Pim Pom ! Pim Pom ! Veuheuuehouhouhoumonnnmmmm !!! Les pompiers de la caserne Saint Victor sortent et passent à grand fracas dans la rue. Jean s'étire péniblement, rejette ses couvertures, se lève : la barbe ! les gothas<sup>31</sup> ! ou les zeppelins<sup>32</sup> ! En

---

<sup>31</sup> Les Gotha **G** était une famille de bombardiers biplans allemands durant la Première Guerre mondiale. Malgré une quantité de bombes à bord relativement limitée (300 kg), les Gotha eurent un impact significatif sur le moral des troupes et de la population. Ils remplacèrent les Zeppelins devenus très vulnérables aux attaques aériennes et les tirs depuis le sol. Les Gotha avaient trois hommes à bord : le pilote, un mitrailleur avant qui jouait également le rôle de bombardier et un homme à l'arrière avec deux mitrailleuses.

<sup>32</sup> Un zeppelin désigne un aérostat de type dirigeable rigide, de fabrication allemande. Les zeppelins sont utilisés comme bombardiers pendant la « der des ders » mais ne montrent pas une grande efficacité. Au début du conflit, le commandement allemand entretient de grands espoirs pour l'aéronef, car il semble avoir des avantages irrésistibles en comparaison avec les avions de l'époque - ils sont presque aussi rapides, transportent plus d'armement, ont une plus grande charge utile de bombes et un rayon d'action et une résistance très supérieures. Ces avantages ne se traduisent pas dans les faits. La première utilisation offensive de zeppelins a lieu deux jours seulement après l'invasion de la Belgique, par un seul aéronef, le Z VI, qui est endommagé par des tirs et est forcé de faire un atterrissage près

pantoufles et bras de chemise, il va cogner à la porte de sa mère : Maman, l'alerte ! La porte de la chambre s'ouvre. La mère est déjà prête, une petite lampe pigeon à la main. Elle étouffe un bâillement :

– *Tu crois qu'il faut descendre ? Qu'est-ce qu'on risque ?*

Le fait est qu'on n'est pas plus en sûreté dans la cave située juste dans l'axe de la cage d'escalier, qu'au cinquième étage<sup>33</sup> où on a au moins l'avantage de son lit. Passer trois heures enroulé dans une couverture au milieu des fourneaux et des toiles d'araignées n'a rien de réjouissant. Et puis quoi ? Ce n'est jamais que quatre ou cinq bombes sur Paris, cette surface énorme. Et arriveront-ils à percer ce soir ? Tous les trois jours on vous dérange, et une fois sur deux le raid est manqué. Jean et sa mère hésitent.

Il va à la fenêtre. Les projecteurs sillonnent le ciel en tous sens. Des avions ronflent. Tout paraît calme. On a encore une demi-heure devant soi. Ils doivent être à Compiègne.

Soudain, du côté du Mont Valérien, des détonations sourdes se font entendre. C'est le Fort qui tire avec ses canons anti-aériens. Très haut dans le ciel des petits points rouges piquent le noir de la nuit en apparitions brèves. Oh ! Oh ! Les avions seraient-ils si près ?

Jean s'attarde un peu à contempler le spectacle. Paris, ville morte, terrée dans son manteau d'ombre, dont pas une lumière ne permet de déceler la présence. À peine visible pour l'œil averti qui sait reconnaître dans la brume noire les deux tours de Notre-Dame, le clocher de Saint-Germain l'Auxerrois, le dôme de Saint-Paul. En haut, l'inconnu, le danger, la mort par fragment, par hasard... au gré de l'aviateur casqué qui jette ses bombes au jugé, en se basant sur les bords brillants de la Seine ; En bas, la masse noire des maisons qui se cachent, se serrent les unes contre les autres, se voilent d'impénétrable mystère, s'annihilent. La Lune joue là-dessus comme un traître qui dévoile le secret et n'entre pas dans le jeu de la guerre.

Le canon du Mont Valérien tonne toujours. Les points rouges s'allument sans arrêt. Jean passe la tête par dessus la rampe du balcon, pour regarder la rue noire ; cette rue si animée avant guerre, où courraient les tramways à chevaux. Une drôle de tenaille vous pince au cœur à sentir cette lutte effroyable entre la cité qui fuit et l'ennemi qui la cherche. Soudain, Jean rentre précipitamment à l'intérieur de la chambre : une volée d'éclats de ferraille vient de gifler le mur du balcon à côté de lui. Ce sont les 75<sup>34</sup> français qui tombent en pluie sur la ville. Jean barricade les volets pour protéger les vitres.

La voisine de palier sonne à la porte.

---

de Cologne. Deux autres sont abattus en août et un est capturé par les Français. Leur utilisation contre des cibles bien défendues pendant le jour est une erreur et le haut commandement perd toute confiance dans les capacités du zeppelin, les transférant au service aérien de la marine pour d'autres missions.

33 Indice de plus pour confirmer une œuvre autobiographique sachant que la mère de l'auteur habitait au cinquième étage, 25 rue de Jussieu, Paris Vème .

34 Le canon 75 mm est une pièce d'artillerie de campagne de l'armée française, qui est l'un des canons les plus célèbres de tous les temps. D'une conception révolutionnaire pour son époque, il regroupe les perfectionnements intervenus dans l'artillerie à la fin du XIXe siècle : poudre sans fumée, munition encartouchée, obus fusant, chargement par la culasse et frein de recul hydropneumatique. En éliminant les effets du recul, il rendait possible un vieux rêve des artilleurs, le tir rapide. Il fut surnommé le canon roi. Devenu un emblème de la puissance militaire française, connu bientôt comme le soixante quinze, voire notre glorieux soixante quinze, il fait l'objet d'un culte de la part des militaires et patriotes français, qui voient en lui une solution miracle à tout problème. Cet enthousiasme conduira à négliger la modernisation de l'artillerie lourde, erreur qui sera durement payée lors de la Première Guerre mondiale. En effet si le 75 est le meilleur canon de campagne de l'époque, il est beaucoup moins à l'aise et utile dans une guerre de position, où l'on a besoin d'artillerie lourde, pour atteindre les troupes retranchées. Il se distinguera néanmoins de façon glorieuse, mais en grande partie grâce à ses servants qui paieront un lourd tribut.

– Madame Larsan. *J'ai pensé à une chose : vous savez que je suis commerçante à la Halle au Vins<sup>35</sup>. Les caves y sont voutées avec une épaisseur de deux mètres de pierre. Nous y serions plus en sûreté que dans la nôtre. Voulez-vous venir avec moi ?*

Jean, Marie Larsan, la voisine, et quelques autres dégringolent l'escalier, traverse la Place Jussieu en vitesse et s'engouffrent dans les entrepôts de la Halle aux Vins. Derrière les grands foudres, on installe des chaises. Des couloirs de cinq cents mètres de long, garnis de barriques, s'enfoncent dans le noir. Jean cogne du doigt replié un tonneau : ça sonne plein. « C'est de l'alcool. » dit la voisine. « Au fond, nous ne sommes pas plus en sûreté ici qu'ailleurs. » réfléchit Jean. Cent mille litres d'alcool sur la tête. Une bombe incendiaire là-dessus et ça ferait un joli feu de joie. Il s'enroule dans une couverture, pose sa tête sur une pèlerine pliée en quatre, et feint de dormir.

Une heure passe. Un vrombissement au-dessus de la maison. C'est un avion à plein régime. Oh ! Oh ! le tac-tac d'une mitrailleuse ! Un français chasse l'autre. Il y a combat. À peine a-t-on entendu le bruit qu'il s'éloigne. Au loin, quelques grondements sourds annoncent le bombardement. On parie : à un kilomètre, à trois kilomètres, à deux kilomètres –dans le centre, à Belleville, plutôt vers Montparnasse. Demain on se renseignera. On sait les points de chute par les facteurs. Les journaux n'annoncent rien, de peur de renseigner les Allemands. Jean croit que c'est plutôt pour ne pas effrayer les populations.

L'alerte est finie. Les pompiers sonnent la berloque. On se décortique de sa couverture pour gagner son lit.

La Place Jussieu est encore noire. Les réverbères sont éteints. À tâtons, en cherchant du pied les trottoirs, le petit groupe avance dans la nuit. Le ciel est d'encre. On n'y distingue pas trace des combats de tout à l'heure. Ça devrait rester inscrit, pour les badauds. À regarder en l'air, Jean a manqué le trottoir et s'affale sur la chaussée. La mère pousse un cri : « T'es-tu fait mal ? ». Absolument pas, car Jean a l'impression d'être tombé sur un sac mouillé. Sa figure et ses mains sont gluantes. Marie Larsan allume sa lampe pigeon. Le lumignon éclaire la scène de sa lumière falote. Tout le monde pousse un cri d'horreur. Jean est couvert de sang ! La figure et les mains dégoulinent de rouge. À ses pieds, une masse horrible, un fouillis de chair, un homme dépecé, éventré, une éponge d'os et de viande. C'est le cadavre du Père Coigne, un ivrogne, du 17 de la rue des Boulangers, resté en sifflotant, par plaisanterie, sur le bord du trottoir pour regarder le spectacle, et tué d'un éclat d'obus dans la tête. Le corps a dû s'étaler en travers de la chaussée ; la voiture des pompiers en repassant dans le quartier pour sonner la fin de l'alerte l'a happé et traîné sur deux cents mètres. Tout cela fait un gâchis effroyable. Jean court se laver, horrifié. Les concierges des environs commencent à alerter leurs petits cénacles. On accourt avec des bougies faire le cercle autour du corps. Dans la cuisine, Jean se dépouille avec violence de ses vêtements souillés, puis se rince abondamment au robinet d'eau froide.

C'est ça la guerre ? Pouah ! Saloperie ! ...

---

<sup>35</sup> Indice de plus : la Halle aux Vins, avant d'être plus tard complètement transférée à Bercy, se situait alors entre la rue de Jussieu et la Seine (remplacée depuis par la Faculté de Jussieu et l'Institut du Monde Arabe) juste en face du 25 rue de Jussieu, lui même à deux pas de la Place Jussieu sur laquelle se situait l'entrée principale des entrepôts de la Halle aux Vins.

## Chapitre XI

Ça y est. Le grand Albin est parti, le jour même de ses dix-sept ans. Il a passé le conseil, qui l'a accepté. Deux heures après il prenait congé de la classe. Le brouhaha provoqué par les adieux a écourté le cours de Français d'un quart d'heure. Les camarades se pressaient pour serrer la main à Albin, tout enivré de son succès. C'est tout juste si on n'a pas chanté *La Marseillaise*. Pourtant, le Père Desmoulin, le prof' de français, avait une attitude assez curieuse : à ses compliments se mêlait un peu de pitié, une émotion qui paralysait ses mots. On eut dit qu'il avait envie de pleurer. Pourquoi ?

Larsan aussi était très triste. Ce départ d'Albin ne lui plaisait plus comme la veille. Ce matin il s'était réveillé las et de mauvaise humeur. Il avait déchiré son mauvais poème, écrit dans la fièvre. Le cadavre du vieil ivrogne lui revenait à la mémoire par à-coups. Il avait interrogé le facteur – impossible de savoir le point de chute des bombes. Il paraît qu'il y avait de sérieux dégâts. De nombreux morts.

Marie Larsan avait pleuré au reçu d'une lettre de son mari qu'accompagnait une photo où le beau Charles, en artilleur devant son 155 long, était saoul à rouler. Il annonçait une permission prochaine. Quelle joie ! Quinze jours à subir des histoires et à attendre pendant des heures qu'il ait fini de s'accouder au zinc du mastroquet<sup>36</sup> du coin. Les Allemands avançaient dans la Somme. La guerre n'était pas près de finir. On n'avait plus de charbon ; le sucre n'était livré qu'avec difficulté ; le pain, de plus en plus mauvais, vous donnait des mots d'estomac.

Ce matin, la leçon roulait sur Tacite. Jean, qui n'avait pas fermé l'œil pendant la moitié de la nuit, était incapable de réciter correctement une phrase. Il obtint un beau zéro<sup>37</sup>. De mauvaise humeur, il fit le simulacre de prendre quelques notes, mais son esprit voltigeait ailleurs. Pourquoi le grand Albin allait-il se fourrer dans ce guêpier ? Le métier militaire ne souriait plus autant à Jean. Une méfiance instinctive, la même qui le poussait tout gosse à mentir au curé, à ses parents, à protéger sa petite vie secrète, l'incitait à abandonner quelque peu son exaltation guerrière, ce sentiment patriotique qui ne vit que de souvenirs, de roulements de tambours et de défilés bien ordonnés, en pantalons rouges et galons dorés, et à calmer ses nerfs.

La fin de la classe sonna. Les élèves inscrits à la préparation militaire se dirigèrent vers la cour de gymnastique.

– *Tu viens Larsan ?*

Il joua le gosse fatigué :

– *Non. Je ne me sens pas bien.*

La porte du lycée franchie, il se mit à siffler, tout joyeux du printemps. Son ceinturon et son fusil Gras restèrent accrochés au râtelier du manège.

.....

---

<sup>36</sup> Mastroquet : marchand de vin, désuet, mot d'origine inconnue. « Apprenez encore ceci: les cabarets des chiffonniers s'appellent bibines; les plus célèbres sont la Casserole et l'Abattoir. Donc, ô guinguettes, goguettes, bouchons, caboulots, bouibouis, mastroquets, bastringues, manezingues, bibines des chiffonniers, caravansérails des califes, je vous atteste, je suis un voluptueux, je mange chez Richard à quarante sous par tête, il me faut des tapis de Perse à y rouler Cléopâtre nue ! » (Victor Hugo, *Les Misérables*).

<sup>37</sup> À cette époque et pendant plus des ¾ du XX<sup>ème</sup> siècle, les élèves avait des devoirs et des leçons et on osait leur donner une « note » (de zéro, quand c'était nul, à dix quand on était jeune, ou à vingt quand on devenait adolescent). Cette méthode, considérée comme traumatisante par les pédagogues soixante-huitards et inéquitable, car elle marquait des différences inacceptables entre les élèves, semble avoir disparu depuis les années 1980... (note à l'intention des actuels très jeunes et futurs illettrés).

Quand Jean rentra à la maison, le beau Charles était arrivé en permission. La musette traînait sur la table, le casque était accroché au porte-manteau. Deux douilles d'obus garnissaient la cheminée. Deux grenades désamorçées servaient de presse-papier. Au mur, il avait suspendu une cartouchière allemande un peu boueuse. Une odeur bizarre emplissait l'appartement. C'était Charles qui allumait sa pipe avec de la poudre à canon coagulée en tablettes. Jean ne vit pas tout de suite son père, dissimulé dans la pénombre de la salle à manger. Il se précipita affectueusement. Les deux hommes s'embrassèrent. On pouvait dire les deux hommes : le gosse avait la même taille que le soldat, et un air tellement sérieux. Et un tel sens des réalités.

Le père fut un peu surpris, gêné par la taille de son fils. Il avait quitté un gosse, il retrouvait un adolescent, mûri, compréhensif, et à qui on ne raconte plus de contes de fées. Jean examinait Charles attentivement. Il lui parut, non pas vieilli, mais durci par l'alcool. Il devait boire beaucoup.

Les quelques phrases qu'ils échangèrent furent banales. Quelques renseignements sur le front, sur la vie de la batterie. Quelques renseignements sur le lycée. Charles essaya de morigéner<sup>38</sup> l'enfant, quand il sut que les notes étaient moins bonnes. Mais son fils l'arrêta d'un argument sec :

– *Les bonnes notes, ça ne sert à rien dans la vie. Regarde mes oncles.*

Le fait est que tous les richards de la famille avaient été des cancre renommés. On pouvait en conclure que la fortune s'attribuait en raison inversement proportionnelle de l'application scolaire. Charles bougonna néanmoins :

– *Apprends quand même. Ça peut toujours servir.*

– *D'autant qu'il a tellement de facilités, soupira la mère. S'il ne le fait pas, c'est qu'il ne le veut pas.*

– *Tu vois, tu vois ce que dit ta mère, rugit Charles. Quand j'avais ton âge...*

Jean réprima un sourire. Il savait fort bien que dès l'âge de quinze ans son père se faisait ramasser pour ivresse sur la voie publique par les agents, et qu'à seize ans, il était apprenti tailleur chez un ami de son père, employé à récupérer les bouts de tissu et les épingles qui traînaient par terre.

La mère partit dans l'autre pièce, l'air bouleversé. Jean la suivit.

– *Il a déjà bu trois litres depuis ce matin, plus les apéritifs. C'est affreux !*

Jean claqua la porte et dévala l'escalier.

Un peu d'air frais.

.....

La porte d'une église s'ouvrait. Il entra.

Il y a des moments où on a besoin d'être consolé, surtout quand on est gosse, qu'on ne comprend rien à la vie et qu'elle semble dure. Alors on fait n'importe quoi pour se calmer, les vieilles gens prennent de l'aspirine, les hommes mûrs s'acharnent au travail qui balaie les idées tristes. Mais un jeune homme de seize ans ne sait guère où se raccrocher les jours de désespoir, quand le monde entier semble vous haïr.

---

<sup>38</sup> Morigéner : v.tr. (du latin médiéval morigenatus, bien élevé qui dérive du latin classique morigeratus, complaisant, docile). Sens ancien : élever. Sens moderne (du moins au début du XXème siècle car le verbe est tombé en désuétude) : réprimander ⇒ gourmander, sermonner... en se donnant des airs de moraliste.

Pourquoi pas un Christ ? Essayons.

Il y avait bien longtemps qu'il n'était pas retourné à l'église. Depuis trois ans au moins. Une vieille répugnance du curé, due à l'odeur de nurse des soutanes. Et puis, le vicaire de Saint-Nicolas du Chardonneret était poitrinaire et se baladait constamment avec un mouchoir sur la bouche. C'était dégoûtant.

L'église était vide. Une veillesse brûlait devant un autel. Le Dieu était là, dans le tabernacle. Peut-être pourrait-il apporter un apaisement à cette jeune âme qui se sentait peu à peu pourrir par l'ambiance du monde. Jean s'agenouilla sur un prie-Dieu. Il commença à marmotter<sup>39</sup> un pater, avec une sincère sincérité.

Bon Dieu de Nom de D... ! Il sentit le sarcasme lui monter aux lèvres. Un flot d'insultes passa dans sa tête, lui empourpra les joues. Une envie effroyable de blasphèmes le secoua féroce. Là, là ! dans le coin contre l'autel : un

Bouquet tricolore, au-dessous d'un drapeau français, et sur le ruban cette inscription ironique, absurde, lumineuse, qui démontrait le sans-gêne des anticléricaux, l'impudence des chefs spirituels, tout le bluff de la sinistre tragédie : « Dieu protège la France ».

Dans le journal du matin on accusait les Allemands de remplir leurs églises d'inscriptions enflammées : « Gott mit uns », Dieu protège l'Allemagne.

Alors ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Dieu, le Tout Puissant, le Bon, le merveilleux, le Bon Dieu, protège à la fois l'ennemi et l'offensé, le juste et l'injuste, la brute et le défenseur du droit ? Et le chef de tous les catholiques, les français et les allemands, qui priaient chacun pour la victoire de leur pays respectif, était à Rome, distribuant sans doute les mêmes mots d'ordre uniques à ses fidèles, ennemis, rués les uns contre les autres.

Jean repoussa son prie-Dieu, se recoiffa au milieu de l'église à l'indignation du bedeau, enfonça les mains dans ses poches et sortit, l'air sombre et les dents serrées.

Il marcha longtemps

.....

En définitive, sa réflexion aboutit à cet arrêt : « On m'a eu », se dit-il.

## Chapitre XII

Le jardin du Luxembourg, au printemps, est l'éden du Quartier Latin. Les lourds feuillages des marronniers contiennent tant et tant de pigeons, qui roucoulent sans discontinuer tant leur joie de vivre est grande. Cette masse verte, fraîche, vous isole du ciel, qu'on aperçoit dans les trous d'arbres, tout blanc gris, un peu enfumé par les usines, par la respiration de la grande ville. Dans cette pénombre chatoyante, où le soleil aime à jouer par petites taches qui se rencontrent, se chassent, se poursuivent, s'entrecroisent, se frôlent ou s'apaisent, le corps s'étale avec franchise sur les sièges frais, l'esprit flotte sans bu. Il est agréable de ne plus rien concevoir d'autre qu'infernante éternel, dans un cadre sans limites. L'œil n'est pas arrêté par un mur, dans ce jardin, dont chaque allée forme une perspective de lignes de fuite illimitée. On échappe à la vie mieux encore que dans une campagne directe où les champs, les arbres fruitiers, ont encore un sens domestique. Là, le luxe arbitraire, inutile, insolite du Luxembourg délivre l'homme de sa destinée, l'amène sans difficulté à l'absolu le plus inconcevable, à la paresse de l'infini. On passe sa matinée à regarder les

---

<sup>39</sup> Marmotter : marmotter, parler seul ou confusément, dire confusément et entre ses dents.

étudiantes, les enfants qui jouent, à compter les allées et venues du garde, son après-midi à lire un poète, à corriger le nœud de sa cravate lavallière<sup>40</sup>, à engager la conversation avec les filles faciles et jeunettes du Quartier Latin qui rodent en quête d'un repas ou d'un logis, à taquiner le gravier du bout de sa canne. On n'a rien à penser.

Jean s'était habitué, au mépris des usages de sa famille et même de son instinct, à « sécher le bahut ». Il était résolument classé dans les pires cancre, avec la certitude, la volonté, d'arriver à une expression humaine plus hardie, plus intéressante, plus intelligente, plus artiste, par le sentier de la bohème plutôt que par la routine de la patience, par le bât scolaire. Les copains trouvaient cela assez bien, car la méthode de Larsan était drôle. Il était bibliothécaire de la classe et, comme tel, possédait les clés de l'armoire qui, outre les cent cinquante bouquins de littérature inodores, triés par un comité de messieurs en noir, destinés au plaisir intellectuel des potaches, renfermait la serviette du professeur et ses notes, indispensables au cours.

Larsan attendait régulièrement devant la porte du lycée que l'heure de la rentrée eut sonné. Il n'était donc plus permis de rentrer en classe, alors il se dirigeait allégrement vers la permanence, étude qui groupait les retardataires et les punis sous la surveillance d'un pion. Deux minutes après, arrivait, tout souriant, un délégué de sa classe qui, de la part du professeur de français furieux, venait réclamer la clé du meuble. Il la donnait en rigolant, et se réabsorbait dans sa lecture favorite, Barbusse<sup>41</sup> ou Maupassant, pendant que le morne cours se déroulait pour les copains studieux

À dix heures et demi il s'échappait du lycée vers le jardin du Luxembourg, quoiqu'obligé, en principe, de rester à l'étude. Mais on ne savait pas très bien au lycée s'il était externe ou demi-pensionnaire. Le pion ne comprenait rien aux absences de cet élève qui avait tant de mots d'excuse de ses parents, tant de facilité pour sortir, et à qui on accordait tant d'autorisations pour se rendre à la bibliothèque Sainte-Généviève<sup>42</sup>. Il faut dire que Jean fabriquait la plupart du temps ses bons de sortie lui-même. D'autre part, sa mère n'avait pas beaucoup de contrôle sur lui, tant par souci de la vie que par faiblesse envers son fils, qui devenait de plus en plus, dans son esprit, le jeune chef de la maison. Charles, à sa dernière permission, avait fait des siennes. Tous les bistrots du quartier venaient, à tour de rôle, présenter leur facture. Marie avait vu en trois jours s'envoler ses pauvres économies. Il fallait que Jean vienne la remonter gentiment.

– *Ne t'inquiète pas, Maman. Tout s'arrangera.*

– *Mais, mon chéri, l'argent pour tes études ? pour t'habiller ? Et qu'allons-nous devenir quand il reviendra ? La vie est de lus en plus dure.*

– *Je travaillerai, Maman.*

---

<sup>40</sup> Lavallière (adjectif) : cravate large nouée en deux nœuds .

<sup>41</sup> Henri Barbusse, (1873-1935) est un écrivain français. Son premier recueil de poèmes, *Pleureuses*, est publié en 1895. Il s'exerce alors dans la presse, se tourne vers la prose et publie un premier roman, empreint de décadence et de naturalisme à la fois : *L'Enfer*, en 1908. La postérité se souviendra surtout de son roman suivant : *Le Feu*, prix Goncourt 1916, récit sur la Première Guerre mondiale dont le réalisme souleva les protestations du public de l'arrière autant que l'enthousiasme de ses camarades de combat ..

<sup>42</sup> Bibliothèque interuniversitaire et publique héritière des collections de l'ancienne abbaye Sainte-Généviève, située Place du Panthéon à Paris. Elle conserve environ 2 millions de documents couvrant tous les domaines du savoir : philosophie, psychologie, religions, sciences sociales, sciences pures et appliquées, linguistique, art, littérature, géographie, histoire

– *Ça n'arrangera rien, mon chéri. Je ne pourrai plus supporter l'existence comme autrefois. Il faudra que ça change.*

De fait, avant la guerre, Marie Larsan avait toutes les semaines la mauvaise surprise de trouver envolées ses petites économies, dissimulées sous les piles de linge de l'armoire à glace. C'était notre buveur qui trouvait agréable de se prémunir pour ses libations. Jean savait tout cela et comment cela finirait. Par un divorce sans doute. Rien ne servait de consoler sa mère aujourd'hui. Les choses étaient comme elles étaient. Il fallait attendre que tout passe, la guerre et les soucis.

Il l'embrassa affectueusement et sortit.

Elle le rattrapa sur le pas de la porte :

– *Tu travailles bien, toi, au moins, mon gros ? Tu ne seras pas comme ton père ?*

Il eut un air effroyablement gêné.

– *Sois sans crainte. D'abord, je n'aime pas le vin.*

– *Je n'ai pas vu tes notes depuis longtemps. Sont-elles bonnes ?*

– *Excellentes. Mais j'ai raté ma « compote de maths ». Tu sais, à partir d'un certain âge, on doit plutôt travailler seul, les notes ne prouvent rien.*

Marie étouffa un sanglot.

– *Tu ne penses pas à t'engager, au moins ? D'abord, tu n'as pas l'âge. Et puis, je te le défends. Deux hommes là-bas c'est trop. Tu es tout ce qui me reste. Alors, promis ?*

– *Promis.*

Le temps était beau. Il hâta le pas vers les libraires.

.....

La guerre continuait. Un matin, le petit jour se levait sur Paris, sans que les habitants, terrés dans les caves depuis la veille, eussent entendu sonner la berloque<sup>43</sup>. Un grondement sourd ébranlait l'atmosphère à intervalles réguliers, toutes les dix minutes environ. Las d'attendre la fin de l'alerte, vers huit heures, les Parisiens se décidèrent à sortir. On regardait le ciel. C'était bizarre. Les escadrilles françaises faisaient des ronds. Et pourtant, tantôt lointain, tantôt proche, le même grondement sourd de bombes qui tombent se reproduisait régulièrement. Les boutiques ne s'ouvrirent que l'après-midi quand, la première stupeur passée, on eut compris. C'était un canon<sup>44</sup> tirant à cent vingt kilomètres de distance. Paris était bombardé, tout comme une simple ville du front ! La nouveauté une fois admise, les Parisiens respirèrent, et la vie recommença.

Elle fut rythmée dès lors de façon curieuse. Toutes les neuf minutes, on regardait sa montre ; les secondes couraient... trente, quarante, cinquante... on dressait la

---

<sup>43</sup> Berloque : (*Militaire*) (*Vieilli*) Batterie de tambour ou sonnerie de clairon qui donne au soldat la permission de rompre les rangs ou une alerte aérienne pendant la guerre de 14-18 .

<sup>44</sup> Il ne s'agit pas de « La Grosse Bertha », nom français d'une très grosse pièce d'artillerie de siège utilisée par l'armée allemande lors de la Première Guerre mondiale. Dans la culture populaire, on utilise également ce nom pour désigner un très gros canon. C'est par erreur que l'on donne souvent ce nom au type de canon utilisé pour bombarder Paris. Le nom officiel est Kurze-Marine-Kanone 14 et ses surnoms : *Dicke Bertha* (Grosse Bertha), *Fleissige Bertha* (Bertha l'assidue). Il s'agit d'un mortier lourd de calibre 420 mm, avec un tube de 5 mètres de longueur mais dont la portée de tir n'était que de 9.300 mètres. Si les dégâts causés aux forts impressionnèrent les alliés, la célébrité de la Grosse Bertha est venue de la confusion avec les canons longs (tubes de 36 mètres) et dont la portée était d'au-moins 100 kilomètres qui bombardèrent Paris pour la première fois le 23 mars 1918 et que les Allemands appelaient *Ferngeschütz* ou *Pariser Kanonen* .

tête pour entendre, qui sait ? le sifflement de l'obus, quitte à se coucher par terre rapidement. L'explosion grondait au loin. C'était pour Montmartre ou les Batignolles. On remettait sa montre dans sa poche. Dix minutes de tranquillité.

Au bout de deux jours, personne ne regardait plus la pendule. Les obus tombaient où bon leur semblait !

## Chapitre XIII

Sur le palier, Jean a lié camaraderie avec un lycéen de Sainte-Barbe d'un an plus âgé que lui. Le père de René est fantassin en première ligne. Il a des moustaches, un air sympathique, et simple, sur l'agrandissement photographique au fusain 30x50 qui est accroché au mur à côté de celui de son épouse en costume de mariée. Le jeudi après-midi, René et Jean jouent ensemble au mécano, aux dominos, aux cartes, à la lutte, à la boxe, aux pieds au mur, sous les gronderies des deux mères. On retire le tapis pour pouvoir courir plus à l'aise, et les voisins d'en-dessous se plaignent des galopades effrénées. Pendant les moments de repos on corrige les cartes du front. C'est une ficelle rouge piquée de petits drapeaux des armées alliées, qu'on déplace chaque jour selon le communiqué du matin.

Ce jeudi après-midi, comme tous les jeudis, Jean sonne à la porte de René, sa boîte de mécano sous le bras. On tarde à ouvrir aujourd'hui. À la longue, le pas feutré de la femme de ménage s'approche derrière la porte, qui s'entrebâille mystérieusement. Jean est un peu surpris de ce manège inaccoutumé. La femme de ménage a glissé un œil par la fissure de la porte. On sent qu'elle hésite à laisser entrer le jeune homme. C'est curieux comme le paillason, le bouton de porte de cuivre, le bois peint en faux chêne, la clarté du jour, l'escalier ciré dans le dos, prennent soudain une valeur solennelle. Drôle de minute où les objets ont un sens dramatique, comme les humains. La femme de ménage a fini par ouvrir. Jean a osé demander « René n'est pas là ? » d'une voix étranglée par une émotion bizarre. La figure de la femme de ménage est obstinément fermée. Elle ne répond pas, introduit Jean, le précède d'un pas muet et frappe imperceptiblement, avec une précaution religieuse, à la porte de la salle à manger. La réponse a dû être également imperceptible, car Jean n'a rien entendu, qu'un murmure lointain, indistinct, qui ressemblait plus à un gémissement qu'à l' « Entrez ! » dont il avait l'habitude.

Plusieurs personnes sont assises autour de la table, dont son ami René, et sa mère. Le contre-jour empêche Jean de voir les expressions des figures. Il ne distingue que des silhouettes figées. Une photographie sur support en carton est plantée au milieu de la table, que les cinq ou six personnes regardent avec un accablement terrifié. Personne ne soulève les yeux sur Jean qui, interdit, pénètre peu à peu le sens de cet accablement, voit les visages rougis, les larmes sur les joues, la peine effroyable de tous ces gens. René, au coin de la table, a plongé la tête dans ses coudes. On n'entend même plus les respirations tant ces femmes sont inertes, glacées. Seul le tic-tac de la pendule Louis XV sur la cheminée ponctue d'un rythme implacable le silence total de la pièce. Le ciel pâle derrière les vitres est plus pâle qu'hier. Pourquoi les objets ont-ils un sens ? On sent tout. Le dérisoire, le grotesque, l'inutile et le prédestiné. On est à bout de nerfs, pour surestimer le temps et l'espace, tout le faux de la vie.

La mère de René s'est retournée vers Jean. D'une voix impersonnelle, lointaine comme un glas, elle énonce avec difficulté :

– *Nous avons de mauvaises nouvelles, mon cher Jean. René ne s'amusera pas avec vous aujourd'hui.*

Un temps – long – long – la pendule – tic, tac, tic, tac – le silence – le ciel bleu pâle – la pendule – René, la tête dans ses mains, les yeux rougis – la photo – la mère – les gens – la femme de ménage, qui tient encore la porte ouverte.

La voix de la mère, brisée, brisée, brisée.

– *Mon mari est disparu...*

– *Dans l'Argonne...*

– *Il y a quinze jours...*

Long, long, temps.

– *On ne sait pas. Peut-être est-il prisonnier !*

Long, long, temps.

La mère, avec une voix changée, où perce le courage :

– *Nous aurons peut-être des nouvelles dans deux mois.*

Le portrait du père de René sourit toujours dans son cadre sous les moustaches bien françaises.

Jean, très rouge, ne peut dire un mot. Il se retire à reculons.

– *Pardon, Madame.*

La mère hoche la tête.

– *C'est bien dur. Au-revoir, mon petit.*

La porte se referme devant Jean qui, ébloui, des papillotements dans les yeux, dus au ciel clair de la fenêtre, ne distingue plus que le noir du vestibule où il avance à tâtons.

Près de la porte, une cartouchière allemande que le disparu rapporta à sa dernière permission.

Drôle de guerre ! Des uniformes, de fétiches, des trophées, de gros engins dangereux, du risque, une vie d'homme, quoi !

Jean se précipite dans la chambre où sa mère tricote.

– *Tu sais, Maman, le père de René est porté disparu. On espère qu'il est seulement prisonnier.*

La mère se dresse, bouleversée.

– *Mon Dieu ! Je vais aller voir.*

Elle se ravise.

– *Au fait, non. Ça pourrait déranger.*

Jean n'ose pas dire ce qu'il pense. Il y a trois jours que son père n'a pas écrit. Il se décide !:

– *Tu n'as pas reçu de lettre ce matin ?*

Le regard de la mère devient dur.

Au bout d'un petit temps, avec une moue de lassitude, elle répond un :

– *Non.*

Sec.

Et reprend son tricot.

... Si Charles était disparu, s'inquièterait-on ?

- .....
- *Monsieur Jean Larsan pourrait très bien faire s'il voulait. Mais il semble que...*
  - *Cet élève, intelligent, s'il était studieux, devrait...*
  - *Excellent élève, qui malheureusement depuis quelque temps...*
  - *Quelques signes de lassitude, dus sans doute...*

Les notes des différents professeurs étaient identiques. Il était avéré que Jean ne poursuivait pas ses études avec la première ardeur. Les autres gamins avaient du reste autant de sujets de distraction que lui. Paris, pendant la guerre, n'était pas précisément un lieu de tout repos pour des étudiants à qui on demande de méditer des problèmes abstraits.

Depuis quelque temps, Jean ne participait même plus aux jeux. Appuyé sur le mur de la cour, il restait sourd aux sollicitations des jeunets qui continuaient leurs parties de chat perché, de barres et de balle au pied. Dans son veston noir, et son pantalon long à rayures, il faisait sérieux, romantique, homme. Un dégoût total, dû à son expérience précoce, l'avait envahi, au début de la vie. Le « bac » n'était plus pour lui le but, l'étape qui libère le potache. Qui sait même s'il préparait cet examen. Il voyait déjà plus loin, envisageait sa rentrée immédiate dans la lutte formidable qu'est le travail collectif, ses contacts prochains avec les hommes, les « vieux », ceux de vingt-cinq, ceux de trente ans, ceux de soixante qui sont bouclés toute la journée à l'usine et au bureau.

.....

Une nouvelle passionnait la classe depuis ce matin. Le grand Albin était arrivé au front. Il avait été blessé gravement et évacué. On n'avait pas d'autres renseignements. Les gosses discutaient.

Le peloton de préparation militaire traversa la cour. Il était trois fois plus long qu'il y a deux mois. Landrieux, baïonnette au côté, fusil Gras sur l'épaule, aperçut Jean, boudeur, contre le mur.

– *Alors Larsan, tu ne viens plus ?*

Jean haussa les épaules et lui tourna le dos. Il y eut un arrêt chez le collégien. Une flamme de haine empourpra ses yeux. Il sortit du rang.

– *Tu as peur de te battre, maintenant ?*

Un groupe s'agglutina immédiatement autour des deux adversaires. Jean fut secoué par l'insulte. Son réflexe fût plus rapide que sa pensée. Il ne se rendit compte qu'après que son poing avait frappé violemment le menton de Landrieux, qu'il avait rugit en bavant de toute la force de ses poumons contre son ennemi à terre, empêtré dans ses armes :

– *Non ! Je n'ai pas peur !*

Maintenant, les veines de ses tempes battaient fort, le cœur lui sautait dans la poitrine. Il était blanc et marchait au milieu d'un brouillard, conduit vers le cabinet du proviseur par le pion qui s'était immédiatement interposé dans le combat.

Son sentiment le plus exact était l'angoisse.

– *Je vais être renvoyé du lycée. Que dira ma pauvre mère ?*

Le proviseur fut rapidement mis au courant par le surveillant. Il prit la mine indignée de circonstance.

– *Pourquoi avez-vous frappé votre camarade ?*

– *Il m'a insulté.*

– *Il vous a reproché de ne plus venir à la préparation militaire. Pourquoi n'y assistez-vous plus ?*

Silence.

– *Vous ne voulez pas être soldat ? Défendre votre pays ? Vos camarades ? Vous engager ?*

Silence.

Jean rongea son frein. Il regardait le proviseur. Cinquante-cinq ans, sec, benêt et frippé dans sa barbe.

– *Vous avez frappé un de ceux qui veulent faire leur devoir de français. Vous rendez-vous compte de votre acte ?*

Silence.

– *Répondez au moins !*

La réponse de Jean fut lente. Il la retint du bout des dents serrées.

– *S'il veut mourir, il est libre.*

Les joues du proviseur s'empourprèrent.

– *Et vous, vous ne voudriez pas mourir pour la France ?*

Le vieil abruti s'était redressé dans sa redingote.

Les oreilles de Jean sifflaient. Il avait une furieuse envie de répondre :

– *Et vous ?*

Il se retint. Quelle absurdité ces discussions. Les larmes de Jean lui coulaient sur la figure, par le nez et dans la gorge. Les ongles lui rentraient dans les paumes. Il était prêt à se ruer contre tout comme une bête fauve.

Le proviseur, furieux, brisa l'entretien.

– *Vous ne voulez-pas répondre ? Sortez !*

Jean tourna les talons. Sur le seuil de la porte, il fut rappelé.

– *Larsan... Je veux croire pour vous que vous êtes malade. Réfléchissez, et nous ne reparlerons plus de cette histoire.*

Jean referma la porte sans répondre. Dehors il haussa profondément les épaules.

Malade ? C'était plutôt le « Pro » qui était furieusement et salement emmerdé !

Revenu à l'étude, il boucla ses bouquins d'un geste rageur dans son sous-cul et sortit du bahut en douce, par la petite porte, sans passer devant le grand concierge.

Arrivera ce qui arrivera.

.....

Dans son dossier de boursier il y avait une lettre de recommandation d'un conseiller municipal. Le proviseur garda l'incident pour lui.

Jean n'en souffla non plus mot chez lui. Pendant quinze jours il suivit assidûment les cours pour se réhabiliter. Su trois compositions il fut classé trois fois premier.

.....

Ça y est. On avait des détails sur les blessures d'Albin. Voilà comment ça lui était arrivé.

Albin était au dépôt depuis deux mois, à l'instruction. Un jour on demande des troupes fraîches dans l'Aisne. Albin se présente. On les embarque en wagon. Ils arrivent à la nuit à soixante-quinze kilomètres du front. Là, ils marchent pendant trois heures dans le noir, pour arriver en seconde ligne dans un secteur bien tranquille. Albin suivait son groupe, composé de territoriaux qui avaient l'habitude. Soudain, un sifflement qui se rapproche. Le copain devant lui hurle : couche-toi ! Il se couche. L'obus tombe à un mètre de lui. Il est roulé dans la poussière. Personne dans l'escouade n'est blessé, sauf Albin, dont la jambe pend. À deux pas, une ambulance. Le major lui fait de suite une ligature et coupe le membre broyé. On le garde huit jours à l'arrière. Par petites étapes il est réexpédié dans un hôpital du centre. Maintenant il guérit doucement. Sa jambe est coupée au ras de la cuisse. Comme il a dix-sept ans, et qu'il a demandé à partir, on lui a donné la légion d'honneur. Il paraît qu'il pourra revenir dans trois mois.

Trois mois, ça fait juin. Il nous a quitté en janvier. Larsan se met à l'écart pour réfléchir.

Eh bien, il n'a pas perdu son temps. Officier, légion d'honneur, blessé. Il n'a servi à rien, et il n'a rien vu. Après ça, qu'ils viennent me raconter leurs boniments !

Une explosion d'obus assez forte interrompit la récréation.

Oh ! Oh ! celui-là n'est pas tombé loin !

La classe rentra pour étudier Bossuet.

.....

Le Quartier Latin est en état de siège.

Des patrouilles d'agents cyclistes parcourent le Boul'Mich<sup>45</sup>. Des masses d'agents à pied s'éparpillent autour de la Sorbonne. Des bourres<sup>46</sup> en civil surveillent les sorties de lycée.

Les étudiants changent chaque jour les mots d'ordre. Tantôt rendez-vous Boulevard Saint-Germain, tantôt au Panthéon, tantôt derrière Cluny, tantôt rue des Écoles.

Il s'agit de hurler devant la Sorbonne et d'y casser quelques carreaux.

Voici pourquoi :

Un examinateur de latin a recalé au bac à l'oral, pour une différence d'un quart de point, un jeune soldat permissionnaire, un gosse qui revenait des tranchées pour passer son examen entre deux obus.

---

<sup>45</sup> Note probablement inutile de FGR pour les non-parisiens : c'est la dénomination locale estudiantine du Boulevard Saint Michel qui est l'axe central du Quartier Latin, le quartier de la Sorbonne et des facultés de Paris.

<sup>46</sup> Bourre : argot ancien pour policier.

À l'annonce de ce scandale, toutes les écoles se sont mises en grève. On a envahi la Sorbonne. On a conspué les examinateurs si violemment que la police a dû les protéger.

Le recteur n'est pas encore intervenu.

Devant l'inaction des responsables, les étudiants se sont fâchés tout rouge. Ils ont continué la grève et les manifestations. Maintenant cela barde devant la Sorbonne. Cinq cents lycéens ont réussi à forcer le barrage par surprise.

Par petits groupes ils descendaient le Boulevard Saint-Michel. Ils sont entrés innocemment dans les cafés, la Source, le d'Harcourt, etc... et par les portes derrière ont gagné la rue Champollion. Un passage la fait communiquer par le centre avec la rue de la Sorbonne.

Au signal, ils se sont précipités en trombe. Les agents de la place ont accouru précipitamment. Ils ont été repoussés à coup de bombes en papier remplies d'eau, et de dictionnaires latins<sup>47</sup>. Le commissaire divisionnaire ordonne maintenant à ses cyclistes de déblayer la rue. Un peloton de vingt hirondelles<sup>48</sup> s'apprête à charger. Les étudiants les attendent de pied ferme. La masse des vaches à roulettes s'ébranle doucement. Ils foncent sur la foule des potaches, croyant tout emporter. Mais les étudiants ont posté leurs athlètes au premier rang. Ils reçoivent le choc sans broncher, empoignant violemment le guidon des fliques<sup>49</sup> et le retournant d'un coup bref. Quelle salade d'uniformes.

Les autres bourriques viennent s'étaler là-dessus. Une grosse brute moustachue prend une bombe à eau en pleine gueule. Tous ces territoriaux de police sont furieux d'avoir été malmenés par les mêmes. Ils commencent à en empoigner dans le tas, sous les huées. Une partie des lycéens rebrousse chemin par le passage du Ludo, et revient en courant en mouvement tournant, prendre



les flics dans le dos. Les vingt hirondelles sont empêtrés dans la ferraille de leurs vélos et noyés par le nombre. Les otages réussissent à se dégager. Un nouveau peloton d'agents s'ébranle. Les lycéens s'enferment dans la chapelle. Un autre a réussi à pénétrer dans le bâtiment et par un carreau brisé agite un drapeau. Des clameurs lui répondent.

En bas, sur la place, la police s'est résignée à laisser manifester. Un sévère cordon d'agents entoure les rues adjacentes. Des bourres en bourgeois parcourent les rangs

<sup>47</sup> Les deux dictionnaires latins, le Gaffiot et le Quicherat, étaient deux énormes et lourds volumes en format voisin de A4 et d'environ 10 centimètres d'épaisseur que les étudiants en lettres transportaient avec eux pour leurs cours de latin.

<sup>48</sup> Hirondelle : surnom du gardien de la paix (agent de police) à vélo ; en générale les hirondelles des faubourgs faisaient leurs rondes deux par deux.

<sup>49</sup> Le mot « flic » d'origine obscure (1856) ne s'est répandu qu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle, mais dès 1828 on observe le mot « flique » (« commissaire ») qui vient peut-être de l'argot allemand *flick* (garçon) ou de *fliege* (mouche ou mouchard) ; « fligue à dard » désignait aussi un sergent armé ; mais le mot peut aussi venir de « *flica* » (claquer et sa variante « *flaquer* ») venant du latin « *fligere* » (battre) ou du germanique « *flinke* » (frapper) qui aurait la même image que « *cogne* » (terme d'argot pour policier) (note de FGR issue du Dictionnaire historique de la langue française).

des gosses déchaînés, et marquent à la craie dans le dos les plus échauffés. Au retour ils seront cueillis par le barrage et emmenés au poste. Mais les mômes ont prévu le coup. Pour hurler « conspuez le salaud », on endosse un imperméable sur quoi la flicaille peut dessiner tant qu'elle veut. Quand on a assez gueulé, on enlève son pardessus, on le plie soigneusement sur le bras, et on passe à travers le barrage en murmurant : pardon, messieurs. Les groupes se reforment aussitôt sur le Boul'Mich continuellement balayé par la police.

On annonce une bonne nouvelle qui court les rangs des manifestants. Un groupe d'étudiants est parvenu au domicile de l'examineur et a jeté son mobilier par la fenêtre. Des vivats de joie saluent cet exploit.

Un monôme s'organise sur le Boul'Mich, qui se dirige vers le Ministère. Les tramways sont arrêtés depuis une demi-heure. Le long ruban des collégiens hurle de haut en bas : « *Conspuez Machin !* ».

Le monôme s'ébranle. Il est reçu à l'angle du Boulevard Saint-Germain par une charge de police. L'échauffourée devient sérieuse. Les matraques entrent en jeu. Les cannes aussi. Larsan, qui est au premier rang des manifestants, uniquement pour gueuler, casser des carreaux et bafouer les « bourres », car le motif de la révolte ne l'intéresse pas, aperçoit à deux pas de lui une énorme brute galonnée qui a empoigné un copain à la gorge. Justement le camarade qu'il aime le mieux, un doux poète, Guy Molter, le seul qu'il fréquente et dont les conversations fraternelles sont inépuisables. L'agent étouffe le gosse dans ses poings. La canne de Jean voltige et s'abat sur la tempe de l'officier de paix, près du képi. La brute s'écroule à terre. Un collègue a vu le geste, il veut s'emparer de Jean. Un remous de foule les sépare. Jean a arraché Guy à la police.

Le sang coule un peu de tous les côtés. Des ordres arrivent : laisser passer le monôme jusqu'au Ministère. Les fliques desserrent leur étreinte. Les étudiants ont gagné le droit de voir le Ministre.

Jean abandonne le cortège au bras de Guy. La bagarre est finie, la suite ne l'intéresse plus.

.....

Juin 1918. On approchait des vacances. La guerre s'éternisait. Personne ne pensait plus à rien, surtout à cette sacrée de Bon Dieu de guerre. Savait-on où elle allait, comme et quand tout cela finirait ? Il y a des sursauts de cœur qu'on ne pouvait comprimer. Il fallait bien vivre, chanter, rire, faire des vers, malgré tout, et pas seulement de ces vers pompiers, à la Richépin, à la Noailles, qui ne parlent que de France et combat, de souffrance et soldat, mais les autres, les vrais, les doux, ceux qui ne racontent que le rêve, que les fractions de secondes (sensibles aux seuls esprits perspicaces), que le mystère, que le monde sans « Alsace », que l'âme, que la réalité.

Un vieil aveugle, professeur de français, brave homme fort cultivé, fêru de Balzac et de Zola, se plaisait fort aux discussions avec Larsan. D'interminables controverses les opposaient sur des questions essentielles. Le vieux avait vu 1870. Ses yeux s'étaient éteints sur une France revancharde et patriotique, sur un peuple frémissant de l'injustice infligée à la nation. Il avait vécu cette rage de reprendre les provinces perdues à l'envahisseur, pour délivrer les frères opprimés subissant le joug allemand. Jean discutait pied à pied ses arguments : l'Alsace valait-elle la mort de dix millions d'hommes ? Un gouvernement, un joug, valait-il mieux qu'un autre ? Les généraux, les chefs, qu'ils soient allemands ou français, valent ce qu'ils valent, et un roi est un

roi. Quant aux amis du peuple, cherchons ensemble, voulez-vous, et quand vous en aurez trouvés qui aient quelque pouvoir de mettre à bien leurs théories magnifiques, marchons derrière. Jaurès est mort, vive Jaurès. En attendant, vive la tour d'ivoire qui vous isole de la déception continuelle du monde. Assez de sang ! et parlons d'autre chose.

Aujourd'hui, la conversation roulait sur Barbusse. Jean avait acheté *le Feu* il y a quinze jours. Il l'avait dévoré. Enfin ! le livre qui dévoilait ce dont on se doutait depuis longtemps, la guerre n'était pas aussi belle que dans les journaux, aussi sainte que dans les prêches, aussi inoffensive que dans les récits glorieux à la Dorgelès<sup>50</sup> ou à la Paul Lintier<sup>51</sup>. On n'avait rien lu sur la guerre jusqu'à présent d'autre que des récits fabriqués par des vieillards verbeux ou des journalistes bien abrités, qui vous poussaient au sacrifice. Pour la première fois, un homme osait se dresser et parler contre la guerre.

Jean lisait chaque soir un chaque soir un chapitre du *Feu* à l'aveugle. Il en résultait des discussions interminables.

- *C'est faux, protestait le vieux patriote.*
- *Qu'en savez-vous ?*
- *Et vous ? J'ai entendu parler les permissionnaires.*
- *Lesquels ? des aigris, des lâches.*
- *Des types qui sont là-bas depuis quatre ans et qui se sont bien battus.*
- *C'est le bombardement qui les a rendus fous.*
- *Eh bien ! c'est une preuve de ce que dit Barbusse.*
- *Taisez-vous ! Si on écoutait ce bonhomme-là, les Allemands seraient à Paris. Vous seriez bien avancé, vous qui n'aimez pas les militaires. Ils vous en feraient voir de dures.*
- *Si on écoutait Barbusse, les soldats allemands et français fraterniseraient contre leurs chefs. Chacun s'en retournerait dans son pays.*
- *On voit bien que vous ne connaissez-pas ces gens là. Moi, quand j'ai vécu en Allemagne, il y a vingt-cinq ans, je les ai vus. J'avais encore mes yeux. On ne peut pas s'entendre. C'est impossible.*
- *Pourquoi ?*
- *Ce n'est pas la même race.*

---

<sup>50</sup> Roland Dorgelès, pseudonyme de Roland Lecavelé (1885-1973) est un journaliste et écrivain français. En 1914, bien que réformé, il s'engage. Il combat d'abord dans un régiment d'infanterie, est nommé caporal et décoré de la Croix de guerre. Cette expérience est la source du roman qui le rend célèbre, *Les Croix de bois*. En 1917, il entre au *Canard enchaîné*, où il se lie d'amitié avec Henri Béraud et Paul Vaillant-Couturier. Il publie dans ce journal un roman satirique intitulé *La machine à finir la guerre*.

<sup>51</sup> Paul Lintier, écrivain français (1893-1916) s'engage à 20 ans dans l'artillerie. En août 1914, il est au front, blessé en septembre et nommé maréchal des logis. En juillet 1915, il est à nouveau volontaire, malgré une main presque infirme, pour le front où il est tué par un éclat d'obus. C'est *Ma pièce* qui allait faire connaître, trop tard, Paul Lintier du jour au lendemain : au moment où le livre sortait des presses, il venait de mourir. Ses deux principaux livres, *Ma pièce* et *Le tube 1233*, sont le récit exact de sa guerre rédigé au jour le jour sur un carnet. « *C'est une excellente discipline. Outre que ces notes seront totalement terriblement vécutées, j'y trouve le grand avantage de me tenir bien en main moi-même. Je ne sais rien de plus calmant ni de meilleur* », écrivait le jeune homme à sa famille. Ses camarades l'ont vite considéré comme leur mémoire dans ce monde brutal, sanglant et dérisoire. Il écrit sur la première page de son carnet : « *Au cas où je serais tué, je prie mes camarades de conserver ces feuilles jusqu'au moment où ils pourront les faire tenir sûrement à ma famille* » Ses dernières feuilles de route ont d'ailleurs été « *ramassées sur son corps sanglant par les soins de ses amis et compagnons d'armes servants de la pièce 1233* ». .

- Ce n'est peut-être pas une raison pour se battre.
- Ils sont orgueilleux.
- Nous aussi.
- Pas comme eux. Ils sont disciplinés jusqu'à la bêtise.
- Nous sommes bêtes jusqu'à la discipline.
- Idiot ! Vous ne pouvez pas comparer. Si vous les connaissiez, vous constateriez des différences de mentalité que nous ne comblerons jamais.
- C'est que nous ne faisons aucun effort.
- Allez le leur dire, dans l'Aisne, à Verdun. Vous verrez comment ils vous répondront.
- S'ils venaient nous le dire, comment leur répondrions-nous ?
- Enfin, tonnerre de nom de D..., s'exclama l'aveugle, ils ont envahi notre pays.
- Nous avons tant de fois envahi le leur.
- Le passé est le passé.
- Croyez-vous ? Il y a tellement de Français qui croient encore à Napoléon.
- Mais, nom d'un petit bonhomme, on dirait que vous aimez mieux les Allemands que les Français.
- Non, mais j'ai compris maintenant que les Français et les Allemands ne pouvaient pas s'entendre parce qu'on les poussait les uns contre les autres.
- Qui ?
- Les chefs, les grands, les curés, les financiers, tous les chefs.
- Jean ! Finissez ! On ne peut plus discuter avec vous, vous êtes de parti pris.
- Je n'ai pas fini de chercher à comprendre.
- Lisez-moi Balzac, je vous prie. Ça vaudra mieux que votre saleté de bouquin.
- Bon ! Si vous voulez échapper aux faits. Jouons à la tour d'ivoire.
- Mon pauvre Jean, comme vous êtes convaincu. Quand vous serez vieux... Vous verrez comme vous en reviendrez de toutes vos belles idées. J'ai été plus anarchiste que vous ne le serez jamais. Ça ne m'empêche pas d'aimer mon pays et de le défendre quand on l'attaque.
- Quand je serai vieux, j'espère que je ne verrai plus de guerre. Vous avez vu 70 au début de votre jeunesse. Celle de 14 a assombri la fin de votre vie. J'aimerais, pour moi, que ma vieillesse soit moins tourmentée.

.....

On donne à Jean des nouvelles de son cousin Marcellin. La mère de Marcellin en a les yeux mouillés de larmes.

- Pensez-donc. Il est déjà sous-lieutenant, à dix-huit ans ! Il a une citation à l'ordre de son régiment. Et il est d'un courage ! Figurez-vous que l'autre jour, il reçoit l'ordre de monter en ligne avec deux de ses hommes. Sur la route un obus arrive en plein sur eux. Ils se couchent tous. L'obus éclate, les couvre de poussière. Ils se relèvent, se secouent et se remettent à marcher tranquillement. Mon Marcellin n'a même pas eu peur. Et patati, et patata.

La cousine, mère de Marcellin, aime bien son fils. C'est naturel. Une mère, ça trouve toujours son gars mieux que les autres. Pourtant, il n'a rien fait d'extraordinaire, le Marcellin. Il n'y a pas de quoi le crier sur les toits ; un obus tombe, le type s'en tire, sans avoir les foies. Jean ne s'épate pas.

Et patati, et patata.

La cousine est encore à ses récits de bataille...

– *Et si vous saviez comme il est aimé de ses hommes, et de ses chefs. Oh ! C'est un bon petit garçon qui nous donne bien de la joie. Et patati, et patata...*

Tiens ! Tiens ! Tiens ! Est-ce que, par hasard, l'œil torve<sup>52</sup> de la cousine, mère de Marcellin, n'aurait pas glissé du côté de Jean, en parlant du bon petit garçon qui contentait ses parents, qui obtenait de bonnes notes à la guerre, comme en classe ? Est-ce que, par hasard, une torve arrière-pensée ne se serait pas glissée dans l'esprit pimbêche de la cousine, mère de Marcellin, arrière-pensée qui tendrait à insinuer que lui, Jean Larsan, serait moins sage, moins appliqué que son cousin, parce que, sans avoir déjà l'occasion de recevoir des obus sur la gueule, il n'en prendrait néanmoins pas le bon chemin pour les recevoir honorablement avec les félicitations, les encouragements, les mentions très bien, les croix de guerre, de ses professeurs et de ses chefs, de ses paternels chefs, à l'œil paterne, qui vous envoient paternellement à la mitraille, avec un bon regard mouillé de grand-père, bien ému, et un bon sourire catholique sous la moustache ?

Est-ce que, par hasard, la cousine, mère de Marcellin, voudrait le diminuer, lui, Jean, lui faire la morale ?

Il ne faudrait pas, ma= cousine, parce qu'on est trop jeune, nous prendre pour ce qu'on n'est pas.

Le respect de la famille, hein ! ... Vous m'avez compris !

D'abord, votre Marcellin, si jamais –ce que je ne souhaite pas– il lui arrivait une sale blague, au fond, vous l'auriez bien voulu.

Fallait pas le pousser à faire des choses pour quoi les journaux vous encouragent, sans trop dire ce qui vous attend.

Et s'il mourrait, votre Marcellin –ça arrive– vous seriez bien avancée.

Ça vous donnerait l'occasion de porter le grand deuil, jusqu'aux pieds, avec du jais, de faire dire des messes commémoratives, et de pleurer à grands coup sur le ventre du curé.

Que c'est bête les femmes !

Et les mères donc !

Ça veut tout savoir, et ça ne sait rien !

Taisez-vous donc, ma cousine, avec vos bonnes notes et vos enfants sages.

Tout ça, ce sont des pièges à conscrits.

Garez vos gosses, mes cousines. Ça vaut mieux pour tout le monde.

.....

---

<sup>52</sup> Torve : (adjectif) qui est oblique et laisse paraître une intention sournoise ou malveillante. Oblique, de travers ou tordu .

Le seul de la famille qui méritait de se la faire casser, celui-là a réussi à s'embusquer.

La vie, c'est comme ça. Ce sont toujours les mauvais qui ne paient pas.

S'il y en a un qui aurait dû prendre un obus en pleine poire, c'est le cousin Daupret.

Quatre ans que son commerce de guerre continue !

Quatre ans qu'il est en militaire en train de se battre à Saint-Étienne, pour maintenir le prix du sucre !

Ça, c'est immonde !

Jean, qui n'est pourtant pas méchant, en est devenu tout haineux !

Il y a des choses qui vous dégoutent.

Car enfin, qu'on s'embusque comme l'autre cousin, Barbe Lévisque, qui a cinq enfants sur le dos, d'accord ! Qu'on s'embusque même tout court pour protéger sa peau. Au fond, pourquoi pas ? Un de plus informe ou mort, à quoi ça servirait-il ? Mais qu'on profite de l'occasion de guerre pour faire une fortune sur le dos des copains, ça n'a pas de nom !

Le cousin Daupret a gagné trois millions depuis le début de la boucherie.

C'est pire que d'être allemand.

À propos, il a failli lui en arriver une bien bonne.

En juin 1918, on l'a délogé de Saint-Étienne. Il est remonté un peu plus au Nord. Vers Nevers. Sa femme en était tout en larmes. On se demandait anxieusement s'il n'allait pas remonter jusqu'à Paris, où ça bombarde, paraît-il ? Sacré bourgeois savoyard ! Va !

Tous conards et pleurants. Élevés par les médecins et les curés. Quelle race, ces marguilliers<sup>53</sup> !

## Chapitre XIV

Jean retourne à Chambéry passer ses vacances. À part quelques infirmières sur le quai de la gare attendant les trains de blessés et des béquillards en uniformes et en pansements qui traînent au soleil sur les bancs des avenues, la petite ville n'a pas changé. Curé et « recuré ». Bigot et montagnard. Vieux dévots et sœurs de charité. Tout le monde prie dans le patelin. Il fait pourtant rudement chaud et les fleurs des squares sont jolies.

Jean renoue connaissance avec quelques vieilles perruches savoyardes qui lui marmonnent leurs ragots à perte de souffle. On n'a pas fini de changer de pied à les écouter sous les platanes de la Grand'place.

– *Untel est mort. Deuxtél est mort. Le fils Troistel est mort. Quatretel est disparu. Machin est blessé. Fils et père sont décorés. Père et fils sont réformés. Truc se porte bien et Davidas est colonel. Quant au gros Pignouf, c'est une honte. Il est encore à Orléans, après quatre ans de guerre, sans jamais avoir été au front.*

---

<sup>53</sup> Le marguillier (du latin *matricularis*, qui tient un registre) avait, dans chaque paroisse, la charge du registre des personnes qui recevaient les aumônes de l'Église. Il servait d'aide au sacristain, nommait et révoquait les chantres, les bedeaux... Ce n'est pas une profession mais une charge. Le mot marguillier fait partie des pièges orthographiques de la célèbre dictée de Mérimée ; la prononciation est « marguïhier » si bien que le *Rapport de 1990 sur les rectifications orthographiques* préconise d'écrire marguiller.

- On nous a envoyé un train de prisonniers allemands. Ils sont en train de piocher les vignes du côté de Basseus. Il y a un sanatorium belge à Saint-Louis du Mont. Ces Belges, ils prennent toutes les filles du pays. Les hôpitaux sont pleins. Si vous voyez ces pauvres blessés ! Et à Paris ? Comment ça va ? Vous êtes bombardés ? Quel malheur ! Vous n'avez pas bonne mine, monsieur Jean ! Comme vous avez grandi ! Vous avez bientôt l'âge ? Quand partez-vous ?
- Dans six mois j'aurai dix-sept ans.
- Mon Dieu ! Vous croyez que la guerre durera encore ?
- Pourquoi pas ? Pouvez-vous l'arrêter toute seule, ma bonne Joséphine ?
- Oh ! Mon Dieu ! Si cela ne tenait qu'à moi ! Il y a longtemps que ce serait fini ! Mais ces Allemands, tout de même ! Voyez-vous, monsieur Jean, il faut bien prier le bon Dieu pour qu'ils soient vaincus. Moi, tous les quinze jours je mets un cierge à l'hôtel de la vierge. Le curé nous a dit dimanche dernier que les Allemands n'étaient pas des hommes.
- À propos, et le capitaine Durand ?
- Oh ! Vous vous souvenez ! Quel pète feu, avant la guerre ! Il en avait plein la bouche de la Revanche ! Et toujours le premier sur son cheval, sabre au clair, en pantalon rouge, en képi doré, pour la revue du 14 juillet. Et bien ! Il nous a déçus. Il paraît qu'on l'a envoyé là-bas dans les tranchées. Le premier jour il a eu des coliques : et au moment de l'attaque, il a réuni ses hommes et il leur a dit : « Mes enfants, nous allons tous mourir ». Ça a jeté un froid. D'autant plus qu'il tremblait. Il y en a qui disent qu'il avait peur. Alors le colonel l'a renvoyé à l'arrière. Il a passé la visite médicale, et on a constaté qu'il avait une drôle de maladie : il n'y voit plus la nuit, mais le jour ses yeux vont très bien. C'est curieux tout de même. Il est à la caserne maintenant. Il instruit les recrues. Il leur fait faire du maniement d'armes dans la cour. Eh bien ! Croyez-vous, monsieur Jean, on lui a donné la croix de guerre ! Et si vous l'entendiez par dessus le mur ! Il n'y en a pas un comme lui pour vous monter les hommes contre les Allemands. Des gosses de dix-sept ans, doux comme tout, qui sortent des jupons de la maman, il en fait des enragés. Le petit André, vous savez, le fils du boucher (u parles, Joséphine, mon meilleurs copain. Je lui passais mes billes à sept ans et demi), il n'en dort plus la nuit. Il ne rêve que de la baïonnette. Pan ! dans le ventre du Boche. Et pan ! dans la tête. Et pan ! dans le pied. Il en est devenu furieux. On l'a transporté à l'infirmerie, avec la camisole. Il va peut-être être réformé, et mis à l'asile de fous. Cependant on a peur, parce qu'il ya des prisonniers allemands qui travaillent dans les champs. Il en tuerait un. Alors on va peut-être le laisser partir au front. C'est encore la meilleure solution.
- Et vous, monsieur Jean, vous allez bien toujours à l'Église ? À propos, la maman, comment va-t-elle ? Et toujours le premier en classe ? Vous vous rappelez quand vous me montiez sur les épaules ? Et le grand-père ? Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu. C'est vrai qu'il va à la messe d'onze heures. Moi, je communie à six heures du matin. Et je vais tous les soirs prier pour les soldats ! Tenez, quand vous serez là-bas, je vous promets un pater et trois ave tous les jours.
- Merci, Joséphine, Vous êtes gentille.
- Oh ! mon brave monsieur, c'est que je vous aime, moi.

La vieille paysanne, qui berça son enfance, sourit à Jean de toute sa bouche édentée. Avec ses vieux chicots, on dirait une chapelle, qui pue.

La montagne est noyée de lumière. Le soleil vibre. Les oiseaux chantent.

.....  
À l'asile de fous de Basseus, il y a des prisonniers allemands qui travaillent.

Par dessus la palissade on les voit de loin, en bras de chemise, piocher les vignes avec leur uniforme gris, leur béret rond, leur bonne mine. Non loin d'eux quelques sentinelles françaises.

Jean, remontant la route des monts en mâchant des fleurs, s'arrête longuement pour les voir. Ils n'ont pas l'air méchants !

Soudain, un soldat français surgit d'une haie, un territorial en vieille tenue du début de la guerre : capote bleu sombre, pantalon de treillis bleu, képi recouvert d'une housse, baïonnette au côté. Il mange avec appétit une tranche de pain friable et un énorme morceau de fromage de Savoie qu'il découpe dans le creux de sa main avec un gros couteau pliant.

Jean désigne les prisonniers :

– *S'ils se sauvaient ?*

Le territorial pouffe de rire en crachant des miettes de pain.

– *Pas de danger !*

– *Ils sont bien gardés ?*

– *Ils sont trop heureux ici. Vous ne vous figurez pas qu'ils ont envie de retourner là-bas ?*

Jean lève un œil interrogateur vers ce bonhomme qui n'a pas l'air d'avoir souffert de cette sacrée boucherie. Encore un embusqué, probablement, comme tous les types d'un certain âge, qui ont des relations.

Le vieux sent instinctivement la méfiance de l'enfant. Il tend une main où manquent deux doigts.

– *Je m'en suis tiré à bon compte, dit-il simplement.*

La figure de Jean est terriblement grave.

– *Où ça ?*

– *Dans l'Yser. Et les pieds gelés en plus. Maintenant, ils m'ont foutu ici à garder les Fritz. J'aime mieux ça, c'est un beau pays.*

Jean louche du côté des prisonniers qui travaillent là-bas à grands coups de pioches :

– *Sont-ils méchants, comme on le dit ?*

Un grand haussement d'épaules secoue le territorial. Sa figure en est congestionnée, dans sa barbe grise. Ses yeux fulminent. Il gueule :

– *Des bobards, petit ! Des bobards ! Qu'est-ce qui dit ça ?*

– *Les journaux.*

– *Pauvre bourré ! Et tu crois ce qui est écrit sur ces torchons ? Tas de c...llons. Les Boches, il n'y a rien de plus doux. D'abord, ils en ont marre de la guerre. Autant que nous. Et puis, comme ils ne becquètent pas chez eux et qu'ici le pain est meilleur... tu les vois venir par paquets de cinquante, les bras en l'air, devant la*

mitrailleuse. Si t'es vache, tu tires quand même. Si t'es pas vache, tu les laisses entrer. Ça fera des bouches en plus à l'arrière, et des cocus à rendre après à leurs épouses. Mais quand tu les fréquentes, tous de braves bougres. Gentils, bons pères de famille, pas feignants. Un peu emmerdants, parce qu'ils croient encore gagner la guerre, et qu'ils aiment leur Kaiser. C'est la seule chose qui nous sépare. Tu comprends. On leur a bourré le mou : qu'ils sont le plus grand peuple du monde et qu'on est pourris. Alors ils marchent, contre nous, comme des termites. Mais sans ça, on s'aimerait peut-être. Et puis, faut voir ça, ils sont musiciens, c'est une merveille.

– Alors, pourquoi nous ont-ils attaqués ?

– Je vais te le dire, petit. Nous, on a fini par comprendre. Ce n'est pas eux qui ont commencé. Ce n'est pas nous non plus. Seulement une supposition : tu connais deux types qui ne s'aiment déjà pas beaucoup, parce que ça vient de famille. Tu vas leur dire à chacun : « tu sais, Machin, il a dit ça de toi... ». Tu peux être sûr de les voir arriver l'un sur l'autre le poing levé. C'est la même chose avec les peuples. On a voulu faire un malheur. On l'a fait. Seulement cette fois, ça a compté plus que les autres. Il y a eu de la grosse casse. Moi, je ne m'en plains plus. Je suis retiré des affaires. Mais pour les copains qui sont encore dans le baroud, c'est pas toujours marrant. D'autant plus que ça ne sert à rien.

– Mais, l'Alsace-Lorraine ?

– Tu la connais, toi, l'Alsace-Lorraine ? Tu l'as déjà vue autrement que sur une carte avec la couleur violette dessus, pour imiter le demi-deuil. Qu'est-ce que c'est pour toi que l'Alsace-Lorraine ? Si on t'avais pas dit qu'elle était à toi et qu'elle t'a été enlevée, tu t'en foutrais, hein ? Eh bien, suppose qu'on ne t'ait rien dit, et dors tranquille. Seulement voilà, t'es pas tout seul. Il y a toi, les autres, les copains, et ceux qui les font marcher, parce qu'ils ont des idées derrière la tête.

– Qui les fait marcher ?

– C'est plus difficile à comprendre. Moi, je demande à voir ce qui se passe dans la caboche des chefs. On ne m'ôtera pas de l'idée qu'ils sont vendus !

– À qui ?

– À d'autres. Les gros bonnets que personne ne connaît.

Décidément, ce territorial est bizarre. Il raconte ses soupçons avec facilité. Trop bavard. Un jour, il lui arrivera la blague de tomber sur un mouchard, quoique la crainte d'être dénoncé n'aie pas l'air de le gêner.

– Et puis, tu sais mon gars, tu peux raconter ce que tu veux, à qui tu veux. Moi, ce que j'en dis, c'est pour renseigner le monde. Ça en fait toujours un de plus au courant. Qu'est-ce que je risque ? Ici on connaît mon opinion. Il y a longtemps que je leur ai dit ce que je pensais d'eux.

– À qui ?

– Aux officiers et aux gendarmes. Note bien que je ne leur ai jamais fait de bobo. Pas comme certains que je connais qui les abattaient mieux que les Boches, dans les coins des cagnas<sup>54</sup>, les soirs où ça bardait. Ah ! les balles dans le dos, on n'a pas eu le temps de les vérifier toutes. Et les hirondelles à tête bleue qu'on a

---

<sup>54</sup> Cagna : (Argot des casernes) : abri de tranchée généralement souterrain.

*pendues ! Six dans une grange. Dans la même. D'un coup. La belle pincée au plafond. Ce qu'on a pu être content.*

– *Pourquoi ?*

La tête du vieux se renfrogne. Une grande ombre passe sur ses souvenirs.

– *Tu ne peux pas comprendre. Tu es trop jeune, mon gars.*

Les mots arrivent plus difficilement. Ses yeux ont l'air brillants d'une fièvre qu'il domine à peine, en baissant les paupières.

– *Vois-tu petit, je ne te souhaite pas de partir là-bas, mais si un jour tu devais y aller, tu comprendrais.*

Il réenfourche son buisson comme un diable, et disparaît.

## Chapitre XV

Le cousin germain du grand-père de Jean est maire de son village : 450 habitants, 125 hommes partis à la guerre. Treize sont morts, trois prisonniers, vingt-huit blessés, plus ou moins, dont deux gravement infirmes. Le maire, ancien instituteur du village pendant vingt-cinq ans, maintenant à la retraite, a vu grandir tous ces jeunes hommes, qui sont aujourd'hui dans les tranchées. C'est lui qui leur apprend l'alphabet, l'écriture, l'arithmétique, la géographie, les sciences et aussi l'histoire de France, jusqu'en 1870 inclus, car l'histoire de France dans les écoles s'arrêtait avant 1914 à la prise de l'Alsace-Lorraine par les Allemands<sup>55</sup>. C'est lui qui leur montre sur la grande carte de l'école les provinces perdues, marquées en grisaille. C'est lui qui les encourageait à partir au service, qui rédigeait les listes de conscrits. C'est lui qui prononçait le discours du 14 juillet, qui parlait de la République et de la France. C'est lui qui plus tard les maria, et qui, l'écharpe sur le ventre, leur lut les conseils qu'on imprime sur le grand livre de la mairie, c'est lui qui enregistre les noms de leurs enfants sur les registres de l'état-civil. Futurs conscrits ! C'est lui qui colla l'affiche de mobilisation, qui serra la main des gars avant leur départ. Ils viennent le voir à chaque permission, lui apportent les nouvelles du front. C'est lui maintenant qui reçoit les avis de blessures et de décès, endosse son costume noir, se coiffe de son chapeau neuf et va prévenir la famille.

Le village sait, quand le maire a mis son costume du dimanche un jour de semaine, que ce n'est pas bon signe. Il y a du mort quelque part. Le gendarme est arrivé tout à l'heure à bicyclette, portant le pli fatal dans sa sacoche. Il s'est engouffré dans la petite villa, après avoir traversé le petit jardin fleuri. La cloche de la porte d'entrée sonne encore, que les fenêtres s'ouvrent déjà aux alentours, pour guetter le départ du maire, officier de malheur. Le gendarme a depuis longtemps réenfourché sa bécane, que les gens veillent toujours. Le maire paraît. Fatalité ! Il a mis son costume noir. Il ouvre sa porte. Va-t-il à droite ? Va-t-il à gauche ? On va savoir si c'est sur le haut ou le bas du village que le malheur est tombé. La moitié du village va respirer, tandis que l'autre moitié va craindre.

Aujourd'hui, le maire a tourné à droite, il traverse le village du haut et monte la côte conduisant à la ferme aux Perraz.

---

<sup>55</sup> Longtemps après 1939-40, au moins jusque dans les années 70, on n'abordait pas la période contemporaine dans les cours d'histoire de France, trop proche, trop compliquée, trop chaude dans les têtes des pères et mères qui avaient vécu des années difficiles, voire de guerre civile (occupation, collaboration, résistance, épuration ...), alors que les politiques et les lobbies n'avaient pas encore décidé ce que devait être la version officielle.

Le vieux Perraz es dans son champ de betteraves, courbé en deux sur la terre. La mère, dans la cour de la ferme, épluche des pommes de terre pour la soupe du soir.

Les trois fils Perraz sont partis au début, en 1914. Deux ont été tués à huit jours d'intervalle. Le dernier est venu il y a quelque temps en permission agricole. Il est reparti au front il y a cinq semaines.

La terre est dure à travailler, surtout pour un vieux de soixante-trois ans, tout seul, comme Perraz. Ce n'était pas de trop, de lui et de ses trois fils, de quatre bonnes paires de bras pour remuer cinq hectares, semer et récolter en se dépêchant.

Le maire est arrivé lentement en haut de la côte, suivi à distance par un groupe de curieux. Les commères, au loin, gardent leurs gosses dans leurs tabliers.

Ordinairement, quand le maire s'approche d'une maison d'un mort, il ôte son chapeau. C'est un geste machinal. C'est peut-être du respect. C'est peut-être qu'il a chaud.

Aujourd'hui, il l'a gardé sur sa tête.

Le vieux Perraz travaille toujours, tournant le dos à la route. Le maire enjambe le petit mur et, à travers les betteraves, s'avance vers le vieux penché sur sa binette.

À vingt-cinq mètres de lui, il s'arrête. Il a un peu l'air d'une statue ; les bras lui pendent inertes le long du corps. Sa silhouette noire se détache sur les brumes du fond de la vallée. Une masse énorme de montagne domine le champ et grimpe à fond de ciel. Les deux hommes, celui qui travaille, celui qui attend, sont tout petits dans l'immense décor. Deux taches sans importance. Le groupe de curieux passe à peine la tête par dessus le mur du bout du chemin.

Le vieux s'est retourné à l'appel bref, qui s'est répercuté le long des pentes, comme un glas :

– *Perraz !*

Jean, qui s'est approché plus près que les commères, voit l'outil du paysan tomber par terre, sans bruit. Les yeux de l'homme s'écarquillent. Le visage devient rouge, puis blanc. Trop de malheur, ça suffoque au point de ne plus passer. C'est qu'il la connaît, le vieux Perraz. La silhouette de l'homme en noir qui apporte les mauvaises nouvelles. Deux fois déjà, on lui a fait le coup du petit bout de papier où est inscrit ce qui fait brûler les paupières pendant six mois et sauter le cœur dans la poitrine. Deux fois, on l'a touché à mort, sans ménagements. Il ne lui restait plus que l'espoir de conserver son troisième fils, le petit, le plus gentil, le plus dévoué, le dernier-né, Claude, le chasseur alpin tout gosse, avec qui on avait fait les foins le mois dernier. Dame, c'est bien normal de vouloir ses enfants pour soi. On en a déjà donné deux à cette guerre. On peut bien vous en laisser un. Ce n'est pas trop demander, n'est-ce pas ? Dites-moi un peu, tout le monde ?

Les deux hommes restent immobiles, à distance l'un de l'autre, un temps qui paraît infini. Le temps qu'il faut pour que le vieux comprenne, comprenne bien, comprenne que c'est bien ça, que c'est bien la même chose que les deux autres fois. Le temps que le maire laisse bien comprendre. Ça dure, l'annonce d'un grand malheur, avant qu'on le dise.

Le maire n'a toujours pas retiré son chapeau.

Un hurlement a fini par jaillir de la poitrine du vieux, un hurlement qui se répercute partout en écho dans la montagne. On dirait que celle-ci répond, blessée à mort elle aussi par la mort d'un de ses fils. Le cri se prolonge dans la poitrine de Perraz à

n'en plus pouvoir. Ça le maintient debout contre le ciel, raide comme un arc. Il semble qu'il appelle désespérément quelqu'un dans le vide, au sommet des nuées, sans pouvoir l'atteindre, quelqu'un qui a fuit, son fils ou Dieu qui peut le lui rendre, et que Dieu ne lui rendant pas, il insulte désespérément cette nature vide, vide à crever.

La vieille, dans sa cour, a jeté bas sa cuvette d'épluchures et accourt. Elle voit d'un coup la scène : le maire, le vieux qui crie, la foule. Elle a compris. Au travers des betteraves, elle s'écroule en hurlant à son tour.

Le maire n'a toujours pas retiré son chapeau.

Il faut bien qu'on s'approche du malheur pour prouver. Tirant son papier de sa poche, le maire a fait les vingt-cinq pas qui le séparent du pauvre homme, dont la figure est maintenant tiraillée de grimacements, de sanglots, de gémissements indistincts.

La figure du maire n'est pas grave comme d'habitude. Elle est lourde de réticences et de gêne. Les doigts gourds dépliant le papier avec lenteur.

Le vieux continue à trembler, la mère affalée par terre sanglote dans les betteraves. Les voisins accourent, la relèvent et la maintiennent.

Le maire n'a toujours pas retiré son chapeau.

Son papier à la main, il consulte les indications portées par le Ministère de la Guerre. Sa voix, soudain, s'élève, lente, avec une pitié où perce la sentence. Les mots tombent, durs, lourds, écrasants, plus durs que l'annonce de la mort elle-même.

– *Perraz ! Ton fils n'est pas porté « Mort au champ d'honneur ». Il est porté « décédé ».*

Le vieux, abruti par la douleur, ouvre des yeux vagues, sans comprendre. Les femmes du village, qui soutiennent la mère, sont attentives.

Le maire, après une longue hésitation, donne enfin l'explication suprême.

– *Ça veut dire qu'on l'a fusillé...*

La mort d'un être cher, c'est déjà dur à avaler. Ça suffoque. On a beau s'être habitué à y penser, à craindre, à imaginer le danger possible, à s'y attendre, on ne peut tout à coup réaliser le sentiment que tout est fini, que c'est disparu, que le corps du garçon chéri est quelque part inerte, dans un trou de boue, et qu'il va pourrir. Est-ce un obus, est-ce une balle, qui l'a tué ? Comment n'a-t-il pas pu se sauver cette fois, comme les autres ? Pourquoi cette balle, pourquoi cet éclat ?

Mais quand on veut ajouter la honte à la mort. Quand la froide volonté des hommes a commis le crime de blesser un père et une mère, par décision implacable, par justice autoritaire, par tout ce que cela représente d'inhumain, d'obligatoire, de codifié, il n'est plus possible de respirer, de vivre, de comprendre pourquoi on vit avec les autres, pourquoi on se dévoue pour ces gens qui tuent. Le coup est trop dur pour que le vieux ne se réveille pas tout à coup de sa douleur.

Il semble que celle-ci s'écroule, pour faire face à un étonnement terrifié, à une révolte. Les yeux droits dans les yeux du maire, il ose réclamer, à voix haute, à voix terrible, qui se termine par un cri aigu, par un cri de fausset, ni tout à fait un sanglot, ni tout à fait une colère :

– *Pourquoi est-ce qu'on l'a fusillé ?*

Le maire écarte les bras sans répondre. Il ne sait pas. Personne ne sait encore. Il faut revenir lentement vers la maison et attendre.

Personne ne pleure plus. C'est trop grave.

.....

– Alors ? Pourquoi est-ce qu'on me l'a fusillé ?

Le père Perraz, la famille Perraz, Aguetaz, Tardy, Foyet, Janet, Davidas, Borel, Clerc, Gottelaud, et d'autres, vieux du village, sont installés dans la salle commune de la ferme d'Aguetaz. Ils font cercle autour du petit Moret, l'ancien camarade d'école de Claude Perraz, de la même classe militaire, de la même compagnie, qui a assisté à l'exécution.

Le gosse de vingt ans est tout rouge, sanglé dans son uniforme bleu horizon terni, casqué d'acier, avec de bons gros yeux de paysan effaré. Les jambes cerclées de molletières, les poings sur les genoux, une cigarette dans le coin du bec, sournois, revêche, il a l'air d'avoir subi de telles horreurs que ça dégoûte d'en parler.

Mais quoi ! Tous les vieux du village sont là pour l'entendre. Tous ceux qui gueulaient le plus à la revanche, le 2 août 1914. Tous ceux qui poussaient les jeunes à la sainte, la noble, guerre.

Les jeunes sont partis. Les vieux sont restés. Ils ont su de leur guerre ce qu'en racontaient les journaux, victoires et drapeaux, courage et héros. Mais personne des jeunes gars n'a encore rien osé leur dire des petits inconvénients de là-bas, ceux que Jean, caché dans un coin de soupente, espère entendre pour la première fois : la boue, la pluie, la neige, les obus, les balles dum-dum, les gaz, les attaques à la baïonnette, à la grenade, au couteau, les blessés qu'on achève, les marmites<sup>56</sup>, les feuillées<sup>57</sup>, les pieds gelés, les soldats qui fraternisent entre les tranchées, les gendarmes et les officiers qu'on abat s'ils sont trop bêtes, la cuistance qui n'arrive pas pendant les jours de bombardement, Verdun, les vagues d'assaut allemandes continuellement fauchées par les mitrailleuses, les avions en rase mottes, les tanks, et toutes les choses mystérieuses qu'on ne sait pas encore, dont on a vaguement entendu parler, le bassin de Briey non bombardé, l'espionnage en Suisse et en Espagne, les offres de traité de paix refusées en 1916, la Russie révoltée, l'avance sur la Somme, le massacre du Chemin des Dames<sup>58</sup>, les Américains qui ne sont pas bons soldats, la défaite de Caporetto<sup>59</sup>, les sous-marins sur les côtes bretonnes, etc... etc... et surtout, surtout, cette chose inouïe qui court la France, par la bouche des gens très bien informés : il paraît que l'armée s'est mutinée, et que nous allons avoir la révolution.

---

<sup>56</sup> Marmite / Marmitage : dans l'argot des combattants, désignation des projectiles allemands par les soldats français, en particulier des *minenwerfer* sans doute en raison de leur forme et de leur poids.

<sup>57</sup> Feuillées : latrines de campagne, généralement creusées dans la terre un peu à l'écart des tranchées principales. Les soldats s'y rendent pour « poser culotte », selon l'expression employée alors.

<sup>58</sup> Le Chemin des Dames se situe dans le département de l'Aisne entre Laon et Soissons. Il fut baptisé ainsi à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et il s'agissait alors d'un petit chemin, peu carrossable. Il fut un terrain d'affrontement dès 1914. Le 31 août 1914, les troupes françaises sont obligées de quitter leur position sur le Chemin des Dames face à l'avancée allemande. Mais à l'occasion de la Première bataille de la Marne, les armées alliées atteignent de nouveau la vallée de l'Aisne le 13 septembre, bousculant devant elles les forces allemandes. Les Allemands se regroupent sur le plateau pour contrer l'offensive. Les troupes françaises et anglaises tentent de s'emparer du plateau. Plusieurs milliers de soldats meurent dans cette offensive qui ne sert à rien : le front se fixe à cet endroit pour plusieurs années.

<sup>59</sup> La bataille de Caporetto est un désastre militaire italien de la Première Guerre mondiale. Les soldats italiens battirent en retraite devant une offensive austro-allemande sur le front d'Isonzo, au nord-ouest de Trieste, où les forces italiennes et autrichiennes s'affrontaient sans résultat depuis deux ans et demi. À la suite de la percée réussie des Autrichiens et des Allemands, plus de 600 000 soldats italiens, fatigués et démoralisés, désertèrent ou se rendirent.

Caché derrière ses bottes de maïs, Jean ne respire plus que par le soupirail qui donne sur le toit. Avec quatre autres gosses du village, ils attendent le récit merveilleux, ou épouvantable, mais vrai, qu'un petit soldat qui a tout vu et qui en revient, va faire aux vieux. Les quatre gosses se poussent du coude, les yeux pétillants de malice et de crainte d'être découverts.

Moret n'a pas envie du tout de commencer son histoire. Il faut que le vieux Perraz répète pour la quatrième fois son interrogation pour qu'il se décide :

– Alors ? Tu veux le dire, oui ou non ?

C'est avec une mauvaise grâce qu'il l'a dite, avec un étrange mélange d'expressions savoyardes et d'argot parisien. La voici telle que Jean l'a entendue.

– *Faut vous dire que ça fait déjà six mois au moins qu'on en a marre. Pas tant pour la tambouille qui n'est pas mauvaise ou pour l'argent. On touche trente sous, c'est encore la bonne vie en perm. Mais rapport aux attaques, qui deviennent trop dures. Des jours et des jours à recevoir de gros obus sur la gueule, sans pouvoir sortir de sa cagna à six mètres sous terre, coucher en plein dans l'eau ou la merde, avec les rats qui vous cavalent dessus, les poux qui vous bouffent le corps, les pieds du copain dans le nez, et la terre qui se détache du plafond quand c'est tombé trop près, ça n'est plus une vie. En plus, ils voulaient nous faire marcher à la baïonnette en plein bombardement dans une plaine où on voit tout ce qui se passe à huit kilomètres, à découvert, devant les mitrailleuses boches, un vrai massacre commandé. Pendant ce temps, les officiers dirigeaient les opérations de leur abri, au téléphone. Ça n'a pas trainé. On s'est consultés et on les a mis. Quand on a des chefs qui sont pas foutus de penser à la peau de leurs hommes, hop ! marre ! on laisse tomber. Adieu ! colon ! défends-toi !*

On était comme ça cinq régiments à quitter les postes qu'on nous avait assignés. Ça s'est passé très simplement. On s'était entendus avec les copains des régiments d'à côté par les cuistots qui seuls pouvaient traverser les lignes, les mots d'ordre étaient transmis de compagnie en compagnie jusqu'à l'arrière. Les sous-offs marchaient avec nous. Les officiers, qui s'en doutaient un peu, avaient beau faire les cons sans avoir l'air de tendre l'oreille, quand ils approchaient d'un groupe qui discutait, va te faire foutre, on la bouclait pile. À l'heure H, au lieu de partir en avant comme d'habitude, on a débloqué de l'autre côté. Par petits paquets on a rejoint le point de ralliement à l'intérieur des lignes. Et là, sous la conduite d'un petit groupe de copains syndicalistes qui voulaient déjà faire la révolution avant la guerre, on a commencé à marcher sur Paris. De tous les côtés on voyait arriver des gars nouveaux qui en avaient marre comme nous et qui se débinaient du truc. En route, on prenait d'autres copains par le bras, on leur disait : « viens », et ils venaient. Jusqu'au jour où on est tombés sur les régiments tonkinois qu'ils avaient fait venir contre nous, avec des mitrailleuses. Avec ces billes là, il n'y a pas moyen de discuter, d'abord on ne parle pas la même langue. Ils ont tué. On a bien essayé d'en enfoncer à la grenade, mais les munitions ont manqué. Et puis, on a eu un gros coup dur. Trois cents autres copains s'étaient enfermés dans une petite église de campagne. Ils gueulaient là-dedans *l'Internationale* toute la journée. Un colon a voulu les faire sortir, ils ont répondu avec des mitrailleuses. Alors, l'artillerie lourde a pointé la chapelle. Ça a été fini en vingt minutes. Quarante obus. Ça a mis tout à plat, la ferraille, le clocher, les pierres de taille, les bons dieux, les tableaux et les copains dessous.

Nous, quand on a vu ça, on s'est débinaés d'un autre côté du bois ! Mais on manquait de vivres. Il y avait trois jours qu'on marchait sans bouffer. On était

paumés. On a canné. On s'est rendus, pour des boules de pain. On nous a foutus dans un train et on nous a tous emmenés dans un grand camp, dans la Marne.

Là, un matin, on nous a fait mettre en ligne sur trois rangs. Trois mille hommes rangés, sans fusil, sans baïonnette, sans fourragère, celle qu'on avait gagnée là-bas depuis trois ans qu'on se coltine avec les Allemands. On croyait qu'on voulait nous faire un discours, puis nous renvoyer dare-dare en première ligne, pour nous apprendre à faire les marles. Je t'en fous. Ils nous ont encadrés encore avec de la troupe indigène. Aux quatre coins du camp, ils avaient foutu des mitrailleuses et des tanks, avec les outils braqués sur nous. Et tout à coup, du petit groupe d'officiers qui était au milieu du terrain, a été crié un cri qu'on n'a pas bien entendu. Répété par les sergents, ça voulait dire : « comptez-vous dix ». On s'est comptés dix. Tous les dix on a fait sortir le type et on l'a emmené en face, au centre du camp, devant un mur. On en a mis comme ça trois cents<sup>60</sup>. Moi, dans mon rang, j'étais le neuf. Perraz était le dix. Il est parti avec les autres. Je l'ai vu aller se placer contre le mur, comme tout le monde. Puis les Annamites<sup>61</sup> sont arrivés. Ils se sont placés en rang à vingt mètres. On a commandé de mettre en joue. Puis : « Feu ! ». Et ils ont tiré jusqu'à ce que tout le monde tombe. Alors, les sergents ont passé dans les corps, en tirant des coups de revolver dans les têtes, pour achever ceux qui n'étaient pas morts. Ça a duré longtemps. Nous, on n'a pas pipé, sauf quelques bougres qui ont gueulé : « *salauds ! mufles ! bandits !* ». Les sergents ont couru. On en a pris un ou deux, et on les a collés au mur. Encore quelques coups de flingue, et c'est fini, plus de copains<sup>62</sup>. On est rentrés par quatre au camp, salement sonnés. Huit jours après, on remontait en ligne, versés individuellement dans d'autres régiments et signalés aux officiers. Qu'est-ce qu'on a pris ! Toutes les corvées de barbelés à aller couper devant les mitrailleuses boches. À c't'heure, la moitié des gars qui avaient crâné y sont restés. Et des autres, il n'en reviendra probablement pas beaucoup, sauf ceux qui ont compris le truc et qui s'en tirent comme ils peuvent. Un mouchoir blanc autour d'un caillou, avec un bout de papier où est écrit : *kamerad*, et qu'on lance dans la tranchée allemande, hop ! Pendant que le sergent regarde ailleurs, on fout le camp en face, se faire paumer. Vaut mieux encore manger le pain KK<sup>63</sup> que le pissenlit par la racine. Moi, si on m'emmerde, je sais ce qu'il me reste à faire.

Un temps. Le soldat a fini son récit. Il crache son mégot, rajuste son casque, se lève, va vers la porte, l'ouvre, et lance :

– *Mais attention ! C'est pas fini avec ces vaches-là ! Un jour, on s'expliquera !*

Il referme la porte sur l'auditoire interdit.

Les vieux n'auront pas la force de réagir. Perraz pleure. Il n'y a que des hochements de tête, dans la nuit inconsciente qui peu à peu enveloppe tout, les hommes et les choses.

---

<sup>60</sup> Décimer : Mettre à mort, ou frapper de quelque autre peine, une personne sur dix, selon que le sort en décide. Les Romains pratiquaient la décimation lors des défaites de leurs propres armées. En cas d'échec, la sentence était rapide : un soldat sur dix était exécuté parmi les perdants, l'objectif étant de motiver les troupes par la peur.

<sup>61</sup> Annamite : habitant de l'Annam ; synonyme : vietnamien.

<sup>62</sup> Mutineries de 1917 : quelle est la vérité sur ce passage ? Quels sont les chiffres ? Selon l'historien Jean-Baptiste Duroselle, le printemps 1917 a vu 250 mutineries, 2000 mutins au grand maximum, et seulement 27 exécutions pour faits d'indiscipline collective (sur 75 exécutions pour fautes militaires, meurtre ou viol). Dix fois moins que ne le veut la légende... Et il n'y a pas eu de « *fusillés pour l'exemple* » pris au hasard dans les unités, comme la légende l'affirme aussi. Notre époque est en train de fabriquer un mythe sans rapport avec la réalité. Celle-ci est connue des historiens depuis quatre-vingt dix ans : mais qui lit les historiens ? En 1917, les condamnations concernent des comportements collectifs. Les célèbres mutineries du Chemin des Dames restent gravées dans les mémoires tant par leur caractère exceptionnel que dans la répression qui suivit.

<sup>63</sup> Pain K.K. : pain de rationnement allemand (*Kleie und Kartoffeln* – son et pommes de terre) qui a donné lieu en France à de multiples allusions scatologiques, dans la logique de la dévalorisation de l'ennemi.

## Chapitre XVI

À Saint-Louis du Mont, on avait hospitalisé des soldats belges tuberculeux. L'uniforme des Belges est coquet. Des pantalons bien coupés, une vareuse molletonnée, un calot à pointe, crânement posé sur l'oreille, avec un pompon de couleur qui se balade au d=gré du vent ou de la marche. De bonnes pantoufles de cuir. Tous ces malades ne sont pas atteints sans recours. Il y en a qui ne sont qu'à peine suspects. Beaucoup même qu'on a mis là à la suite d'une petite bronchite ou d'un gros rhume. Les incurables gisent dans le parc, ramassés sur les chaises longues, dans leurs couvertures, feuilletant du doigt une revue, regardant de leurs yeux cernés le soleil jouer sur les sommets roses des glaciers lointains. D'autres se promènent tranquillement toute la journée, par les monts, les champs et les villages. Cinq cents hommes en kaki lisent, flânent, rêvassent, fument s'il est permis, se prélassent sans l'herbe chaude, rodent autour des femmes, en quête d'un bol de lait, d'une tranche de pain beurrée comme il n'y en a pas dans les villes ou dans les cantines de régiment, tournent autour de la fermière qui est un peu trop vieille, ou trop sèche, ou trop grasse, vont voir dans l'écurie traire les vaches par la fille de la maison, qui n'est ni vieille, ni sèche, ni grasse, s'accouident sur l'échine de la bête, regardent les doigts presser le pis, la nuque de la petite, où frisent les mèchent tortillées, plaisantent avec elle qui, peureuse, cache sa tête dans le ventre de la Bruna, relève soudain des yeux malicieux, les plante dans ceux du gars ; ils rient tous les deux. Elle est contente. Il est excité. Il ferme son livre, lui demande rendez-vous, qu'elle refuse. Il va l'attendre devant la porte de la ferme.

Les mères n'aiment pas beaucoup ces manèges. Une fille, ça doit d'abord se conduire au curé si on veut l'approcher avec des intentions de mâle. Et puis, ça n'épouse pas un Belge. On se marie entre savoyards, et même entre savoyards de la même famille. De tout temps, les cousines ont épousé leurs cousins, soit ceux de la plaine, soit ceux de l'autre côté de la montagne. On sait qui on prend, et qui est la famille qu'on choisit. On n'a pas de surprises avec les gens, leurs caractères, les héritages, les dots et la valeur des terres. On bâtit sa vie, sûrement, en connaissance de cause. Les deux mariés auront dix hectares. Il leur faudra quatre enfants pour les cultiver. Ça doit rapporter tant par an, sans trop se fatiguer. Sur les dix hectares, il y en a quatre où la vigne réussit bien, trois pour les prés, et trois pour le reste. Huit bêtes, plus la volaille et les lapins, voilà de quoi vivre heureux cinquante ans. Il n'y a pas trop d'ivrognes dans les deux familles, il n'y aura pas trop de disputes. Voilà comment le bien doit se transmettre.

Tandis que ces Belges, gens du Nord, à l'accent tudesque<sup>64</sup>, dont on ne connaît rien, sinon que leur pays est envahi et que leurs familles sont restées là-bas, à l'intérieur des lignes allemandes, qui prouve que ce sont des hommes capables de cultiver la terre savoyarde ? Ces hommes de plaine, ça voudrait tout à coup faire des montagnards. Ces charbonniers, des paysans. Ces gros gars roux, lents, pleins de bière, bon garçons, confiants, de petits savoyards râblés, nerveux, cuits de vin blanc, au pied leste, habitués au rocher et au glacier, contrebandiers, sorciers, méfiants et muets.

Les Belges de Saint-Louis du Mont ne sont pas bien vus par les mères du village.

Pour les filles, ce n'est pas la même chose.

---

<sup>64</sup> L'adjectif tudesque est un mot anciennement utilisé pour désigner tout ce qui est d'origine germanique (le mot apparenté à l'allemand *Deutsch* « allemand »). Il prend une connotation péjorative lorsqu'il est employé pour parler d'un référent contemporain.

Un garçon, c'est toujours un garçon. À moins d'être la chouchou du curé, et il n'y en a pas trois dans le village, de suer, à force de conviction, de catéchisme, de défense paternelle, de pudeur, la pudeur catholique inébranlablement antisexuelle, d'être la petite pimbêche à chignon serré qui ne regarde pas les hommes, et se mariera dans trois ans à l'heure où ses parents voudront, les filles des villages ont le rire facile, le propos complaisant. À six heures, quand les travaux de la ferme sont terminés, le dimanche quand elle s'en vont en haut des collines par bandes de quatre ou cinq cueillir des fleurs sauvages, le soir après dîner, quand les parents dorment, à deux heures de l'après-midi pendant la grosse chaleur, chaque fille retrouve dans un coin de buisson un grand gars kaki, qui commence inmanquablement par raconter la plus belle histoire du monde, et finit toujours par vous embrasser là où il veut. Après, ça n'est plus qu'une question de jours, de hasards, de précautions, de désirs, et de solitude, dans un coin de bois. Arrive ce qui doit arriver, la fille est prise au jeu. Il n'y a plus de vertu qui tienne.

En passant devant la maison de la Léa Gottelaz, Jean entend le bruit d'une superbe paire de gifles, au milieu de hurlements. Le père Gottelaz gueule depuis une heure, et roue de coups la gosse qui a quatorze ans et demi. La mère fait chorus. À cinq cents mètres, on doit entendre les clameurs de toute la famille, qui s'échappent par les fenêtres ouvertes. Une accalmie. Puis ça recommence. Des bruits de portes qui claquent. Des coups. La petite hurle : « *Pardon, papa ! Pardon, papa !* ». La voix terriblement grosse du mâle, père de famille, déchainée, obstinément : « *garce, garce ! garce ! garce !* ». Des sanglots. La mère sort en courant de la maison, de l'avoine plein sont tablier, va la jeter aux lapins, retransverse la cour en criant : « *mon Dieu ! mon Dieu !* » et rentre en bouclant la porte. La fenêtre du premier étage se ferme. Par un soupirail resté ouvert, on entend les sanglots qui n'en finissent plus.

La Génie Foyn passe sur la route, trainant dans sa brouette le pain de la semaine, qu'elle ramène de la ville. Jean l'aborde. Les deux gosses sont toujours amants. La même porte des chaussettes sur ses jambes nues, quoiqu'elle ait déjà seize ans, un drôle de petit béret marin sur le coin de la tête et une robe à grand col bleu, avec des ancrs dans les coins.

– *Génie, Qu'est-ce qui se passe chez Léa ?*

– *Ah ! c'est toi ! Eh bien ! son père l'a surprise avec un belge, ce matin. Depuis « il la tape ». Quand je suis descendue à la ville, tout à l'heure, ça commençait déjà. Et ce n'est pas encore fini. Elle en a bien pour huit jours.*

– *Tu crois qu'elle est enceinte ?*

– *Ça se pourrait bien. Si elle l'est, il la mettra sûrement à la porte !*

– *Et où ira-t-elle ?*

– *Ça, mon vieux ; je ne sais pas. Probablement à la ville, travailler.*

– *Mais comment a-t-elle fait ça ?*

– *Ben ! Elle n'a pas fait attention. Je le connais son Belge, elle le rejoignait tous les jours à cinq heures, en haut du séminaire. Mais elle aurait dû mieux se cacher. Et il n'y a pas qu'elle. Au moins dix dans le village, que je connais, qui se couchent dans tous les buissons des monts. Moi, je n'ai jamais voulu. Les Belges, ça me dégoute. Je t'aime bien mieux, quoique tu ne sois pas gentil avec moi ! Tiens ! Voilà quelqu'un ! Sauve-toi vite ! Qu'on ne nous voie pas ensemble. Ma mère me*

*disputerait. Je te raconterai ça tout à l'heure, au coin du grand pré, comme d'habitude.*

.....

Au coin du grand pré il y a y a un sentier qui s'enfonce dans les taillis. Un des plus gros est si touffu qu'on n'y voit rien à deux mètres du chemin. Les gens peuvent passer et repasser sans soupçonner qu'un coupe d'amoureux est blotti là par terre sur les feuilles mortes, loin du monde et du ciel. On entend les pas à cinq cents mètres. Il suffit de retenir sa respiration et d'attendre que le gêneur ait passé.

Jean et Génie se sont étalés sous les branches, se tenant amoureusement, lui par le cou, elle par la taille. L'amour passe par leurs yeux et pénètre leur esprit. Noyés de rêve, ils savourent le bonheur d'être serrés fortement sans se lâcher. On vole ces instants aux familles, au monde qui vous juge, à la bêtise des hommes. Il faut savoir jouir de ce larcin : la volupté.

La conversation sur les Belges reprend :

- *Qui sont les dix filles qui se sont laissé prendre ?*
- *Tu es bien curieux !*
- *Dis-le. Qu'est-ce que ça peut faire ? Je ne le raconterai pas.*
- *Pourquoi veux-tu le savoir ?*
- *Pour rien.*
- *Tu en as une autre que moi dans le pays ? Tu es jaloux d'un Belge !*
- *T'es bête. Non. Seulement, dis-moi, pourquoi les permissionnaires français ont-ils moins de succès que les Belges ?*
- *Tu veux le savoir ? Eh bien, c'est parce que l'uniforme belge est plus joli.*
- *Tu tes fous de moi ?*
- *Je te le jure sur la tête de ma mère.*
- *Ça par exemple !*
- *Ça t'épate. Qu'est-ce que tu crois ! Déjà avant la guerre les femmes aimaient mieux les militaires. Maintenant, ils le sont tous. Alors on fait des préférences par costume. Ainsi, tu vois, les pantalons longs plaisent mieux que les bandes molletières. La bande molletière, ce n'est pas beau, c'est trop gros ou trop petit, ça ne flatte pas toujours le mollet, c'est mal fait, ça n'a pas de tenue. La botte au contraire, ça vous campe un homme. Ça fait officier. Ça dépend aussi de l'arme du type : un fantassin c'est mieux qu'un artilleur, un alpin mieux qu'un fantassin, un aviateur mieux que tous les autres militaires. Et puis, il y a les grades : un adjudant, un aspirant, un sous-lieutenant, c'est ce qui plait le mieux, plus même qu'un capitaine, qui fait déjà vieux. Si ton adjudant ou ton sous-lieutenant a la croix de guerre, ou la fourragère, ou la légion d'honneur, alors, faut voir les femmes. Elles se tueraient entre-elles pour l'avoir. Tiens ! Pettoret, de Saint-Alban Laysse, qui est aviateur, il a abattu deux avions allemands. Eh bien ! Quand il vient en permission, le dimanche à la grand'messe, l'église est bondée, on court de quatre kilomètres pour le voir ! Les filles sont enragées de lui ! Il y a trois familles qui se sont brouillées ! C'est dégoûtant !*

Maintenant, ici, pour l'instant, on aime mieux les Belges que les Français, parce qu'ils sont plus propres, parce qu'ils ont le temps d'être gentils et parce qu'ils ont un pompon, à leur calot. Qu'elles sont bêtes ! Ça leur plaît de toucher le pompon, de mettre le calot sur la tête, de regarder les boutons de la vareuse, le numéro matricule à l'intérieur de la veste, de fumer des cigarettes de gros-cul. Et après-ça, elles couchent avec. Les seuls qui fassent du tort aux Belges maintenant, ce sont les Américains. Tu n'imagines pas ce qui se passe à Chambéry : un soldat américain ne peut pas traverser la ville sans être suivi au moins par trois poules. Et comme ils ont de l'argent, et qu'ils paient du champagne sans arrêt, qu'est-ce qu'on rigole le soir à l'hôtel des Princes dans les chambres ! Les curés et les familles sont obligés de fermer les yeux. Il n'y a plus moyen de tenir les filles, même du meilleur monde. Elles sont déchaînées. Alors, on en marie tant qu'on peut, avant les départs.

Dans les hôpitaux c'est encore bien pire. Dès qu'il y a un blessé d'à peu près guéri, il n'a même pas le temps de choisir. Elles sont toujours deux ou trois à se précipiter sur lui. Ma tante, qui est religieuse à l'hôpital militaire en a parlé l'autre jour à ma mère. Elle en était bouleversée. Des femmes très bien avec des enfants, mari au front, couchent avec tous ceux qui viennent, pourvu qu'ils ne soient pas trop sales.

Aussi, moi, j'ai compris. Tout ça, ça me dégoûte ; je leur laisse leurs militaires si ça les amuse. Faut-il être bête tout de même pour être amoureuse d'un homme parce qu'il est soldat !

Les deux gosses n'ont pas desserré leur étreinte. Le même regard les unit tendrement, avec feu. Les lèvres se scellent. Les corps se cherchent et se joignent. Joie de la chair heureuse !

## Chapitre XVII

De jour en jour on attendait la fin de cette guerre. L'avance des armées alliées se précisait. Les Allemands fléchissaient de partout. La débâcle longtemps promise de l'armée du Kaiser devenait une réalité.

Les collégiens étaient rentrés dès le 15 octobre dans leurs classes. Assez mécontents, les collégiens. La guerre finissait, les études reprenaient toute leur valeur. Fini le sport, la possibilité d'arriver à une haute situation par le seul courage physique. Il fallait, de nouveau, plus que jamais, se soumettre à la science. Dure perspective pour les enfants avides de gloire, de sensations mâles.

Tous ces gosses avaient grandi ensemble depuis quatre ans, se coudoyant, se disputant, se copiant, se professant, tous connus, tous compris jusqu'au fond de soi par le voisin. La franc-maçonnerie des collégiens contre les vieux, ou même contre les aînés de la classe supérieure, est un fait. Il n'y a pire esprit grégaire que l'école et ses divisions.

Ce matin là, Jean taillait laborieusement dans le bois de son pupitre un « C » orné de rayons, pendant la classe de mathématiques. Rostok, à côté de lui, prenait des notes. Spalting lisait le journal, caché et replié sous la table. Didelot, toujours rêveur, regardait tomber les feuilles dans la cour. Le petit père Jouaffe, ponctuait ses explications sur l'algèbre d'un continuels : « Messieurs » agaçant. Cornuet, qui ne s'intéressait pas au cours, sortit de sa poche un petit brûle-gueule<sup>65</sup> :

– *J'ai une pipe.*

---

65 Brûle-gueule : Pipe à tuyau très court.

Les yeux ronds des copains regardaient l'objet.

Cornuet réservait son effet suprême :

– *Et du tabac !*

De la poche de son veston de sport, il tira subrepticement une boîte de métal peinte en rouge, aux inscriptions anglaises.

– *Du tabac américain !*

– *Fais voir !*

– *C'est du Prince Albert !*

– *Comment l'as-tu acheté ?*

Cornuet rengaina sa boîte d'un air malin.

– *C'est un truc à moi.*

Les gosses murmurèrent. Le professeur se retourna vers eux d'un air sévère.

– *Silence, Messieurs !*

Pendant deux minutes tout le coin s'appliqua à suivre le cours. Puis les conciliabules, murmurés de voisin à voisin, les dents serrées, les lèvres immobiles, reprirent :

– *Je te l'achète.*

– *Combien ?*

– *Trente sous.*

– *Non, deux francs<sup>66</sup>.*

– *Non, trente sous.*

– *Donne !*

Les trente sous passèrent de main en main. La boîte fit le voyage en sens inverse.

Cornuet ayant empoché ses trente sous, ouvrit légèrement le haut de son autre poche. Une boîte semblable à la première y gisait.

– *J'en ai d'autres.*

Il fouilla dans sa poche intérieure.

– *Et encore une !*

Les gosses bouillaient d'impatience.

À la récréation, Cornuet fut pris dans une bousculade amicale.

– *Dis-nous d'où ça vient !*

Il dut avouer que tous les soirs à six heures et demie, Place de la Bastille, derrière la gare du métro, dans l'ombre, on pouvait avoir, pour cinquante centimes<sup>67</sup>, autant de boîtes de tabac qu'on voulait, de la main de soldats américains, qui les volaient à l'intendance. On pouvait même acheter des pipes, des couteaux, des poignards, des cartouchières, des sacs, des musettes.

Même, un soldat lui avait promis une moto.

---

<sup>66</sup> Le franc était divisé en vingt sous. Donc deux francs valaient quarante sous.

<sup>67</sup> Cinquante centimes = 1/2 franc = 10 sous, ce qui permet d'apprécier le bénéfice de Cornuet.

Pour cent cinquante francs.

Il en avait parlé à ses parents, qui hésitaient, de peur d'ennuis possibles.

Après tout, c'était du vol.

Mais le tabac était bon.

.....

La classe était rentrée depuis cinq minutes que Larsan distingua au fond de la cour un groupe insolite. Le proviseur, le censeur, le surveillant général, et deux autres professeurs, se dirigeaient lentement vers la salle, accompagnant à pas mesurés un soldat qu'ils soutenaient.

Non plus un soldat, une épave.

Un pauvre débris d'homme, sur deux béquilles. De loin, la légion d'honneur perçait la poitrine d'un petit trou rouge. L'uniforme bleu sombre d'alpin faisait davantage ressortir l'absence du membre amputé, de la jambe coupée au tas de la cuisse.

C'était Albin, à peine guéri, qui revenait.

Déjà les gosses, interrompant le cours, s'étaient précipités aux fenêtres.

Quand Albin atteignit la porte, que le professeur lui ouvrit toute grande, il trouva la classe debout, chacun à son banc, l'air pâle.

Puis les applaudissements éclatèrent, d'un coup, en même temps qu'une ovation déchirante.

Les gosses pleuraient, n'arrêtant pas de battre des mains.

Le cri et le ban durèrent au moins une minute entière.

Albin pleurait également, appuyé contre le mur, face à la classe, l'air souffrant.

Le proviseur et les autres se taisaient, gênés.

Personne n'osa prendre la parole pour un discours de bienvenue.

On ne pouvait plus dire aujourd'hui comme toujours que la guerre était une belle aventure.

C'est une aventure où on perd ses membres, où on part confiant, joyeux, volontaire, d'où on revient infirme, inutile.

Albin, malgré sa croix, malgré son courage, n'était plus qu'un déchet, impressionnant pour des adolescents qui, deux ans auparavant, jouaient avec lui des mêmes jeux rapides, couraient avec lui derrière un ballon ou une balle, se poursuivaient autour des arbres, impressionnant pour ces jeunes qui avaient avec lui suivi les cours de préparation militaire et qui n'étaient pas partis, à cause de leur jeunesse.

C'est pourquoi, la gêne devenant trop perceptible, le proviseur abrégua la visite.

Il invita affectueusement Albin à sortir.

Un dernier regard angoissé, effaré, sur ses anciens camarades et le pauvre gosse, sous-lieutenant, décoré et béquillard, s'en alla, sur ses bouts de bois, après un gentil salut de la main.

On ravalait ses sanglots sur les bancs.

Il n'y avait que les fils d'officiers, quatre ou cinq au plus, qui avaient les yeux secs.

La guerre ? Dame, c'est le métier !

.....  
11 novembre 1918. La rue passe et repasse en bas de la maison. Les cloches et les cris sonnent et hurlent. Les drapeaux courent au dessus des têtes. On s'embrasse à tour de bras. Il semble qu'on n'aura jamais assez de clamer sa joie, par dessus la joie des autres.

Au coin de la salle à manger, dans la pénombre du jour qui s'éteint, Marie Larsan pleure à chaudes larmes sur l'avenir qui lui convient moins que le passé : il va revenir ! Quelles terreurs ! Quel dégoût ! Il va falloir recommencer à vivre ! On était si tranquille !

Elle se lève, la bouche pleine de sanglots qui l'étouffent. Jean veut la soutenir.

– *Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! Qu'il s'en aille ! Qu'il ne remette jamais les pieds ici ! Qu'il s'en aille ! Je ne peux pas ! Je ne peux pas !*

– *Tais-toi, maman, tu te fais mal.*

– *Mon chéri ! Oh !*

On dirait qu'elle va accoucher, tant sa douleur est forte. La vérité quand elle sort, trop longtemps contenue, suffisamment mûrie, fait aussi mal que l'enfant à mettre au monde.

La rue hurle. Marie Larsan pleure. La vie n'est pas simple. Ne pourrait-on pas oublier tous ces chocs ?

Jean essaie de trouver les mots qu'il faut :

– *Il se corrigera peut-être...*

Aïe ! Juste ce qu'il ne fallait pas dire. La mère à bondi :

– *Jamais ! Tu entends : jamais ! C'est fini ! Je ne peux plus ! Cinq litres de vin par jour à sa dernière permission, et des alcools. Voilà dix huit ans que ça dure. J'ai été trop heureuse pendant la guerre, à me débrouiller sans trop d'ennuis. Mais maintenant, le voir revenir... ! Passer mon temps à le nourrir et à payer des dettes de marchand de vins ! C'est bien simple Choisis : ou lui, ou moi.*

Jean se ronge les ongles. Elle va un peu fort, la mère. Mais quand une femme a ses nerfs, quoi faire ? Tout pardonnet. Il ne faut pas se vexer de ce qu'elles peuvent dire.

Ça lui fait un peu de peine de prendre parti dans cette histoire, d'autant plus que ces petites querelles ne le regardent absolument pas. Qu'ils se débrouillent !

Prenons parti : Charles, un homme, tant pis pour lui, il restera seul. C'est avec sa mère que Jean vivra, pour l'aider, parce qu'elle est une femme, donc moins forte.

– *Eh bien, d'accord, ma petite maman. Nous lui dirons de partir, puisque tu le veux.*

Ça lui fait une drôle de peine tout de même de prendre parti. Ses yeux se mouillent.

Marie se précipite, lui couvrant la tête de baisers.

– *Mon petit ! Mon petit ! Je te demande pardon ! Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Oh !*

Les sanglots redoublent. Ça n'en finit pas!

## Chapitre XVIII

Jean est parti en Savoie annoncer la nouvelle à son grand-père.

Dans la vieille chambre à coucher de province, haute de six mètres, aux immenses rideaux de reps<sup>68</sup> vert couronnés de lambrequins<sup>69</sup> à franges, près du vieux coffre-fort noir revêtu d'une tapisserie usagée, où dorment les titres de famille, contre le secrétaire Louis XV tout vermoulu, rempli d'échantillons de drap d'Elbeuf et de soieries lyonnaises, le vieux Joseph<sup>70</sup> et Jean discutent depuis des heures à voix étouffée. Le vieux n'a qu'une exclamation, qui revient comme une onomatopée :

– *Ah ! mes pauvres enfants !*

De grosses buches rougeoient dans la cheminée de marbre. De petites flammes bleues les lèchent rapidement par dessous, s'éteignant et s'allumant tour à tour.

Le grand-père Joseph a un crâne totalement dénudé, une grosse moustache blanche, un corps maigre et solide. C'est le meilleur homme que Jean connaisse, sauf qu'il est catholique et tatillon sur le retard à la grand-messe. Il a eu des soucis de toutes sortes. Toute la famille a abusé de sa bonté. Il n'est pas trop riche, quoique ayant ses économies. Cinquante cinq ans d'une vie probe et acharnée au travail, sans une défaillance. On a auprès de lui un sentiment de sécurité incomparable.

Les soucis d'aujourd'hui de grand-père Joseph sont lourds. Il a tant aimé ses enfants que la catastrophe d'un divorce possible de sa fille l'atteint au plus profond de son cœur.

– *Alors, ta mère veut se séparer de ton père ?*

– *Oui.*

– *Et qu'est-ce que tu penses de ça, mon petit ?*

– *Je pense qu'elle a raison.*

La voix de Jean ne tremble pas en énonçant les dures paroles. Il a trop réfléchi à la situation intenable de sa mère au retour de l'ivrogne pour ne pas prendre parti délibérément, quelque soit son chagrin. Évidemment, un enfant aimerait mieux avoir des parents qui s'entendent bien, mais dame ! S'il n'y a pas moyen ! Que faire ?

Le point de vue du grand-père est un peu différent.

– *C'est le scandale sur la famille.*

– *Le scandale, ce serait de le laisser rentrer.*

– *Crois-tu qu'elle soit si malheureuse ?*

– *Vous ne vous rendez peut-être pas assez compte.*

– *Je te crois, mon petit. C'est bien triste.*

Les bûches crépitent. Les flammes s'agitent, avides de brûler.

---

<sup>68</sup> Le reps est un tissu dont l'endroit est effet trame, ce qui implique l'utilisation d'une trame très régulière pour obtenir un aspect net du tissu.

<sup>69</sup> Lambrequin : (décoration) découpeure d'étoffe constituée de bordure à festons parfois garnie de franges, de houppes et de glands suspendues par une tringle dans sa partie supérieure et servant de motif d'ornementation pour décorer une galerie de fenêtre ou un ciel de lit.

<sup>70</sup> Il s'agit certainement de Joseph François Antoine Clément Tardy, père de Marie Tardy, né le 5/2/1845 et décédé le 15/2/1925.

Le vieux poursuit son idée.

- *En tous cas, pas de divorce, ce n'est pas admis par l'Église. On les séparera, corps et biens*
- *Si vous voulez.*
- *Que va-t-on dire de nous dans la famille ?*
- *Peuh ! ce qu'ils voudront. Pour ce qu'ils valent.*

De fait, il n'y en a pas un qui se soit conduit convenablement avec le vieux ou avec Marie. Tous de petits mufles acharnés aux apparences : la considération et l'argent. Mais le cœur, point.

Il n'y a pas plus de huit jours, à Paris, le cousin Lévisque a bondi chez les Larsan quand il a su les intentions de la mère. Il a fait une scène ridicule : la famille, la religion, le péché mortel, dieu, le jugement dernier, la considération des gens. Pas ça chez nous. Et puis on ne renvoie pas un soldat retour du front.

Marie a éclaté en sanglots. Jean, accourant au vacarme, a foutu Lévisque à la porte.

Daupret l'épicier, lui, est rentré de Nevers huit jours après l'armistice. Il réalise ses comptes. Ses bénéfices de guerre sont fabuleux par rapport à sa petite situation d'avant-guerre. Il doit avoir une dizaine de millions. À l'annonce de la brouille Charles-Marie, il a ricané. Ce ne sont pas ses affaires. Toutefois, on a défendu aux enfants de fréquenter leur cousin, ce dont Jean se fout éperdument.

La nuit tombe. Le vieux est toujours plongé dans sa tristesse. Deux livres trainaient sur la cheminée, que Jean a jetés dans sa valise pour lire dans le train : Laforgue<sup>71</sup> et Rimbaud.

*« Quand ce jeune homme rendra chez lui  
Il mit le nez dans sa belle âme  
Où fermentaient des tas d'ennuis  
Comme je descendais les fleuves impossibles ».*

Le vieux jette un coup d'œil machinal sur les bouquins. Ça ne ressemble pas aux livres pieux entassés dans l'armoire.

- *Qu'est-ce que tu lis là ? De bonnes lectures au moins ?*
- *Des vers.*
- *Peuh ! tu as bien du temps à perdre !*

.....

Charles est rentré depuis trois mois. Il couche sur le lit pliant de la salle à manger, l'ancien petit lit de Jean, qui occupe dans le salon un autre lit, loué pour la circonstance.

Marie ferme sa porte à clé tous les soirs.

Non seulement Charles ne dessaoule pas, mais il est encore couvert de poux, comme là-bas.

Répugnant. À ne pas approcher de deux mètres, tant il sent le vin et la crasse.

Tant qu'il est à la maison, il pleure.

---

71 Jules Laforgue (1860-1887) est un poète du mouvement décadent français.

Dans la journée, il a repris son travail d'employé d'assurances, serrant la main aux copains, racontant des histoires de guerre.

– *Alors, Monsieur Charles, Comment va Madame ?*

– *Très bien, je vous remercie.*

– *Et le fils ?*

– *C'est un grand gars.*

– *Vous leur ferez nos amitiés.*

– *Je n'y manquerai pas.*

Estimé de ses chefs celui-là. Un gaillard. Et puis, belle écriture pour les chiffres.

Un matin, à la suite d'une scène de larmes plus violente que les autres, Jean a pris sa décision.

Il est allé louer une chambre d'hôtel, près de Saint-Germain des Prés.

Puis il a fait un paquet des affaires de son père. Il l'a descendu chez la concierge.

Il a loué une voiture à bras.

Et il est remonté chercher notre démobilisé, entre deux vins.

– *Suis-moi.*

– *Où ?*

– *Tu verras bien.*

Le père suivit, bon gosse.

Chez la concierge, il lui mit le paquet dans les bras.

– *Prends ça.*

– *Qu'est-ce que c'est ?*

– *Tes vêtements.*

– *Pourquoi faire ?*

– *Va-t-en !*

Charles rougit, jusqu'au cramoisi.

– *C'est toi qui ose me dire ça ?*

– *C'est moi ! Va-t-en !*

– *Te rends-tu compte que tu parles à ton père ?*

– *Je me rends compte de bien d'autres choses. Va-t-en ! C'est dans ton intérêt.*

– *Quel intérêt ?*

– *C'est peut-être le seul moyen de te raccommoier avec maman, si tu te corriges.*

Tête basse, Charles céda à l'argument. Il porta le ballot jusqu'à la voiture, se mit dans les brancards.

Jean l'accompagna jusqu'à l'hôtel. La route fut longue.

Charles ne rentra jamais à la maison.

Jean le revit peu pendant six mois. Puis se brouilla définitivement avec lui, un jour de l'an qu'il était venu lui souhaiter le bonjour.

Au bureau tous les jours, Charles jouait encore la comédie la plus stupéfiante.

- *Alors, Monsieur Charles, comment va madame ?*
- *Un peu enrhumée, mais c'est sans importance.*
- *Et le fils ?*
- *Il va bientôt partir au régiment. Ça fera un beau soldat.*
- *Vous leur ferez nos amitiés ce soir.*
- *Je n'y manquerai pas.*

Le lendemain :

- *Ma femme et mon fils vous donnent le bonjour.*
- *On ne les voit jamais.*
- *Ils sortent peu.*

Deux ans plus tard, sur un lit de l'hospice de Brévannes, Charles mourait de vingt ans d'alcoolisme et d'une attaque de gaz à Verdun en 1917.

Il avait été totalement inutile.

.....

Retour du front, les soldats s'étaient péniblement réadaptés à la vie civile.

Les jeunes avaient pris beaucoup de places, les vieux conservaient les gros postes rémunérateurs.

La vie avait changé.

Un gros progrès mécanique. Un besoin impérieux de vivre sans soucis, d'échanger tout, des objets, des impressions, des propos, des souvenirs, des espoirs, de la richesse. Une impatience fébrile d'arriver, de jouir, de posséder sans efforts.

Un dégoût de la lutte.

Réaction très normale.

Les anciens combattants cherchèrent à se réadapter. Quatre ans de souffrances, dans la boue, le feu, le froid et les rats changent un homme, au point que toutes sortes de petites habitudes lui paraissent puérides.

Et puis, ils crurent avoir des droits. On le leur avait dit.

On leur avait vite donné quelques maigres avantages pour les calmer. Tout petits !

Cette fameuse priorité des places dans le métro, par exemple : vous savez, les quatre mauvaises places numérotées au bout du wagon ! Les mutilés avaient le droit de faire lever les dames âgées pour s'y asseoir.

Ils montaient les premiers dans l'autobus.

Ils avaient une carte numérotée, qui leur donnait toutes sortes de privilèges.

À tel point que ce fut l'assaut.

Tous les jours on en rencontrait un qui vous marchait sur les pieds en vous engueulant :

- *J'en reviens !*
- *J'y ai été, moi ! Trois ans ! Monsieur !*
- *Trop jeune, petit !*
- *Où étiez-vous en 17 ?*
- *Pas fait la guerre !*
- *Embusqué !*

On avait envie de leur répondre :

- *Ce n'est ni votre faute, ni la mienne, si vous avez dix ans de plus que moi.*
- *Si vous aviez pu y couper, vous l'auriez fait.*
- *Ça ne vous donne pas le droit d'être grossier.*
- *Ni de juger ce que je pense.*
- *Esclaves décorés !*
- *Goujats !*

Au retour, les héros devenaient de moins en moins sympathiques. On avait bien essayé de faire un défilé triomphal le 14 juillet, avec tous les chefs en tête, les musiques, les drapeaux, les lampions, le cénotaphe<sup>72</sup>, les armées alliées, la foule, les provinciaux, les infirmières. Ça n'empêchait rien. On les aimait de moins en moins.

D'abord, ils étaient en civil. Un héros sans uniforme n'a plus son prestige.

Ensuite, ils râlaient trop.

Emmerdants !

.....

Les gosses s'attendaient aussi au retour à quelques bonnes histoires de guerre.

En voici une racontée toute fraîche à Jean, par un drôle de petit bonhomme de trente-cinq ans, Didier Flaboche, bien sympathique, qui ne vivait que de son métier de comédien. Il avait connu Verlaine, les anarchistes, Courteline, le Claudel de la bonne époque, Gide jeune, Bounot, Garnier, Valet et la bande, et des tas de gens à cravate Lavallière et à cheveux crasseux. Il disait admirablement les vers, avec une foi et un rythme inégalables. Antimilitariste avant-guerre, il s'était engagé le 2 août 1914 dans les cuirassiers, révolté comme tout bon individualiste français par les procédés allemands.

- *La guerre ? –disait Didier– Tu veux savoir ce que c'était ? Eh bien, voilà : il y a des jours où on a bien rigolé, il y en a d'autres où on se s'est pas marrés. Il n'y a qu'une chose qui reste : on s'y est fait des copains. Pas beaucoup. Y'a des vaches et des cons partout. Mais les deux ou trois qui se sont retrouvés dans chaque compagnie pour se démerder ensemble ont passé de bons moments. Et quand on parle de copains, pas de ces petits camarades comme tu as : bonjour, bonsoir ! comment vas-tu ? et qui se foutent de toi dans ton dos. Non ! De vrais copains, à la vie, à la mort. De ceux pour qui tu te fais tuer et qui se font tuer pour*

---

<sup>72</sup> Un cénotaphe est un monument élevé à la mémoire d'une personne ou d'un groupe de personnes et dont la forme rappelle celle d'un tombeau, bien qu'il ne contienne pas de corps.

toi. Des copains comme il n'y en a pas deux dans le civil, quoi ! Sauf dans certains milieux. Par exemple : j'ai trouvé là-bas un type inouï. Dans le civil, il sortait de prison. Dans l'armée, il était régulièrement en taule huit jours sur dix. Au front, on l'a bombardé ordonnance du capitaine. Ça lui donnait l'avantage de s'occuper personnellement du ravitaillement personnel des officiers, et du repérage des chambres chez l'habitant. Ce qui fait que pendant deux ans, à trois ou quatre simples soldats, on s'est pagnotés<sup>73</sup> dans des plumards duvetés tous les soirs avant les galonnés.

Et le chic qu'il avait pour chiper les poules au nez des paysans ! Jamais on a entendu un cri dans une basse-cour. Tu voyais Lebridard –c'était son nom– passer tranquillement derrière une haie et ressortir trois secondes après, avec quelque chose de gros sous sa capote. Le volatile était là.

Pendant des mois on n'a pas dessoulé ! À tel point qu'il aurait pu nous arriver des coups durs. Un jour, dans les Vosges, on se fout de garde de nuit, Lebridard et moi, à cinquante mètres des Boches. Il neigeait, on était pleins tous les deux à rouler par terre. Je m'endors sur mon fusil. Lui, rif ! Deux heures après, je me réveille tout debout, en sentant qu'il faisait un peu froid ? sur la gueule. J'ouvre les yeux. Je ne vois rien de rien. Il a fallu que je fasse deux trous avec mes doigts en face de mes yeux dans la neige qui s'était amassée sur ma figure. Je commence à distinguer le paysage : tout était vaguement blanc. Tout à coup, à quelques pas, la neige a l'air de se déplacer. Ça bougeait, blanc sur blanc. Je m'approche tout doucement, croyant que c'était un Boche. C'était Lebridard qui était déguisé comme moi en bonhomme Noël, et qui ne trouvait plus son chemin ! On était couverts de quinze centimètres de flocons. À trente centimètres l'un de l'autre on a fini par se reconnaître, moi à sa barbe, lui à mon nez. Ce qu'on a pu se marrer ! Heureusement qu'on avait trop bu, de sang froid nous n'aurions pas évité la congestion. Mais tu penses si, cette nuit-là, les Boches pouvaient venir tranquillement nous ramasser comme des marmottes.

Une autre fois, toujours saoul, Lebridard s'engueule avec un adjudant. Ce c... là voulait nous faire rentrer après neuf heures du soir dans un abri. On fumait, on gueulait, on roulait en travers de la route. Lebridard, nerveux, fout son poing dans la figure du juteux, qui roule par terre et, en jurant d'avoir notre peau, va chercher le peloton. C'était grave. On risquait le conseil de guerre et le poteau. Le peloton revient, nous entoure, nous emmène chez le capitaine. Il n'y avait pas d'autre témoin que moi. Tu me connais, je n'ai rien à cacher. Eh bien ! j'ai menti comme un enragé, en accusant l'adjudant de toutes les saloperies. Qu'est-ce qu'il pouvait dire ? Le capitaine, qui n'était pas c..., mais brave type, a compris. Il n'a pas insisté. L'adjudant depuis s'est méfié de nous. Dans une attaque, on ne sait jamais.

La guerre a commencé à devenir embêtante pour moi quand, devant Verdun, Lebridard a été tué avec deux autres copains. Je me suis retrouvé tout seul dans ma compagnie de Bretons, qui ne comprenaient rien à rien. Alors, j'ai cané<sup>74</sup>. Je me suis fait porter malade, et j'ai usé de tous les trucs : le coude qu'on tape contre le mur, la plaie qu'on entretient avec des cochonneries, les allumettes soufrées qu'on respire pour faire croire qu'on est tubard, d'autres, que je t'apprendrais, et surtout ma fameuse maladie nerveuse pour quoi j'avais été réformé avant-guerre. Ça a réussi ! Pour deux raisons : parce qu'il n'y a pas plus crétin qu'un médecin, si ce n'est un

---

<sup>73</sup> se pagnoter : verbe à la forme pronominale se coucher, s'aliter .

<sup>74</sup> Caner (verbe intransitif) : Familier, Faire la canne (« se dérober précipitamment, faire le poltron »), avoir peur, reculer devant le danger. Synonyme : Flancher.

militaire. Multiplie l'un par l'autre, tu obtiens ce qu'on appelle un médecin militaire, en dessous de quoi il n'y a rien. Ça ne pouvait donc pas ne pas réussir. Ils m'ont envoyé à l'arrière et hospitalisé au Val de Grâce<sup>75</sup>. J'y suis resté trois mois, au bout desquels on m'a fait passer devant le conseil de réforme avec ce motif inouï : phobie des officiers. Ils avaient réellement peur que j'en tue un. Je n'avais pas trop mal joué à les regarder en vache pendant des jours avec des yeux faux, sans répondre à aucune question. C'était en 1917. J'ai donc échappé à la guerre toute la dernière année.

Maintenant il ne me reste plus de l'armée qu'un profond dégoût. Tu ne peux pas savoir, puisque tu ne l'as pas encore connu, quelle humiliation ce peut être pour un homme qui a tant soit peu de vie, de se voir enfermé dans la cour d'une caserne sale, de vivre en chambrée dans l'ignoble treillis, de marcher au pas, sous la conduite d'un gueulard, de porter un fusil, et de penser qu'un jour on sera peut-être appelé à s'en servir contre d'autres hommes qui ne sont pas vos ennemis personnels. D'autant plus que maintenant on sait pourquoi et pour qui on doit se battre. Avant 1914, nous croyions que c'était pour une mystique. Il pouvait y avoir là un élément de beauté, une vieille valeur chevaleresque ? Aujourd'hui, nous savons que c'est pour défendre les privilèges des gros féodaux. Nous nous sommes battus, crevés, esquinés, pour de l'argent, pour leur argent, pour leur bassin de Briey, pour leur Creusot, pour leur Alsace. Alors, merde !

## Chapitre XIX

Jean Larsan s'arrête devant le 163 de la rue Monge. Une petite plaque de marbre est maintenue contre la pierre par quatre gros clous de cuivre : Docteur-Médecin, 2<sup>ème</sup> étage. Il franchit le porche et pénètre sous la voute.

L'escalier est noir, suintant, humide. Ce docteur de quartier ne doit pas être très cher. C'est tout ce qu'il faut.

Dans son portefeuille, Jean Larsan tâte le petit papier qu'il a reçu ce matin : Appel de la classe 1922 sous les drapeaux. Ordre de se présenter dans quinze jours à la mairie du 4<sup>ème</sup> arrondissement pour passer devant le conseil de révision. Ce petit papier pèse lourd contre la peau. Il poisse. Il barbouille l'esprit.

Jean s'arrête dans l'escalier, tire de sa poche une boîte d'allumettes à quatre sous qu'il vient d'acheter au bureau de tabac voisin : de ces allumettes de la Régie française soufrées jusqu'au tiers, qui explosent et qui ratent. La porte du docteur est fermée. Personne en bas, ni en haut. Jean se dépêche. Il fait craquer l'allumette, la flamme rouge a jailli enflammant la partie soufrée qui brûle avec une jolie, magnifique, reposante, flamme bleue. Tout contre sa bouche, Jean aspire une grande gorgée de vapeur soufrée, qui le suffoque. Il tousse, rejette l'allumette. Ses yeux pleurent. Il se contient.

Le soufre dans le poumon produit un bruit rauque. Il faut bien une minute pour se calmer. Personne n'est entré ni sorti pendant ce manège.

Il va sonner chez le docteur.

Celui-ci est un brave homme d'une cinquantaine d'années, barbu et myope. Pour vingt francs, il vous trouve la maladie et vous fait l'ordonnance qu'on lui

---

<sup>75</sup> Val-de-Grâce (*hôpital d'instruction des armées du Val-de-Grâce*) est un hôpital militaire français, situé dans le cinquième arrondissement de Paris. Il est situé sur l'ancien potager de l'abbaye du même nom, laquelle comprend aujourd'hui l'église, le musée du Service de santé des armées, la bibliothèque centrale du Service de santé des armées, et l'École du Val-de-Grâce, anciennement École d'application du Service de santé des armées.

demande<sup>76</sup>. Pas de temps à perdre. Les temps sont chers, la femme du docteur est exigeante et il faut faire bouillir la marmite pour les enfants.

– *Qu'est-ce que vous avez ?*

– *Je suis enrhumé, Monsieur le docteur. J'ai mal, là.*

Jean montre le haut de son poumon droit.

– *Déshabillez-vous !*

Un coup de stéthoscope sur l'épaule. Les yeux du docteur clignent derrière son lorgnon.

– *Oh ! Oh !*

– *C'est grave, docteur ?*

– *Non, mais il faut vous soigner.*

– *C'est que, je travaille, et je voudrais pouvoir me reposer. Pouvez-vous me donner un certificat pour mon patron ?*

– *Volontiers.*

Dix minutes après, Jean possède le plus authentique certificat constatant qu'il a une pointe de broncho-pharyngite et un sommet sombre.

Il va de ce pas constituer son dossier médical à la gendarmerie.

Deux jours avant le conseil, il prend une cuite à crever. Il jeune totalement pendant ces deux jours, et le matin de la séance, il absorbe deux litres d'eau. Il arrive à la mairie, en sueur, défait, tremblant, le cœur battant, les jambes faibles, le souffle court.

Il fut ajourné.

Ça lui réussit trois années de suite, avec trois docteurs différents. La deuxième et troisième fois il dut payer cinquante francs pour avoir choisi dans le quartier de l'Étoile un médecin-major militaire de réserve de première classe, officier de la légion d'honneur, médaille militaire et croix de guerre. Ça fait mieux en tête du papier.

Que du feu, les toubibs. Ils n'y avaient vu que du feu.

La quatrième fois, on le prit dans l'auxiliaire pour six mois. Il en fut tellement chagrin qu'il tomba malade pour de bon. Il eut une jaunisse qui lui dura tout l'hiver.

Il put donc justifier, au printemps, au reçu de sa nouvelle convocation, d'une cholécystite<sup>77</sup> infectieuse.

À ce moment, Monsieur Caillaux<sup>78</sup> faisait des économies. Pas de frais, même pour l'armée. Le jeune assistant major qui l'ausculta voulut l'hospitaliser au Val de

---

<sup>76</sup> Ne pas oublier qu'à cette époque, il n'y avait pas de Sécurité Sociale et donc pas de risque de trou.

<sup>77</sup> Cholécystite : inflammation aiguë de la vésicule biliaire.

<sup>78</sup> Joseph Marie Auguste Caillaux (1863-1944) : homme politique français ; ministre des Finances dans le gouvernement Gaston Doumergue, il est contraint de démissionner le 17 mars 1914. Après l'arrivée au pouvoir, en 1917 de son vieil ennemi, Clemenceau, il est impliqué dans les affaires Bolo Pacha et du *Bonnet rouge*. Accusé de « trahison systématique », la Chambre vote la levée de son immunité parlementaire en décembre 1917. Il est arrêté le 14 janvier 1918 pour « intelligence avec l'ennemi », condamné en février 1920 à trois ans d'emprisonnement. Réhabilité, il retrouve en juillet 1925 son siège de conseiller général. Il est élu sénateur en 1925. Le 17 avril 1925, il est nommé ministre des Finances dans le gouvernement Paul Painlevé, avec pour mission de rétablir une situation financière jugée particulièrement critique. Toutefois, appelé pour restaurer les finances, il rejette l'impôt sur le capital préconisé par les socialistes, jugeant que l'excès de fiscalité conduit à un tarissement des ressources sur lesquelles l'État pourrait compter, et présente des projets de loi de finance qui déchaînent l'opposition de ses amis politiques, tandis qu'ils sont soutenus par la majorité des droites.

Grâce. Le colonel qui présidait le conseil de réforme fit la grimace. Il donna lecture du certificat du docteur qui avait soigné Jean.

– *Notre confrère X..., médecin-major de première classe, officier de la légion d'honneur, etc... etc... nous prie de considérer le cas de... etc... etc...*

Toujours à poil au centre de la pièce, Jean attendait, ses vêtements sur le bras.

Le conseil opina pour la réforme temporaire.

Jean respira profondément, d'un bonheur longtemps, patiemment attendu.

L'année suivante, la réforme temporaire devait être commuée automatiquement en réforme définitive.

Jean fut convoqué à Alger, où il s'occupait d'une petite affaire. Jean s'était levé ce matin-là de bonne humeur. Le temps était splendide.

Sans se presser, sans cuite la veille, sans régime alimentaire depuis huit jours, sans drogues, sans caféine, sans allumettes soufrées, sans litres d'eau et sans malaises, il se dirigea d'un pas ferme vers le bureau de la place.

Il n'y avait là qu'un major, chargé de vérifier les inscrits. Impossible de revenir sur la décision de la commission de l'année précédente. Le major ne pouvait qu'entériner la réforme.

Il fut frappé par la bonne mine de Jean :

– *Qu'est-ce que vous avez ?*

– *Regardez mon dossier.*

Le dossier portait trace de maladie de cœur, sommets sombres et maladie de foie.

Le docteur s'acharna pendant un quart d'heure à l'ausculter.

– *Vos maladies ne doivent pas beaucoup vous faire souffrir ?*

– *Peuh !*

– *Vos poumons sont solides maintenant ?*

– *Euh... Oui.*

– *Votre cœur va bien ?*

– *Je ne peux pas courir très longtemps.*

– *Ça n'a pas d'importance dans l'artillerie. Et votre foie ?*

– *Oh ! de ce côté-là, ça va !*

– *Vous mangez bien ?*

– *Tout ce que je veux.*

– *En somme, vous auriez pu faire un bon soldat ?*

– *Peuh !...*

Le soleil brillait à travers la fenêtre. Les bateaux rangés dans le port étincelaient. La mer au loin était bleu outremer profond, comme la robe de Dieu, comme les yeux d'une hétéaire, comme la roue d'un paon. Heureuse liberté de vivre, la mer jouait autour de la terre, du golfe, des bateaux.

Dans cette petite pièce triste, le major regardait le jeune homme avec sévérité. L'esprit de Jean voltigeait bien ailleurs, loin de ce mépris du supérieur pour l'insubordonné. Les mouches sur la table voltigeaient, libres, les rayons de soleil jouaient, libres, les échos des sirènes se répercutaient dans l'air, sonores, joyeuses, chantantes. La vie s'amusait.

Une odeur de port s'exhalait de la tunique de l'officier, la même odeur de nurse que Jean reniflait contre la soutane du prêtre qui lui serrait la tête sur sa poitrine quand il avait huit ans, une odeur de cuir, de boutons, de cheval, à vomir.

Le major signa la feuille de réforme définitive. Le greffier apposa le sceau du bureau. Jean la rangea soigneusement dans son livret militaire. Un sourire flottait sur ses lèvres. Une pensée lui traversa l'esprit, qui lui fit presque murmurer sans desserrer les dents :

– *Ah ! vous avez voulu me matriculer !*

Il salua le major du coin de l'œil, embrassa d'un regard la pièce en désordre, et sortit à reculons, apitoyé à la vie des griffetons<sup>79</sup> en uniforme, courbés sur leurs dossiers.

Et il s'en alla, dans la rue chaude, en plein soleil.

F I N

---

<sup>79</sup> griveton (simple soldat), griffeton, grifton (plusieurs graphies acceptées par le dictionnaire du *Scrabble*).